

La fin de l'immigration

Réalités troublantes & mensonges déconcertants



Sommaire

BROCHURE N° 25

RÉALITÉS TROUBLANTES & MENSONGES DÉCONCERTANTS

- **Introduction**
- **Les réfugiés de l'intérieur** (*Entretien*) **p. 4**
- **Chronique de ma cité** (*Nouvelle*) **p. 27**
- **Bi-nationalité : illustration du délire contemporain** (*Billet*) **p. 34**
- **Brèves remarques sur la « crise des migrants »** (*Synthèse*) **p. 36**
- **Les lieux communs de l'immigration** (*Argumentaire*) **p. 38**
 - Contradictions logiques **p. 39**
 - « La défense de l'immigration est un marqueur de la gauche » **p. 41**
 - « La France a toujours été un pays d'immigration » **p. 43**
 - « L'immigration construit et enrichit économiquement le pays d'accueil » **p. 44**
 - « L'immigration est une conséquence des colonisations occidentales » **p. 46**
 - « L'immigré a été forcé d'immigrer » **p. 48**
 - « L'immigré (et sa descendance) est une victime dans le pays d'accueil » **p. 49**
 - « L'immigration est source d'un enrichissement culturel mutuel » **p. 51**
 - « L'immigration est un facteur d'émancipation » **p. 53**
 - « L'immigration est bénéfique pour le pays de départ » **p. 55**
 - « L'immigration n'a pas été, n'est pas et ne sera jamais source de problèmes » **p. 56**
- **La ruée vers l'Europe** (*Note de lecture*) **p. 62**

Introduction

Le lecteur qui parcourra ces pages pourrait être déçu : au fond, il n'apprendra rien de substantiel. Non seulement les faits, les réflexions, les questions ou les arguments ici compilés parcourent plus ou moins l'espace public, mais n'importe qui un tant soit peu en contact avec la réalité sociale les connaît intimement – pour peu qu'il ne se soit pas réfugié lui-même dans un bunker idéologique.

Et pourtant cette brochure pourra paraître courageuse, salutaire, scandaleuse ou nauséabonde. C'est qu'elle traite d'un authentique *tabou social*, au sens ethnologique : non qu'il serait toujours interdit d'aborder le sujet, au contraire, mais il est par contre impossible de le traiter en usant des critères habituels de la raison et de l'intelligence. Car nous sommes ici sur le terrain par excellence des évidences intouchables, des principes intangibles, des certitudes indiscutables, des enjeux existentiels, des affects démesurés, tous garants de l'équilibre de l'univers, bref : du *sacré*.

Le principal dispositif de préservation de ce véritable temple, éprouvé par ses gardiens comme ses profanateurs, est commun à toutes les grandes orientations de nos sociétés occidentales, comme l'inflation technologique, certaines questions écologiques ou la transformation des mœurs. Il consiste à présenter de manière intimidante le processus en question à la fois comme inéluctable *et* comme bénéfique : nous ne pourrions rien faire face à l'arrivée de migrants (ou aux réseaux sociaux, ou à l'évolution de la langue, etc.) et, *en même temps*, cela ne pourrait être que bon pour l'économie, la démocratie, la vie culturelle, etc. Il existe évidemment des événements incontrôlables, tout comme il y a des améliorations tangibles de la condition humaine. Mais rendre les uns identiques aux autres trahit la démarche idéologique, et même profondément *religieuse*, du discours. Les allers et retours, systématiques, entre ces deux positions forment donc un véritable *ciseau idéologique* qu'il est difficile de contrer, parce qu'il maintient dans un monde rassurant où les phénomènes les plus inéluctables nous seraient aussi, mystérieusement, les plus heureux. Refuser cette Providence mène à un autre monde, bien plus incertain, précaire, mouvant, inquiétant. On s'expose alors, bien sûr, à tous les chantages, condamnations, insultes, menaces, brutalités, mais aussi, et c'est un écueil plus grave pour la pensée, à toutes ses propres exagérations, fantasmes, peurs, angoisses et désirs où rôdent, toujours, la violence et la mort. On ne s'émancipe pas sans risques des grands mythes fondateurs de son époque.

C'est dire si les quelques textes qui suivent ne prétendent pas apporter de vérités définitives : ils ne constituent rien d'autre qu'un appel à la compréhension lucide du phénomène encore appelé « immigration », et dont nous pensons vivre la fin. Ce qui surgit à la place, sous nos yeux, reste à comprendre et à nommer. Il nous faut enfin préciser, quitte à frustrer encore davantage le lecteur, que nous ne nous reconnaissons dans aucune des grandes interprétations en circulation ; nous ne pouvons ici que renvoyer à nos tentatives d'analyses des grands bouleversements historiques en cours ramassées dans une précédente brochure : *L'horizon impérial*.

Les réfugiés de l'intérieur

Propos recueillis les 15 et 16 septembre 2017

Comment tout cela a-t-il commencé ?

Vincent : Par l'emménagement dans un bel appartement HLM d'une cité de banlieue, tout début 2004. Nous venions d'un studio petit et cher dans la grande ville d'à côté et l'appartement que l'on nous proposait était en haut d'une tour, offrant une vue superbe sur toute la région. Il était grand, lumineux, spacieux, très bien distribué, insonorisé, isolé... En fait, c'est la meilleure habitation que l'on ait jamais eue. Et pour moi qui ai vécu toute ma jeunesse en banlieue, c'était une sorte de retour aux sources. En plus nous connaissions déjà un peu la ville, et elle nous plaisait : très à gauche, populaire, multiculturelle. On n'a pas vraiment hésité.

Alya : Pour ma part, n'ayant vécu depuis l'âge de 20 ans que dans des studios, j'étais contente de m'installer dans un vrai appartement, un vrai deux pièces, avec une vraie salle de bain et des frais de chauffage et d'eau chaude collectifs, donc dérisoires. J'avais par ailleurs déjà tissé des liens dans cette ville car j'y avais travaillé pendant un peu plus d'un an auparavant. Le dynamisme militant et associatif qui y régnait et la présence d'une université très à gauche me plaisaient beaucoup. Sans parler du développement des transports en commun qui rendaient l'accès à la métropole rapide, ce qui faisait de cette banlieue tout sauf une ville excentrée et morte. Alors on a dit c'est pour nous...

À vous entendre, ça allait plutôt bien... La banlieue en tant que telle ne vous faisait pas peur ? C'est rarement décrit comme un paradis...

A : Je n'avais jamais habité durablement en « banlieue » mais le fait d'y avoir bossé, ici ou ailleurs, auparavant, avait fait tomber pas mal de préjugés. Mais surtout j'y retrouvais quelque chose de très humain, des rapports chaleureux entre habitants, des espaces publics vivants, ça me rappelait l'ambiance des vacances au *bled*, le contrôle social pesant en moins. Bon... pour avoir grandi dans un milieu populaire, je ne me racontais pas d'histoires sur le côté réac' qui n'avait rien à envier aux beaux quartiers, mais il fallait bien se poser passé 30 ans et là, ça apparaissait comme le « moins pire » de ce que j'avais connu. Et avec la vie intellectuelle et militante en plus, avec cette fac encore assez active en termes de luttes, située à deux pas de chez nous, où nous nous sommes tant investis. Des réunions ou des AGs pouvaient se terminer chez nous avec des étudiants et leurs vieux profs, dont certains avaient été pour nous des maîtres, mais aussi avec des précaires des alentours, etc. On pouvait aussi assister à des cours gratuitement, en auditeurs libres, et la bibliothèque de cette fac était une des plus fournies de la région avec, qui plus est, accès libre et emprunts gratuits pour les habitants de la ville. C'était très agréable et stimulant tout ça.

V : On ne cherchait pas le paradis, mais plutôt à retourner dans les milieux populaires d'où nous sommes issus, après avoir fait des études dans des quartiers un peu plus « aisés ». Bien sûr, il y a la dureté des rapports sociaux, la difficulté des situations sociales, etc. Mais notre démarche était presque explicitement politique et, après avoir beaucoup

bougé, il était effectivement question de s'enraciner en un lieu pour longtemps et de s'investir localement, de ne plus papillonner, mais de parler vraiment de quelque part de précis, de concret, de complexe. Je sortais du mouvement social de 2003, où je m'étais beaucoup impliqué, et j'avais besoin de perspectives, de choses durables, d'un territoire, de limites. Au début, j'ai fait le tour de toutes les associations, tous les lieux, les rencontres-débat, les manifs, les actions, etc.

Et vous vous êtes intégrés tout de suite, facilement ?

V : Comme je te disais, je connaissais déjà et j'avais même un peu habité la ville, dans un autre quartier, donc après la phase d'approche, je me suis vite senti chez moi. Il faut dire aussi que je revenais d'un voyage de quelques mois en Afrique de l'Ouest, avec un ami franco-burkinabé, un périple en voiture de chez nous jusqu'à sa famille au Burkina à travers l'Espagne, le Maroc, la Mauritanie, le Sénégal, le Mali. Donc, en revenant, l'ambiance multiculturelle me réjouissait au plus haut point, j'échangeais des mots d'arabe, de soninké avec des voisins, les commerçants... J'avais milité avec des sans-papiers donc j'étais aussi décidé à « faire quelque chose » avec cette question de l'immigration qui revenait sans cesse. Bon, politiquement, ça a été moins facile de s'intégrer parce que, d'une part, je me suis aperçu très rapidement que l'électoratisme municipal stalinien pourrissait toutes les initiatives, que ce soit des petits partis ou des « *assocés* », et d'autre part parce que je rompais avec le gauchisme sur une multitude de positions intellectuelles. Mes lectures entraient en résonance forte avec mes expériences et mes réflexions. En fait, je n'avais encore rien vu...

A : J'ai grandi dans une cité HLM, certes en centre-ville, mais il n'y avait fondamentalement que peu de différences entre ces deux univers. De ce fait, j'avais les codes et l'aisance relationnelle pour trouver ma place. Bien sûr, il y avait aussi quelques zonards et des dealers, surtout l'hiver au début, qui squattaient le hall de notre immeuble, mais ils n'étaient pas agressifs, nous pouvions même sympathiser avec certains d'entre eux. Le fait d'avoir été prof dans un dispositif pour jeunes décrocheurs dans cette même banlieue faisait que je n'avais pas d'appréhension particulière vis-à-vis d'eux. Là encore, j'avais une connaissance des usages et des postures à adopter face à ces jeunes dont certains avaient même été de mes anciens élèves.

C'était plus compliqué sur le plan de l'intégration politique comme le souligne Vincent. Par exemple, je me suis beaucoup moins bien intégrée, pour ne pas dire pas du tout, aux groupes pédagogiques gauchistes et démagogiques de la ville, cela aussi bien dans les groupes scolaires où j'intervenais qu'à la fac, malgré mon intérêt croissant pour la pédagogie. Ou encore dans ce cours de danse dit « féministe », mais en fait infantilisant et victimaire, d'une association locale tenue par des furies *apparatchiks* réfugiées chiliennes – d'ailleurs appelées à être remplacées dans ce rôle par des Marocaines. Le tout sous la botte de la mairie coco. Sans même parler des pseudo-conseils de quartier. Ce qui était très intéressant, c'est que mes tentatives d'intégration à la vie associative ou militante de cette ville et leurs échecs donnaient chair à toute la critique théorique de la gauche et de l'extrême gauche que l'on comprenait en la vivant concrètement.

V : Si je peux rajouter un exemple concret : voyant que j'étais motivé, un militant de la ville m'avait filé un gros dossier rempli de documents, de rapports, d'articles de presse, etc. sur les sans-papiers, avec pour mission pour moi d'en tirer un argumentaire béton pro-sans-papiers. Je n'avais jamais vraiment creusé la chose, donc, en termes théorico-pratiques, ça m'intéresse et, pendant six mois, là on doit être en 2005, j'épluche tout, je fais mes propres recherches, lis des dizaines de bouquins, de E. Balibar au GISTI, etc. Mais j'ai du mal, je laisse traîner, et, à un moment, je dois reconnaître que je n'y arrive pas, je ne parviens pas à dégager des arguments qui tiennent. C'est-à-dire que, intellectuellement, que ça soit sur le versant économique, politique ou culturel, je n'en retire rien de solide, c'est de la rhétorique, c'est systématiquement biaisé, des raisonnements bancals, des arguties, etc. Je ne trouve que des considérations morales très ethno-centrées, de l'idéologie dégoulinante, humanitaire ou tiers-mondiste, avec des points aveugles, comme l'avenir des pays d'émigration. Et je ne lis même pas les détracteurs ! Finalement, je n'ai jamais pu terminer ce boulot... Bref, c'est une déconfiture théorique totale qui faisait écho, en parallèle, à ce que devenaient les copains plus ou moins sans-papiers, justement, que j'avais aidé, algériens ou iraniens, que, au vu de mon quartier, je ne pouvais pas tenir pour des exceptions, et avec lesquels les relations se tendaient ou se distendaient au fil de leur régularisation...

C'est intéressant, on y reviendra... Mais pourrait-on dire que vos désillusions ont commencé par le versant politique ? Ou bien s'est-il passé quelque chose de particulier ?

A : Je crois qu'il y a eu plusieurs choses : une réelle dégradation à la fois politique et sociale qui n'a pas été sans incidence sur notre vie intime. D'abord, on était très mobilisés par la lutte contre le CPE en 2006 ; l'université comptait encore pas mal d'étudiants à peine plus jeunes que nous et quelques profs héritiers de 68. Il faut dire qu'on est arrivés dans cette banlieue au moment de la queue de comète du mouvement social de 2003 ou des mobilisations du 21 avril 2002, et les AGs auxquelles on participait n'avaient rien à voir avec celles auxquelles j'avais pu participer en 1995 dans ma fac de centre-ville : c'était plus ouvert, pas autant verrouillé par les appareils syndicaux. Mais ces AGs, ces occupations, ces actions reproduisaient tous les écueils de l'autogestion gauchiste : l'émergence de chefaillons en l'absence de leaders reconnus et de projet fédérateur, la démagogie et le jeunisme, les manipulations diverses, la jouissance à tout prix, etc. Et l'absence d'initiatives sérieuses et de perspectives... Alors on dénonçait tout ça avec une poignée de camarades, dans des interventions, des tracts, etc. Très vite les lascars des cités alentours se sont radinés, je n'avais jamais vu ça. Sur le coup et naïvement, je m'en réjouissais, je me disais la vache ! on a vraiment à faire à un mouvement populaire, pas à un truc corporatiste et fermé ! Quelques-uns d'entre eux (des exceptions) avaient des interventions très saines, ça apportait de l'air, on sortait de l'entre-soi des universitaires et des étudiants militants. Il y avait aussi quelques rares étudiantes voilées, ça me gênait mais je n'y prêtais pas plus attention, le nombre étant alors encore négligeable. Bon, rapidement ces occupations sont devenues une sorte de cours des miracles, t'avais de jeunes zonards, des psychotiques, des racailles, des types

à la rue, des dealers, etc. qui débarquaient dans cet univers baba-cool et naïf. Alors évidemment, les histoires de vols et de viols ont commencé à empuantir l'atmosphère... Il n'est véritablement rien sorti de tout ça, à part peut-être cette histoire de restaurant autogéré dans les murs de la fac que Vincent a plus suivi que moi...

V : Après un affrontement physique très violent entre les racailles et les étudiants, tout le matériel de cuisine a disparu et s'est retrouvé quelques mois plus tard dans un *truck-food hallal* sur le parvis de la fac, tenu par un barbu... Mais avant d'aller plus loin, je voudrais revenir au contexte plus général : c'est vrai qu'il y avait une période plus active politiquement, enfin... un peu plus active que les années précédentes ! Ça a été aussi le mouvement contre la LMD [Réforme des cursus étudiants] en 2007, puis contre la réforme des retraites de 2010. Mais en même temps, comme un chassé-croisé, sur fond des attentats de Madrid, puis de Londres, il y a eu le débat sur le voile en 2004, les émeutes de 2005 (qui n'ont pas été tellement suivies dans la ville), le supplice d'Ilan Halimi, l'affaire des caricatures, etc. Bref une histoire parallèle qui ne collait pas aux schémas « contestataires » classiques. Et ça interagissait, évidemment à la fac mais aussi dans la rue : on se souvient des ratonnades anti-blancs lors de manif lycéennes du printemps 2005 ou de celles contre le CPE. C'était révoltant en soi, mais c'est les non-réactions et plus encore les justifications des gauchistes autour qui étaient inquiétantes : « Bah, c'est les bourgeois contre les prolétaires » ou, version moins politisée, venant de « l'autre côté » : « *Les requins chassent les poissons rouges : c'est normal* »...

Pour vous c'est à ce moment-là que les choses ont changé ?

V : Chacun a son propre rythme, en fonction de ses expériences quotidiennes, de ses lectures, de ses réflexions... Pour nous, je crois que ça s'est joué dans cet intervalle, oui, avec peut-être 2005 comme point de départ, pour fixer un repère. Personnellement je savais les gauchistes loin des réalités, mais là c'était du déni pur et simple face à ce qui se passait sous notre nez. Et d'une manière générale, en ce qui me concerne, c'est autant la réalité que son déni qui m'a interpellé. C'est même ce déni qui désignait la réalité gênante, si je peux dire...

A : C'est ça, entre les émeutes de 2005 et peut-être l'élection de Sarkozy en 2007... C'est aussi à partir de ce moment-là que les derniers voisins français de souche ont commencé petit à petit à se barrer, ça a commencé dans ces eaux-là. Ça s'est poursuivi ensuite avec en plus les décès de petites vieilles retraitées. Elles étaient de véritables piliers sociaux de la tour, très actives notamment au sein du club de dessin, qui était un lieu d'échange précieux entre une partie des habitants de la tour et de la cité qui s'y investissaient beaucoup (uniquement des Européens de souche d'ailleurs, j'étais la seule d'origine *rebeu* à y participer), club qui par la suite est devenu moribond. Une prof de dessin tunisienne l'a repris après le départ à la retraite de l'Argentine qui l'animait et les daronnes voilées ont commencé à se radiner, je ne sais pas ce que c'est devenu aujourd'hui... Sur notre palier, qui comptait 6 logements, les cinq familles ou couples franco-français se sont mis à partir aussi, peu à peu, remplacés finalement par des familles marocaines, sénégalaises, algériennes, égyptiennes... bref, majoritairement musulmanes. Progressivement, avec ces changements dans le voisinage, je me sentais de plus en

plus exclue, non pas à cause de mes origines comme beaucoup, mais parce que j'avais un mode de vie « à la française » – normal, quoi, on est en France – et que, surtout, bien que typée maghrébine, je montrais clairement que je n'étais pas musulmane. Je n'ai pas compris tout de suite les raisons de cette progressive mise au ban, il a fallu quelques mauvaises aventures avec mes voisins pour que je comprenne ce qui clochait... Comme cette fois où j'ai offert un cadeau à ma nouvelle voisine marocaine pour la naissance de son premier enfant. Elle m'a à peine dit merci et ne m'a jamais rien rendu. Ça m'a profondément choquée parce que je sais, pour être issue d'une culture traditionnelle, que le don et le contre-don sont des choses naturelles et vitales dans les relations. Même chose avec les Sénégalais : on les dépannait souvent, pour bricoler ou pour leur lire le bulletin scolaire de la petite, aider les gosses à faire leurs devoirs ou remplir des papiers administratifs etc. Bon, là, on avait droit à un peu de *tiep* ou de *mafé*, mais le cœur n'y était pas, c'était pas spontané comme retour de don : on a dû leur faire comprendre qu'on pouvait *leur rendre service* mais qu'on n'était pas à *leur service*...

Et comment vous vivez alors ces changements, de l'intérieur ?

V : Je crois que c'est un petit malaise qui s'insinue, tout doucement... Qui est circonscrit au début, alors on ne veut pas le reconnaître, et puis qui déborde, qui devient trop gros... Par exemple, tu te demandes pourquoi tu sors de moins en moins, tu te trouves un tas d'excuses. Et puis à un moment il faut bien admettre, t'avouer à toi-même, que tu ne supportes plus l'ambiance de la rue. Que le plaisir initial est devenu de la gêne, puis une réelle souffrance. Croiser des salafistes en uniforme, notamment, au début c'était exceptionnel, puis c'est devenu quotidien, répétitif, lancinant. Même chose, et plus rapidement encore, pour les femmes voilées : en quelques années c'est devenu la règle, tout simplement. Je me souviens le jour où je me suis rendu compte qu'en sortant du hall, la première femme que je croisais était systématiquement voilée. Alors forcément, tu t'interroges sur sa signification et tu en viens à te dire que, au-delà même de l'aspect religieux, politique, psychologique ou même provocateur, le voile te décrit en *violleur*. Eh ben oui : si les femmes ont besoin à ce point de se dérober à ton regard, c'est bien que tu risques de leur faire quelque chose... Donc voilà : tu sors de chez toi et en plus d'être sommé d'accepter sans broncher ce raz-de-marée de bigoterie, chacune d'elles te considère comme débordé par tes pulsions immaîtrisables de Mâle, d'animal en rut... Le voile, le viol... Alors quand c'est des gamines de 5 ans qui sont voilées, donc désignées comme objets sexuels... Ça aussi, ça n'existait pas et c'est devenu banal, même dans les poussettes... C'est du harcèlement.

A : Le port du voile a explosé après 2011, soit après les soulèvements arabes. En arrivant début 2004, il n'y avait aucune femme voilée dans notre tour. Dix ans plus tard, elles n'étaient pas moins d'une quinzaine de femmes adultes à le porter ainsi que deux jeunes filles pré-adolescentes et une enfant de moins de 8 ans. On a même eu droit à une *niqabée* début 2016. Dans l'université, même évolution : des pingouins voilés et des jeunes loups au profil Tarik Ramadan remplaçaient progressivement les petits étudiants « apolitiques », anars ou gauchistes. Ceux qui se maintenaient là tout de même se trouvaient des connivences politiques qui n'étaient plus antibureaucratiques ou anticapi-

talistes, mais *anti-occidentales*. Ces mouvances se rejoignent là-dessus, la Palestine, le Hamas, etc. Mais le port du voile tendait non seulement à se généraliser et à concerner des jeunes, mais également à se diversifier dans les couleurs et la façon de le porter : du voile noir d'allégeance à *Boko-haram* ou à l'*Etat Islamique*, à ceux très colorés des « mamas », ceux « à la turque », et jusqu'à la *burqa*, on avait dans la cité toutes les variantes des groupes islamistes mondiaux. Donc évidemment, quand tous les espaces de socialisation commencent à être envahis par la bigoterie militante, que les conseils de quartiers sont tenus par des élus clientélistes collabos du fascisme islamiste, quand les bars ferment et deviennent des boucheries musulmanes ou des *kebabs*, que les épiceries de quartier se transforment en *hard-discount* tenus par des caissières voilées de noir des pieds à la tête, gants compris... Bref, quand tout autour de toi te signifie que tu n'es plus à ta place ici, commence un isolement douloureux. Les voisines qui te saluaient auparavant et qui, depuis qu'elles se sont mises à porter le voile, se mettent à détourner le regard dès qu'elles te croisent, à te taper l'ignore, à ne pas répondre à tes « bonjour », etc. Les mecs qui te scrutent comme une potentielle proie dès que tu te mets le nez dehors, les remarques qui jaillissent, d'abord sur le mode de l'humour, sur ta tenue vestimentaire, tes fréquentations, ton alimentation, etc. Et surtout l'impolitesse grandissante envers le « pas comme nous » face auquel on peut tout se permettre et qui ne mérite rien d'autre que le mépris quotidien. Et ça c'était le fait aussi bien des musulmans que des Noirs cathos, le genre de famille qui se met sur son 31 le dimanche pour assister aux messes évangélistes de leurs sectes de tarés qui fleurissent elles aussi un peu partout en banlieue, mais qui n'hésitent pas à cracher dans l'ascenseur ou dans le hall devant toi, et t'as pas intérêt à leur dire que cela ne se fait pas... Les gens ont commencé à se comporter comme des porcs surtout envers ceux et celles qui n'étaient pas de la tribu des immigrés subsahariens ou des débiles mentaux de l'islam – les fameuses *incivilités*... Mais c'est aussi plus subtil : le jour de l'*Aïd* par exemple, je voyais mes voisines se balader avec des assiettes de gâteaux d'étage en étage, seuls les musulmans y avaient désormais droit. Là encore, j'étais effarée par de tels comportements totalement étrangers aux principes dans lesquels j'avais grandi. Petite, je me souviens avoir maintes fois accompagné ma mère lors de tournées de distribution de gâteaux de ce type : du médecin athée au gardien catho en passant par les voisins italiens ouvriers ou pieds noirs juifs, tous le monde avait sa part sans distinction d'ethnie, de religion ou de catégorie sociale. Dans cette ambiance délétère, au bout d'un moment, sortir de chez moi simplement pour acheter du pain devenait une épreuve...

V : C'est difficile de faire la distinction entre ce qui advient objectivement et ce que l'on se met seulement à voir... Par exemple, les boucheries s'appellent « *boucherie de la paix* » ou « *boucherie du centre* » ou « *de la république* », c'est sympa. Mais le nom n'est jamais traduit et par contre, en-dessous, en caractères arabes, un jour tu lis : « *boucherie islamique* », et c'est systématique. Le nom, c'est pour les Français... C'est un détail microscopique, mais qui fait que tu réalises que la perception de l'environnement n'est pas forcément la même pour tout le monde... Et quand il faut faire 30 mn de marche pour, justement, ne pas manger *hallaal*, histoire de voir, tu comprends qu'on est progressivement passé à autre chose, *objectivement*. Et les vieux voisins, les vieilles

voisines qui étaient là depuis longtemps nous confirmaient de leur côté que ça se dégradait depuis au moins vingt ans. Les nouveaux habitants se disaient de moins en moins bonjour, par exemple, alors que c'était la règle lorsqu'on est arrivés, ça nous avait même heureusement surpris... Bon, quant aux embrouilles, il y en a toujours eu, mais elles se multipliaient et avaient de plus en plus une implication ethnique. Par exemple, systématiquement, lors d'une altercation où le ton monte, l'autre sort toujours, à un moment : « *Vous, on vous connaît...* » ou « *Et après ils disent que c'est nous qui...* ». Ce n'est pas du vouvoiement, hein ! « *Vous* », c'est les Blancs, et « *Nous* », c'est les Maghrébins ou les Noirs, alors que le prétexte à la prise de gueule n'a strictement rien à voir ! Donc immédiatement, tu te retrouves pris dans un rapport de force ethnique et tu te sais minoritaire... Ancien banlieusard, je ne connaissais pas ça : on était d'homme à homme, pas race contre race. Et là, ça instille immédiatement un rapport de force démographique... Glauque, le multiculturalisme...

Tu veux dire que tu as vécu ce qu'on appelle une assignation identitaire, le fait d'être renvoyé à ton origine supposée ?

V : C'est ça. Alors tu le vis quand tu voyages, c'est normal, et c'est plus de la curiosité, des représentations, des fantasmes : le « Français », le « Blanc », le « toubab »... Là, c'est chez toi, et agressivement. D'un côté c'est explicable : globalement, les populations du monde entier n'appréhendent le racisme que comme une haine *contre eux spécifiquement* : ils ne voient pas celui qu'ils portent *en eux* envers d'autres qu'eux, ni la portée universelle de l'antiracisme qu'ils ne comprennent que comme une autodéfense ethnocentrique. Comme disait une gamine : « *Un raciste, c'est quelqu'un qui ne m'aime pas !* ». La plupart n'ont pas dépassé ce stade... Parce que, de l'autre côté, l'antiracisme est typiquement européen, occidental, ça se vérifie facilement. Par exemple, c'est au Maroc que j'ai entendu pour la première fois un discours *authentiquement raciste* venant d'un Marocain qui nous avait entretenu pendant toute une soirée sur la « *petitesse avérée* » du cerveau des Noirs : c'était prouvé « *scientifiquement* », on était bien cons de l'ignorer encore, nous, en France. Ou au Burkina-Faso : j'avais fait l'erreur de faire s'asseoir côte à côte un Dioula et un Peul, autrement dit un prétendu descendant d'esclave et un prétendu descendant d'esclavagiste – un froid sibérien avait traversé notre tablée de Ouagadougou... Les gars m'ont expliqué la situation, chacun de leur côté, puis se sont séparés, sans échanger un seul mot. Donc, il n'y a que toi, éduqué dans le bain de l'anti-lepénisme, qui ne voit que des *gens* : les gens, eux, voient les *origines*. Et la tienne, c'est sans doute ça qui est nouveau, n'a rien de plus respectable que les autres, même si tu es d'ici. Je dirais même : *surtout* si tu es d'ici...

A : Ce que tu soulignes est très juste. Descendante de maghrébins, je ne dois, en grande partie, mon antiracisme qu'à mon éducation française, à travers l'école, l'éducation populaire, les camarades, les années SOS-Racisme, etc. Car la sphère familiale maghrébine est, dans sa majorité, marquée par le racisme et l'antisémitisme. Petits, avec mes frères et sœurs, on se traitait de « *juif* », de « *sale noir* », de « *Ben Gourion* », de « *bamboula* », de « *copte* »... sur le modèle des insultes proférées par les adultes de la famille, pour qui ces différences ethniques ou religieuses n'étaient pas seulement

pointées mais surtout hiérarchisées. Après, c'est plus ou moins mis en pratique, en fonction des gens et de la situation, voir ce que je disais tout à l'heure sur le voisinage... Mais tout à fait naturellement, dès 10 ans, nous situions l'ethnie de nos interlocuteurs à la tronche ou à la consonance du nom, dans les génériques d'émissions... Et encore, ma famille était relativement ouverte comparée à d'autres. Sans doute parce que ma mère ouvrière travaillait et se liait avec plaisir avec des femmes de toutes origines et que mon père, malgré son antisémitisme atavique, avait encore quelques très bons amis juifs tunisiens qu'il avait gardés du temps de ses études et de sa jeunesse dans la très cosmopolite Tunis du milieu des années 50 : ça l'avait tant bien que mal émancipé de certains traits de sa culture traditionnelle et villageoise et lui avait permis d'accéder en partie à la modernité. En tous cas, en France, on n'a vraiment aucune leçon d'antiracisme à recevoir de pays musulmans où le racisme est *institué* dans les lois, dans la famille, au travail, etc. Par exemple, t'as déjà vu un Noir tunisien, du sud sahélien ? Ils représentent presque 10 % de la population autochtone... T'en vois jamais un seul à la télé ou dans les journaux... Et ce ne sont pas des immigrés : ils étaient là, en Tunisie, bien avant l'invasion arabo-musulmane...

Aujourd'hui, cette éducation familiale raciste a tendance à se développer au fil du temps et surtout à se décomplexer totalement. Il semble de plus en plus difficile aujourd'hui de s'en extraire, malheureusement, et cela englobe désormais le racisme anti-français, soit le racisme *vis-à-vis des représentants de la société d'accueil*. Ça c'est nouveau ! Et ce racisme anti-blanc est largement partagé par d'autres immigrés que ceux issus de l'islam, d'ailleurs. Je ne vois que les Asiatiques qui ne semblent pas pris dans ce ressentiment et cette haine des autochtones. J'avais une copine antillaise qui, au fil du temps, s'est mise à se définir non plus comme martiniquaise mais « *afro-descendante* » ! Elle élevait sa fille de sorte que cette dernière ne s'identifie qu'à des personnalités noires, elle lui interdisait par exemple d'afficher sur les murs de sa chambre autre chose que des posters de stars noires. J'ai trouvé ça dramatique car ma génération a eu la chance et la possibilité de s'identifier à « *des blancs* » et c'est en grande partie grâce à cela qu'on a pu se sentir et devenir français. Aujourd'hui ce n'est plus possible pour ces gamins élevés dans de telles conditions.

Vincent, tu disais ou tu sous-entendais qu'à la limite tu étais moins respectable que les autres parce que tu étais d'ici... Tu peux en dire un peu plus ?

V : En fait, au fil du temps, des discussions, des interactions, tu comprends que tu n'es plus un « référent culturel », comme disent les sociologues. Les immigrés qui t'entourent ne souhaitent plus devenir français comme toi, avec évidemment leurs particularités, comme cela a été le cas dans toute l'histoire de l'immigration : maintenant ils veulent rester tels qu'ils sont, point barre. Ou même retrouver « *leur* » identité ! Se « *décoloniser* » ! Là, il y a un phénomène nouveau : il ressort de plus en plus que les gens ne viennent en France *que* pour améliorer leur situation, en gros l'argent et la protection sociale, mais qu'ils ne veulent pas du peuple qui habite ici, ni de ses principes, ses valeurs, ses habitudes, son histoire, son identité ou sa langue même, ou surtout, si tout cela est déjà en voie de décomposition. Il suffit de voir les attitudes dans la rue :

beaucoup n'essaient pas de copier les autochtones, ou même seulement de les observer pour voir ce qui se fait ou ne se fait pas ici, et, de plus en plus, cherchent maintenant à s'en *démarquer ostensiblement*, dans les comportements de tous les jours, l'habillement, la langue, les manières, etc. Être étranger se revendique, aujourd'hui. Et pas seulement les primo-arrivants, mais les générations qui sont nées ici, et sont dans une réaction d'autant plus violente qu'elles ont « malgré elles » intégré beaucoup de choses de ce pays. Ils s'en rendent compte lorsqu'ils rentrent au bled ou sont confrontés aux nouveaux qui ne cessent d'arriver. Bref, à la limite, je pourrais n'être qu'un parmi eux, en me faisant discret. Mais comme ils se voient en relégation, dans un « ghetto », comme on l'entend, si moi je suis encore là alors que les Blancs se cassent progressivement, c'est que je suis un *looser*, alors que je suis blanc, d'ici, et *uniquement d'ici* même, donc un modèle de non-réussite sociale, impensable pour eux, qui sont là, qui sont venus là *pour* monter dans les hiérarchies, réussir. Je suis donc un contre-modèle. Et ça, ça se vit au quotidien, dans les jeux de regard, la compétition viriliste, ou au détour d'une discussion, ou dans les files des administrations ou au marché, où tout le monde se marche dessus, se toise. Jamais vécu ça ni à Bamako ou à Dakar... Alors quand t'es en couple avec une *reubeu*, ça se complique encore plus...

Alya, tu dis que parce que typée maghrébine tu étais forcément perçue comme musulmane. C'est effectivement une assignation identitaire, mais tu as certainement vécu ce même type de préjugés venant de Français ?

A : Absolument pas. C'est dans cette banlieue que, *pour la première fois de ma vie*, j'ai été la cible d'un réel racisme, celui qui postule que ton origine ethnique détermine entièrement ce que tu *dois* être : tes comportements, tes fréquentations, ton mode de vie, ta religion, ta place... J'ai alors compris à quel point, pour les musulmans, l'islam était vécu et perçu comme une religion « génétique ». C'est simplement inconcevable, impossible que tu en sortes, qui plus est au moment même où la norme est d'être musulman et de l'afficher. Ce n'est pas par hasard si l'islam est la seule religion qui sanctionne de la peine de mort l'apostasie : si tu es né musulman, tu le restes ou tu meurs. Dans ces banlieues, pas encore totalement régies par les lois de la *Charia*, cela se traduit par un profond rejet, une mise à mort sociale... Je me suis baladée partout en France, des bleds paumés de la Creuse aux petits villages de Bretagne ou du Pays basque, ou autre part en Europe, en Espagne, en Angleterre, en Allemagne, au Pays-Bas... Jamais je n'ai eu la moindre réflexion ou des regards méprisants liés à mon apparence ou à la consonance arabe de mon prénom : au mieux des questions bienveillantes sur mon origine, au pire de l'indifférence comme celle qui est réservée à n'importe quel *guss* qui débarque dans le rade d'un village. Or, dans cette banlieue, les gens te font comprendre de mille et une façons que, « d'apparence musulmane », tu ne peux pas être autre chose que musulmane. Petit à petit les voisins, surtout les hommes, me faisaient des réflexions, me demandaient pourquoi je ne faisais pas le ramadan, si Vincent était converti, où étaient mes parents ! D'abord sur le mode de l'humour, bien sûr... Ils me parlaient comme si j'étais une (leur) gamine de 10 ans. Je me souviens d'une interaction violente avec un *chibani* qui était ulcéré par le fait que j'achète de la

bière dans l'épicerie de la cité (épicerie en cours d'*hallalisation* d'ailleurs) ou encore de jeunes islamo-racailles qui me fusillaient du regard pour la même raison. Une autre fois, dans cette même épicerie, une caissière, pauvre *dhimmis* franco-française, retira d'autorité de mes courses des crèmes dessert en me précisant, avec un air de connivence amicale, que ce dessert contenait de la gélatine de porc. Je résistais systématiquement, avec peut-être une sorte d'inconscience de la situation, à chacune de ces tentatives d'assignation identitaire qui me révoltaient. Tout cela était à la fois nouveau pour moi et très dur psychologiquement ; jusqu'ici, et après de nombreux efforts pour le devenir pleinement, je me sentais française et là, des étrangers me faisait clairement comprendre que je ne pouvais pas et ne *devais* pas l'être. En fait le phénomène de dés-intégration s'auto-alimente de l'immigration.

Tu sembles dire que, bien que née et éduquée en France, cela ne va pas de soi de devenir française quand on est issue de l'immigration : n'est-ce pas l'aveu que la société française n'aide en rien les immigrés à le devenir ?

A : D'abord, il faut tordre le cou à cette idée absurde et largement partagée dans les milieux bien-pensants selon laquelle devenir *pleinement* français serait, d'une part, la volonté de tous les immigrés, ce qui est loin d'être le cas aujourd'hui, et d'autre part, que cela ne demanderait pas d'efforts particuliers, d'où qu'on vienne. Cela se produirait par *magie*, et si ce n'est pas le cas, c'est la faute du pays d'accueil qui n'est pas assez ceci ou pas assez cela... Ça débouche évidemment sur tout le bordel de la culture de l'excuse et de la culpabilisation des populations d'accueil ; poussé à son terme ce discours donne « *Ne changez rien, c'est la France qui changera* » pour reprendre le *jingle* néocolonialiste de Beur FM ou l'état d'esprit des lobbies communautaristes comme le CRAN. Donc, oui, s'il s'agit de cette tendance d'une partie de la société française – qui est immigrée – que tu as en tête effectivement, elle n'aide en rien, tout le contraire même...

Par exemple, moi à l'école j'étais nulle en orthographe comme la majorité des descendants de maghrébins et c'était très frustrant car j'adorais par ailleurs le français et la littérature. J'ai dû fournir beaucoup plus d'efforts qu'un natif pour maîtriser l'orthographe complexe de la langue française, aujourd'hui encore il faut parfois que je me remette à niveau, que je me relise, etc. Bref, c'est pas insurmontable évidemment, je m'en sors très bien, mais ce n'est pas naturel pour moi, ça me demande beaucoup plus de travail en amont pour être impeccable sur ce plan. Et c'est normal. Autre exemple, je n'ai acquis une culture et un esprit scientifique que très tardivement, il a fallu pour cela que je me dégage progressivement de toutes les explications religieuses à deux balles, de toutes les superstitions, etc. C'est la même chose pour la nourriture, le rapport à l'altérité, aux hommes, à ma condition de femme, etc. Et c'est normal : on ne change pas de pays, de culture, comme de chemise.

Ensuite, il faut préciser ce que cela implique réellement, l'intégration. Est-ce simplement avoir sa place en tant que consommateur ? Si c'est ça, alors c'est gagné : tous nos voisins possédaient des écrans plats énormes, des tablettes, une, voire deux bagnoles, une maison au bled, etc. Et quand tu les croisais au supermarché du centre, leurs caddies

orgiaques étaient toujours bien remplis, notamment de choses inutiles, surtout avant les départs au bled ! Et après les fêtes, il fallait voir les marques des emballages jetés n'importe comment en bas de la tour ! Sans parler des brocantes envahies de camelotes... Si, en revanche, devenir français, c'est accepter que ta fille fréquente voire épouse un non musulman ou un Blanc, que ta femme ne soit pas et ne se considère pas comme ton éternel enfant et ait les mêmes droits que toi, ou encore qu'un Noir, non-musulman, bien que différent, soit ton égal, ou que tes enfants deviennent athées ou homosexuels, etc. bref, tout le côté émancipateur de la culture française, alors ça se complique. Et c'est normal, encore une fois, car cela demande un travail de désaliénation de ta culture d'origine qui est totalement étrangère à toutes ces valeurs. Autrement dit, ça demande un travail sur soi énorme, intime, qui peut être long et douloureux, qui n'a rien d'inné *et qui peut échouer*. Le drame avec les immigrés, c'est que ce processus, qui était plutôt *bien* et *courageusement* engagé jusqu'aux années 80, est aujourd'hui volontairement interrompu *de leur fait*. Parler fort dans la rue dans la langue d'origine de tes parents, ça ne se faisait pas quand j'étais gamine, c'était la honte ! Aujourd'hui, c'est une fierté, presque une revendication : dans la rue, les transports, on entend gueuler des gens, en bambara, en ourdou, en créole, en roumain, etc. Dans cette banlieue, tu peux ne pas entendre un seul mot de français pendant des jours... L'exotisme, la bizarrerie locale c'est justement d'entendre du français correct... Là, tu te retournes... Pour le cas particulier des immigrés musulmans, dans cette cité où nous vivions, pour les gamins, le terme « Français » était devenu une insulte qui avait pour synonyme « Koufar » (mécréant). Qu'une gamine maghrébine s'exprime en français un peu plus correctement que la moyenne et elle se prend des « *tu fais ta française* » dans la tronche par ses camarades et ses frères et sœurs qui vont pourtant tous avoir la nationalité française... Pour les petites Noires, c'était « *tu fais ta blanche* » ! C'est terrible comme enfermement : tu ne peux pas, bien que vivant en France, tu ne dois pas te franciser, c'est perçu comme une trahison et c'est intégré dès le plus jeune âge. Là encore, les Asiatiques semblent échapper à cette règle en visant une réelle intégration pour leurs enfants : il n'est pas rare de voir un petit chinois primo-arrivant s'exprimer dix fois mieux en français après une dizaine de mois de cours qu'un descendant d'Africain ou de Maghrébin du même âge, de la troisième génération. Et ce n'est pas qu'une question de classe sociale, ce n'est pas vrai.

V : On verra ce qui va se passer avec les Européens de l'Est qui sont en train de débarquer, les Polonais, les Russes, qui étaient de plus en plus présents dans la cité, en traînant avec leurs canettes de bière... Je ne vois effectivement que les Asiatiques qui échappent encore très majoritairement à cette réaction de rejet pour la société d'accueil. Par exemple, nous avions sympathisé avec un couple de restaurateurs chinois, une des rares adresses non-*halal* de la ville (dernièrement remplacé par un resto de couscous *halal*), qui suivaient le parcours classique de l'assimilation : le père prenait même l'accent argotique des vieux français du coin, la femme faisait la conversation à tout le monde, et leur petite fille, qu'ils avaient appelé Alice, se mariera sans doute avec un Français. Donc, pour revenir à ta question, il y a effectivement une société d'accueil qui se déstructure, mais ça ne peut pas être le seul facteur parce qu'on voit encore des

immigrés se réclamer de la culture française bien plus passionnément, et souvent intelligemment, que bien des autochtones... Peut-être que cette déstructuration intervient en fait *a posteriori*, c'est-à-dire que rien ne va arrêter, contredire, ou dissuader un mouvement de refus d'assimilation, voire de sécession, et tout va plutôt l'accompagner. Par exemple, le gauchisme va prendre ce refus d'intégration pour une critique révolutionnaire de nos sociétés, et donc l'encourager. C'est délirant parce que la dynamique de l'immigration contemporaine, c'est l'adoration de tout ce qui y est critiquable, justement – le consumérisme, le narcissisme, l'arrivisme, le divertissement, etc – et à l'inverse le rejet de tout ce qui survit encore et nous semble si précieux : un certain rapport aux femmes, une distance vis-à-vis de la religion, une capacité de critique de sa propre société ou culture, une conscience politique, des idées d'égalité, de justice sociale... Mais là on n'est pas dans la politique, on est dans l'infra-politique... Par exemple, j'ai souvent cette impression d'une disparition totale des valeurs, vieilles comme le monde, d'hospitalité : on ne sait plus qui accueille qui, qui est venu, quand, dans quel endroit, où nous sommes, ni ce que l'on fait là, tout est brouillé, renversé, inversé. En fait on se heurte ici au tabou des tabous.

Le tabou des tabous ? Qu'est-ce que tu entends par là ?

V : La question de l'immigration est taboue, surtout à gauche, et en pratique elle a été escamotée par tous les gouvernements. Et à l'intérieur de cette zone interdite, il y a, à mon avis, la question suprême de la raison de *la venue en France*, qui est la clef de voûte de tout ce dont nous discutons ici, j'ai l'impression. Et je crois sentir que c'est un tabou qui est en train de se fissurer à partir de ce que l'immigration est en train de devenir. Jusqu'ici cela paraissait évident : l'immigration, lorsqu'elle est définitive, c'est bien s'extraire d'une matrice culturelle pour en adopter une autre, que cela soit dit ou non, assumé ou non, réussi ou non. Difficile aujourd'hui de discerner au bout de trois ou quatre générations un descendant d'immigré polonais, belge, italien, portugais ou espagnol... Mais maintenant, la question se pose effectivement : si l'on quitte un pays qui a gagné courageusement son indépendance, et souvent contre la France elle-même, et que l'on rejoint la France, précisément, c'est bien un choix lourd de sens ! Il a été assumé par beaucoup de Harkis, de Kabyles, de Maghrébins en général ou de Vietnamiens ou d'Ivoiriens par exemple. Mais aujourd'hui, cette question est devenue taboue chez beaucoup d'immigrés : c'est une chose qu'on ne veut pas expliquer, et certainement pas à ses enfants. Bref, ils ne savent plus pourquoi ils sont là, en France, ni pourquoi ils ont quitté leur pays nouvellement indépendant et pourquoi ils tiennent autant à s'en revendiquer alors qu'ils l'ont quitté... À les écouter, ils sont là contre leur gré, ils sont victimes, ils ont été déportés ! Et ils se vivent comme des colonisés dont la culture est niée, alors qu'ils l'ont fuie et qu'ils viennent volontairement se mettre ici en situation d'infériorité ! C'est complètement délirant, complètement délirant... Tant qu'on n'aura pas assaini cette question chez les premiers intéressés, rien ne s'arrangera... Dans ce cirque, j'ai l'impression que les vieux schémas d'affrontements ethniques remontent. Juste un exemple : si tu en discutes avec un Algérien, c'est un cas-limite bien entendu, ça devient vite mouvementé et il te raconte que ce qui arrive à l'Algérie depuis son indépendance, c'est évidemment à cause de...

A : ... la France !

V : C'est ça. Et donc, logique, comme la France démoniaque ravagerait son pays, il vient se réfugier...

A : ... en France !

V : Voilà. Bon, et si après ça, tu as encore du mal à comprendre, il en arrive à te dire que la France l'ayant colonisé, il n'y a pas de raison qu'il ne fasse pas l'inverse, à son tour...

Mais c'est précisément le discours du Front National depuis trente ans...

A : « Lève le pied ! Laisse les Blancs travailler ! Ils nous ont assez esclavés comme ça, à notre tour maintenant ! » disait très sérieusement à ma mère une de ses collègues antillaises, il y a vingt ans de ça... Ce discours néocolonial, c'était aussi le discours du FLN, puis de Hassan II, de Mohamed VI et d'Erdogan maintenant. Ce qu'on remarque d'ailleurs, c'est que ce sont aussi les Algériens, les Marocains et les Turcs qui refusent le plus l'assimilation et qui adoptent aujourd'hui des postures et des comportements néo-coloniaux accompagnés en cela par les gouvernements de leur pays d'origine... Je pense notamment à l'hypocrisie de la double nationalité, qui est tout bénéf' puisqu'on a le double de droits que les franco-français...

V : Et voilà le Front National : lorsqu'on enfreint un tabou, le diable surgit... Il faudrait essayer de voir les choses globalement ; je crois qu'à partir du milieu des années 70, il y a eu une sorte de partage tacite des tâches : d'un côté une société qui ne voulait plus entendre parler de problèmes et devait rentrer dans une ère libérale, mondialisée et *cool*, et de l'autre un Front National qui récupérait les voix des délaissés sociaux et idéologiques tout en les rendant inaudibles par un *méli-mélo* de discours tantôt réalistes, tantôt baroques. Et cet équilibre ne tient plus aujourd'hui, du fait de ce que l'immigration est en train de devenir, en tout cas son sens n'est plus du tout le même pour beaucoup d'arrivants, l'assimilation n'est plus du tout un objectif qui va de soi. Il y a des évidences qui n'en sont plus. Maintenant, si demander aux gens d'assumer le choix qui fonde leur présence ici, c'est du Front National, alors...

A : Ce qui motive l'immigration, c'est l'ascension hiérarchique. C'est avant tout la possibilité de gagner plus d'argent qu'au pays. Un chauffeur peut ici gagner plus qu'un haut fonctionnaire là-bas, comme c'était le cas de mon père qui, en faisant le choix de venir en France, fuyait par ailleurs la corruption, le clanisme, le régionalisme, l'obscurantisme et le contrôle social que chacun opérait. Dans les stations balnéaires chics de pays comme la Tunisie ou le Sénégal, les villas des gens très riches et corrompus du pays sont mitoyennes de celles construites par les immigrés. Les retours au pays sont toujours l'occasion de montrer sa réussite économique, jusqu'à en devenir indécent avec les villageois restés au pays, qui bien souvent vivent sous la tutelle financière de leurs protecteurs immigrés en Europe. Ensuite, il y a toute la part de droits et de protections sociales, fruit de centaines d'années de luttes ici, qui n'ont pas d'équivalent dans les pays d'origine. Bien sûr, tous ces droits sont vécus sur le mode d'un *dû* ; c'est le cas pour beaucoup de Noirs, par exemple, qui considèrent cela, au fond, comme une réparation de l'esclavage de leurs ancêtres par les Occidentaux – entre parenthèses, s'ils

étaient encore en Afrique, c'est qu'ils étaient plutôt du côté des esclavagistes ! Pour les immigrés musulmans ces acquis sociaux sont des contreparties du colonialisme, ou alors comme quelque chose tombé du ciel, envoyé par *Allah*, pour lequel on n'a rien eu à faire d'autre que de prendre l'avion pour en jouir pleinement. Cela participe à créer des postures opportunistes et des attitudes qui ne sont pas sans rappeler celle de la *razzia*... C'est très concret : par exemple un jour, on reçoit le message téléphonique de la femme d'un Tunisien qu'on avait rencontré peu avant : elle était effondrée, le gars venait d'obtenir la nationalité grâce à son mariage avec elle et l'avait quittée immédiatement en la laissant sur la paille, elle le traitait de tous les noms... Et des histoires de « mariage gris » comme ça, où la Française croit à l'amour mais le mec croit plutôt à son intérêt, on en a connues plusieurs, avec arnaque financière à la clef... Moi-même, par militantisme, je me suis mariée avec un copain pour l'aider à obtenir des papiers ; on ne peut pas dire qu'il ait été très reconnaissant même si ce n'est jamais allé jusque-là, on aurait dit que ce geste de solidarité gratuite de ma part lui était dû...

V : Autre exemple : à un moment, avec Alya, on s'est séparés quelques années, et j'avais réussi à louer un appart' dans un autre quartier. Finalement on s'est remis ensemble et je l'ai sous-loué à des copains ou des copains de copains, pour dépanner. Ils me payaient juste la différence, environ 300 balles pour 35 m², je leur déduisais mes APL, je ne gagnais pas un sous – pas malin, hein ? On m'a souvent dit que j'avais trop de principes... Un pote me présente un sans-papiers de sa connaissance qu'il a aidé et qui bossait sur des chantiers, et je l'emménage. Au bout de trois mois, il n'a toujours pas déboursé un centime de loyer... Je débarque « vénère », avec mon énorme découvert, mes mises en demeure, etc., lui demandant des comptes. Deux jours après, il a tout remboursé et m'annonce qu'il quitte l'appart'... Il avait emprunté à notre ami commun, sans rien me dire... Rien de changé dans sa situation, en fait, il avait emménagé chez le gentil Français forcément riche, sans jamais avoir l'intention de payer, même tenu par des liens amicaux... Je peux comprendre la rapine lorsqu'on galère, mais là, question intégration, j'ai connu mieux...

C'est vrai qu'il y a énormément de mythes sur les motivations de la venue en France. Par exemple, on entend encore des descendants d'immigrés raconter que « leurs ancêtres ont construit la France »...

V : Oui, c'est un des versants du discours culpabilisateur qui permet de monnayer ensuite une bonne conscience. Mais je n'en ai pas connu *un seul* qui descende réellement des quelques dizaines de milliers de Marocains ou d'Algériens que quelques entreprises françaises avaient recrutés dans les années 50... Et je ne crois pas qu'ils aient été empêchés de repartir... Comme ce mythe s'évente peu à peu, aujourd'hui la grande affaire c'est de se trouver un ancêtre qui ait fait la guerre du côté français, les fameux « *tirailleurs sénégalais* », sans se souvenir que ce sont les mêmes qui ont revendiqué ensuite la liberté de construire leur pays loin de la France... Pas sûr qu'ils auraient été fiers de voir leurs enfants la rejoindre puisqu'ils serviront, eux aussi, dans l'armée française en cas de conflit... C'est fou... De toute façon, c'est le peuple français, et pas que l'État, qui serait coupable et, à les entendre, ils viendraient demander justice, voire chercher vengeance. C'est la compétition victimaire, la concurrence ethnique, la

commémoration communautaire... C'est évident qu'en grandissant avec ce genre de mythes où les Français leur sont redevables de tout, éternellement, les gamins pètent littéralement des plombs. La municipalité de gauche cédait sur tout, pour avoir la paix. C'est pitoyable et suicidaire.

A : Pendant un peu plus d'un an et demi j'ai passé toutes mes vacances scolaires dans un village anciennement minier du fin fond de la France. À chacun de mes retours, j'étais frappée par le contraste avec notre cité de banlieue qui m'apparaissait opulente tant en termes d'accès aux services, à l'emploi et aux études qu'en termes de revenu par foyer en comparaison avec ce village moribond depuis la fermeture des mines. C'est dans ce village que j'ai rencontré la vraie pauvreté et la vraie relégation, le vrai *sous-prolétariat*. Les quelques 700 habitants qui y vivaient étaient tous descendants de mineurs et pour certains descendants de maçons bâtisseurs des immeubles haussmanniens de Paris. La majorité des habitants étaient pauvres et certains dans une grande précarité : beaucoup de ceux qui avaient des potagers, ce n'était par pour manger bio et faire du jardinage, mais pour bouffer en bouclant les fins de mois. Et ils n'accusent pas les banlieues d'accaparer les politiques de la ville – ce qui est pourtant vrai, et à perte. Et en ce qui me concerne, pas une seule réaction xénophobe, ni des remarques ou des sous-entendus. Rien. Tout le contraire même ! Alors quand tu vois les jeunes qui tiennent le hall de ton immeuble, avec mille euros de fringues sur eux et leur *smartphone* dernier cri, pratiquer régulièrement le vol à l'arraché avec violence sur des femmes, des vieux ou des Chinois, et qui écoutent à longueur de journée rap et slam insultant la France et les Blancs...

V : La délinquance ici c'est de la rivalité ostentatoire, pas du tout une question de survie. Les vols pour une escalope, c'est dans les campagnes. Ici, la question, c'est de paraître, d'avoir, de posséder, de dominer, de faire du fric. De délimiter un territoire, aussi, de revendiquer une mainmise sur une parcelle de la ville, voire la ville entière, d'en avoir le contrôle, d'y régner, d'en devenir le chef, le prince, le caïd : « *C'est moi le patron, ici* ». Dans la banlieue d'où je suis issu, il n'était pas question de ça à l'époque, même si ça commençait... Je crois qu'il y a de plus en plus la volonté de ravager le pays – tout ça est explicite lorsqu'on écoute du rap, tu as raison – c'est-à-dire de le *faire payer*, dans tous les sens du terme. Il y a une mentalité de pillards. Mais aussi, je crois, au fond, une volonté de rendre le pays équivalent à celui que les parents ont quitté : si c'est autant la merde ici que là-bas, l'humiliation, finalement inexplicable, de l'échec des décolonisations, et de la fuite de l'indépendance de nos pays, sera effacée. C'est une manière très pratique de dépasser le tabou de la venue en France, une sorte d'*acting-out*, de passage à l'acte, dirait un psychiatre.

Pour vous, il y a une dimension psychiatrique ?

A : C'est peu de le dire ! Dans les années 80-90, la *ghorba*, l'exil, étaient un élément central des chansons arabes ou arabisantes – je pense à l'*Orchestre National de Barbès* – sur le mode du *blues* des esclaves américains, de la déportation. C'est évident que l'immigration est une souffrance, ça a toujours été le cas : raison de plus pour expliquer les raisons de cette immigration ! Mais cette explication n'est jamais donnée aux des-

cependants : on est là, c'est dur, c'est pas chez nous, chez nous c'est là-bas, mais c'est comme ça, *Allah gheib* ! Il y a un véritable *double-bind* : reste dans ce pays, mais ce ne sera jamais le tien – du moins tel qu'il est. Donc évidemment, le ressentiment ne peut qu'exploser. À ça se rajoute un flux migratoire ininterrompu, croissant même, qui rejoue en permanence le *trauma* et renvoie aux origines, et la réalité multiculturelle, qui prive le pays vécu, à travers les situations locales, concrètes, de toute identité véritable à laquelle s'accrocher. On vit dans un hall d'aéroport où il n'y aurait plus que des arrivées, peuplé d'étrangers ; chacun sa langue, sa culture, sa religion, sa façon d'habiter la rue, d'aborder un conflit, de draguer, de regarder, dans un lieu qui n'est à personne, qui est à prendre, à civiliser, en concurrence. Il n'y a plus de codes communs et les rapports de force eux-mêmes se placent sur des rapports minimaux, presque animaux. Ça fait péter les plombs. C'est ce qui se passe dans les services de psychiatrie où bossait un copain, ou ceux de pédopsychiatrie où je travaille : les patients d'origine étrangère sont surreprésentés et les pathologies sont toujours accompagnées ou aggravées par des troubles dus à la migration, quand elle n'en semble pas une des causes principales. Mais ça ne se dit pas...

V : Globalement, l'ambiance est foncièrement dépressive, et puis, de temps en temps, c'est la fixation maniaque, l'émeute ou la baston, entre lascars, entre bandes, avec les flics... Dernièrement avec les migrants qui débarquaient... Cette bipolarité, comme on dit, on la retrouve facilement dans tout ce dont on vient de parler, cette forme de schizophrénie, mais qui a l'air compatible avec une autre forme de psychose latente... Par exemple, la manière de s'habiller est profondément pathologique. Des fois, en sortant, c'était tellement carnaval qu'on alternait la consternation et le fou rire... Côté filles, en caricaturant, tu as la sainte-nitouche bâchée de pied en cap ou le style « salope » – il n'y a pas d'autre terme, désolé – d'une laideur spectaculaire, avec des trucs fluo qui hypermoulent la cellulite, avec tout un mélange entre les deux assez déconcertant : le *legging* ou le *string* qui dépasse et le *hijab* !... N'importe quelle femme peut être belle, et je crois que la liberté vestimentaire l'a longtemps permis, mais là, on dirait que tout est fait pour soigneusement éviter l'élégance minimale... la décence, même... J'exagère, mais c'est pas loin. Le mauvais goût devient un filon inépuisable... Et alors côté mecs, t'as les *boubous*, les *djellabas*, les *qamis*, les *kurtas*, etc, et à côté cette mode racaille du pantalon qui descend sur les fesses, laissant apparaître le *calbute* et maintenant les raies poilues... Là, difficile de ne pas y voir une référence à l'univers carcéral, à la virilité malade, à l'homosexualité criante mais non assumée. Bref, sous-jacentes, il y a dans tout ça des demandes compliquées, contrariées, de vrais mâles avec de vraies bites, un monde de mamans et de putes, le n'importe quoi comme un appel à l'ordre, à un vrai patriarcat, d'une autorité indiscutable, arbitraire, violente, comme au bled. C'est en ce sens que « l'affaire Théo » a résonné comme un fantasme. L'islam permet cette promesse d'affiliation à une communauté phallique qui restaure une vraie dialectique brutale dominant/dominé. En fait, il s'agit d'en finir avec cette histoire de liberté et d'égalité... et de beauté ! Trop compliqué... Alors chacun court après la restauration d'une fierté de soi-même. Mais évidemment, c'est complètement bancal, c'est comme s'il n'y en avait plus les moyens, donc il faut surjouer sans cesse... C'est la déglingue.

Et quel lien vous faites justement entre l'islamisme, dont vous avez un peu parlé, et cette délinquance ou cette déglingue ? Parce que l'islam, c'est en tout cas le discours officiel, permet de mettre un peu d'ordre dans des banlieues chaotiques, non ?

V : C'est même leur fonds de commerce ! Moi, j'ai mis du temps à comprendre ce lien. En fait, il est quasi organique, c'est ce que je disais. La déglingue, le chaos, l'errance, l'ennui et la violence sont du domaine de l'anomie, de l'absence de règles, et c'est évidemment invivable à moyen terme, au niveau individuel ou collectif. Il y a alors basculement dans le dogme, la règle extérieure qui s'impose, le conformisme communautaire ou, pour les musulmans, les cinq prières, les ablutions, les normes comportementales, vestimentaires, le *halla* et le *haram*, etc. Tout ça structure un psychisme, un corps, une personne, une journée, un quartier, des vies. Ça se voit couramment, ce passage de l'un à l'autre : on passe de l'adolescence à l'hyperconformité, comme s'il n'y avait pas de place pour la trajectoire individuelle et la responsabilité. Et on y voit aussi la haine, la rancœur de s'être abandonné si facilement aux « plaisirs occidentaux » qu'on a poussés jusqu'à l'absurde, les drogues, la violence, le « vice », etc., ou plus simplement de s'être, finalement, assimilé *a minima*. Donc la violence de la banlieue verse, se fond, devient naturellement, en tout cas en tendance, violence religieuse et/ou ethnique. Ça la cadre, la canalise, la diffère, la rationalise... Et en retour, comme la pratique sérieuse est difficile, voire impossible *en soi*, en tout cas dans un cadre moderne et de surcroît entouré de « mécréants », elle nourrit en retour un phénomène de sécession plus ou moins brutale. Ça se voit même dans les pays musulmans. Bref entre la délinquance et l'islamisme, ce qui est perdu c'est cette tradition populaire de retenue, de contrôle de soi, de volonté et de plaisir d'être ensemble indépendamment des pouvoirs et des religions, qui se sentait encore chez les anciens de la cité, consternés par l'évolution du quartier, y compris les vieux voyous.

A : Il y a quelques années un bougnat a ouvert en centre-ville en face d'une des mosquées les plus influentes de la ville. Le gars qui tenait cette boutique de vin venait de débarquer de son Ardèche natale. Bien sûr il n'a pas tout de suite compris où il était : ça faisait un bail que tous les marchands de vin avaient déserté la ville, tu ne pouvais plus en acheter que dans le grand centre commercial du centre-ville, tout comme le porc d'ailleurs, à part dans une boucherie prise d'assaut par les Antillais. Bref, il voulait faire de son magasin un lieu d'échanges et de rencontres conviviales entre les habitants avec dégustations gratuites sur le trottoir, etc. Dès l'inauguration de sa boutique, les fidèles de la mosquée d'en face ont débarqué, proférant des menaces y compris envers l'élue municipale présente pour l'occasion. Et ça n'a plus cessé. La mairie, sollicitée, a fait promettre à l'imam de mieux tenir ses ouailles et au bougnat d'organiser ses dégustations de vin « *discrètement* », soit uniquement à l'intérieur de sa boutique, « *pour ne pas provoquer et vivre en bonne intelligence avec le voisinage* », dit un élu ! Évidemment, le type a fini par céder son bail moins de deux ans après son installation. Depuis, cent mètres plus loin sur le même trottoir, c'est devenu un lieu de *deal*, « nettoyé » uniquement le vendredi après-midi pour faire place aux démonstrations de force euh... pardon, aux prières de rue des mollahs locaux, les plus importantes de la ville. Quand tu passes

devant certaines de ces prières, des fois tu peux voir un flingue qui dépasse d'une ceinture... Ce sont les mêmes qui « tiennent » le quartier. L'islamo-délinquance, ce n'est que la face émergée de l'iceberg. L'islamisme avance surtout grâce à l'armée silencieuse des musulmans *lambda* qui ne s'opposent en rien à l'islamisation de l'espace public, et qui bien au contraire y participent, de façon non violente certes mais néanmoins massive et effective. Ils forment la « *Qaïda* » au sens littéral du terme : « la base », « l'assise » du projet à long terme d'islamisation de portions entières du territoire, facilement mobilisable et infiltrée dans tous les secteurs de la vie publique et économique...

V : Et ils sont dans les associations, évidemment, grassement subventionnées comme celle en bas de la tour qui donnait « des cours d'arabe », très très discrète, qui ne répondait à aucune de nos questions, ou dans la municipalité, à tous les étages, l'administration... Je me souviens avoir pointé à « Pôle Emploi » et être tombé sur un conseiller barbu en *qamis*... Je lui dis que je suis scientifique de formation ; réponse, les yeux dans les yeux : « *Ji jamis aimé la science* »... Il est le seul à remarquer avec un petit sourire que ma carte d'identité est en fin de validité depuis quelques jours : il ne peut rien faire. Je lui dis que c'est une simple formalité, qu'aucune autre administration ne l'avait noté jusqu'alors ; il consent à enregistrer mon dossier le temps du renouvellement. Trois semaines après, je reviens : il m'avait radié, en réalité le jour même de l'entretien, il faut tout reprendre et je n'ai pas un sou. Discrimination, pas discrimination ?... Inverse les rôles : ç'en est forcément. Là, étant français de souche, c'est pas clair, faudrait discuter... Ça arrive aussi, en marchant dans les rues, d'entendre des « Français ! » ou « Toubab ! Toubab ! ». Tu te retournes ; personne. Si tu es un Blanc de quarante ans dans les rues le soir et que tu marches dans ton quartier comme si tu étais chez toi, « on » te glisse des « *Stup ! Stup !* » : t'es un flic, on t'a repéré... C'est d'une bêtise d'autant plus atterrante que les *dealers* sont tous plus ou moins indics et se balancent les uns les autres – de ce point de vue-là, le destin de l'islam peut être de restaurer une loyauté complètement disparue. Bref, dans ces zones, les rapports de force sont complètement ethnicisés, comme dans la plupart des pays d'origine. Il est par exemple difficile de ne pas voir cette évolution de la délinquance, qui cible prioritairement tout ce qui est un peu trop « fragile », les « de souche », les « asiat' »...

Vous décrivez un enfer...

A : Ni paradis, ni enfer... Il faut quand même souligner l'intérêt topographique ou urbain de la banlieue ! Il y a de l'espace, c'est grand, des espaces verts, plein de services, des transports, des zones piétonnes, etc. C'est pas la France périphérique, semi-rurale, paupérisée, désertifiée, comme je l'ai rencontrée. Ici il y a tout, et le cadre est à la fois riche et attachant : de ce point de vue-là, c'est très agréable. C'est un discours qui existe, celui de certains habitants et surtout de la municipalité, mais qui se superpose aux clichés des pseudo-ghettos dont la gauche « *excusiste* » et médiatique raffole. Donc tu peux vivre ta petite vie pépère sur ce territoire, il suffit de faire abstraction du reste. Par exemple, on avait un parc superbe : la dernière fois qu'on s'y est promenés, on s'est dit qu'on aurait pu filmer toute la ballade sur le thème « *Notre voyage en Afghanistan* »... Il aurait suffi de ne pas voir... En face de chez nous, il y avait un tabac-kiosque à

journaux. Un jour il a fermé. Bon, tant pis. Tu creuses un peu – faut pas ! – : une agression par semaine, c'était invivable pour la gérante antillaise. À la place, une boutique de petites merdes tenues par des grands frères un peu salaf'... Idem pour la Poste ou l'antenne de la Sécu qui ont fermé... Tu peux toujours te faire croire que c'est l'État qui se désengage, mais il continue de déboursier des milliards et des milliards, qui s'évanouissent comme l'eau dans le sable.

V : Nous étions comme ça, avant... On a parlé de notre état d'esprit en arrivant, enthousiaste, puis de la réalité qui s'insinue peu à peu... Mais on peut aussi s'en prémunir : il y a des gens qui se disent très bien ici. Il suffit de ne pas trop regarder, ne pas trop entendre, ne pas trop comprendre, ne pas trop se poser de questions. Et, paradoxalement, ne pas trop discuter sérieusement avec les immigrés ! Par exemple, je me souviens avoir fait visiter mon appart' à louer à une Tunisienne qui débarquait : elle avait l'impression d'être dans le pire quartier islamiste de Tunis – et c'était au temps de Ben Ali... Évidemment, elle n'est pas restée deux heures... Ça m'avait surpris à l'époque. Mais si tu sirotes un verre en terrasse, qu'on te lance des remarques parce que c'est *Ramadan*, que tu trouves que c'est un folklore local innocent et que tu prends ça à la rigolade, alors tout va bien pour toi. Si les mecs aux crânes rasés, c'est sympa, bah tout va bien. Si tu ne vois que des jeunes un peu paumés qui n'ont pas assez de MJC, si tu ne te demandes pas comment certains commerces vides se maintiennent miraculeusement, si tu penses que les rodéos en *quads* ou en motos c'est une mode qui va passer, si tu crois que celle qui te « *tchipe* » sur le marché te salue, si tu ne comprends pas les codes langagiers ou les ambiances que tu traverses, si tu ne suis pas l'évolution de la ville et de ses activités, si tu « positives », si tu sais te taire, si tu ne relies pas tout ça parce que, pour toi, tout se réduit à « *il y a des cons partout* » et « *l'État ne fait pas son boulot* », bon, ben, ça roule pour toi. Je ne caricature pas, c'est comme ça qu'on vit la plupart du temps... Les gens ne semblent même plus remarquer les gamines de moins de 10 ans voilées – moi ça me fout ma journée en l'air. Là, il y a une subjectivité... Mais dans les faits, en réalité, les gens ne sont pas fous et tous les comportements s'adaptent : chacun évite intuitivement les lieux et les moments un peu trop « chauds », on ne se mêle pas de ce qui se passe sans même chercher à comprendre, on baisse intuitivement les yeux, on pratique l'entre-soi résidentiel et relationnel, on prend soin des serrures et des digicodes, on contourne la carte scolaire, on utilise la bagnole au maximum, et, au bout du compte, on se casse de là au bout d'un moment. Cet aveuglement concerne les gens qui sont enfermés ici et s'accommodent comme ils peuvent, et ceux, plus aisés ou plus jeunes, plus bobos, qui savent qu'ils pourront partir un jour, qui n'ont aucun recul et n'ont aucune envie d'écorner la bien-pensance de leurs futurs souvenirs à raconter lors des dîners. Eux se posent en missionnaires, ou en martyrs, s'encanaillent dans la « marge », dans des quartiers « rugueux », trop fiers de propager un discours angélique pseudo-démystificateur. On dirait des touristes dans leurs 4x4 en plein safari, entourés de bons sauvages. Bon, maintenus à bonne distance quand même, faut pas exagérer, hein !... Alors toi t'es là et tu fais chier le monde à parler de ce qui gêne... Y compris chez les militants « de gauche », évidemment... Bien sûr, tu te fais traiter de « facho », c'est quand même le minimum... Bon, après des événements, type émeutes ou homi-

cides dans le coin, ou une banale agression, le moral descend passagèrement... Et puis on oublie, on passe à autre chose. On ne va pas se gâcher la vie, quoi...

Justement, comment avez-vous vécu les émeutes d'octobre-novembre 2005 ?

V : Avec beaucoup de circonspection. J'avais déjà vu en banlieue des affrontements avec les flics ou entre gars de quartiers différents. Je savais qu'il n'en sortait rien, donc les envolées lyriques des gauchistes et des pseudo-sociologues qui parlaient d'un « Mai 68 » des banlieues, d'une prise de parole, d'une entrée en politique, me paraissaient délirantes. Personne n'a fait le bilan, dix ans après : il n'en reste rien. Aucun changement de mentalité, aucune initiative durable, pas même de création d'un style musical ou comportemental. Rien, sinon une accentuation de l'emprise de l'islamisme, du communautarisme, de l'arrivisme et de la violence brute. Mêmes effets ici des « révolutions arabes », ou de l'émergence de l'*État Islamique* ou de *Boko-Haram* : affirmation croissante de l'islam et des revendications communautaires. À ce moment-là, en tant que vrai couple mixte non confessionnel, on se démarque nettement de l'évolution de la ville... Je me rappelle de l'arrivée sur le palier d'une famille copte, qui fuyait l'Égypte et qui n'est restée que quelques mois, le temps de comprendre l'atmosphère... Ils ont été remplacés par une famille sénégalaise, dont la petite a mis le voile noir en entrant en 6^e.

A : Il n'est pas vraiment rien sorti de ces émeutes contrairement à ce que dit Vincent. Je pense qu'à ce moment-là on a vécu une sorte d'explosion de ce qui existait déjà : le clientélisme. Les élus ont alors tout à fait pris conscience que ceux qui tenaient les quartiers étaient des islamistes, des grands frères barbus qui n'avaient qu'à siffler les jeunes pour qu'ils sortent ou rentrent chez eux. Petit à petit on a vu fleurir sur les listes électorales des noms musulmans, le nombre d'élus issus de l'islam et de ces quartiers a littéralement explosé : n'importe quel type de plus de 20 ans un peu arriviste et qui parlait un minimum le français se voyait proposer, qui la direction d'une antenne jeunesse, qui un poste de chargé de mission, qui des subventions pour monter une association *zarma* « citoyenne »... Et, comme le voisinage, la gueule des élus et des employés municipaux a changé en très peu de temps. En fait, ces émeutes ont joué comme un accélérateur de la « discrimination positive » au sein des institutions...

V : Tu as raison. C'est ce qu'on a vu lors de la visite de F. Berghoul en lutte contre « L'ABC de l'égalité » : toute la gauchitude bien-pensante, des élus aux anars, est venue pour manifester contre « l'extrême droite ». Après trois coups de fil du service d'ordre des barbus, ils se sont retrouvés en face de la moitié de la cité avoisinante et la conférence s'est finalement très bien déroulée... Par contre, celles organisées pour la défense de la laïcité dans les locaux de la municipalité ont été perturbées et finalement annulées... Un jour, on découvre une campagne d'affichage artisanale et tout à fait correcte contre le sexisme et les violences faites aux femmes. Mais comme ici dénoncer la délinquance, c'est dénoncer les immigrés et qu'il ne faut pas faire d'amalgame, l'association responsable a été traitée de « fasciste » et a semble-t-il disparu... Je me souviens d'un bar historique situé en zone musulmane où nous avions nos habitudes qui s'était fait défoncer sa devanture, péter les vitres, lacérer le store... Quelques semaines après ouvre à la place une énième boucherie islamique, pardon : « *Boucherie de la Hal-*

le »... Que s'est-il passé ?... Des exemples comme ça, il y en a à la pelle... Ces derniers temps – mais là aussi, il faut lire l'arabe, sinon tu penses que c'est des gribouillis – je voyais de plus en plus d'inscriptions sur les murs ou les publicités : « Allah » ou la *Chahâda* [profession de foi musulmane] ou « Allah Akbar », entre deux affiches invitant à une soirée évangéliste avec le dernier gourou du coin qui possède le « code PIN de Dieu »... Véridique... On se retrouve en situation coloniale inversée, sans avoir bougé de chez soi...

C'est comme ça que vous expliqueriez le succès du thème du « Grand Remplacement » ?

V : C'est très difficile de ne pas y entendre quelque chose de la réalité... Là encore, ce sont les contre-arguments des « bien-pensants » qui font douter : tantôt il ne se passerait absolument rien de nouveau et tout irait bien, tantôt il y aurait effectivement un bouleversement sans précédent mais alors ce serait magnifique ! Sans parler des immigrés eux-mêmes, ou des touristes, ou des copains de passage, qui hallucinent lorsqu'ils viennent en France. Ou ceux qui le revendiquent, carrément : « *Cassez-vous. C'est chez nous ici, maintenant* »... Au-delà de la dimension fantasmatique, je connais personnellement, mais comme tout le monde, une série de petits remplacements : par exemple, la ville de banlieue dont je suis originaire est aujourd'hui méconnaissable si tu compares les albums photos de mes parents avec la rue d'aujourd'hui. Le taux de remplacement en trente ans doit être de 80-90 % peut-être, au profit des Afro-caribéens, des Pakistanais, des Turcs, des Afghans, etc. C'est similaire dans toutes les ceintures de grandes ou petites agglomérations européennes que je connais, et, à un degré moindre, dans les centres-villes... Chez nous, le canard édité par la communauté de communes listait les décès sur une page, et sur l'autre les mariages et les naissances : rien qu'à se fier aux patronymes, c'était édifiant... Ils ont rapidement arrêté... Mais ce n'est pas vraiment en rupture d'avec le passé : avec l'exode rural, depuis deux siècles, les populations des faubourgs puis des banlieues se sont renouvelées plus ou moins au fil des générations. Ce qu'il y a de vraiment nouveau, c'est d'abord que les migrations se passent à l'échelle continentale ou mondiale, donc avec des cultures vraiment éloignées de la nôtre. C'est aussi le fait que cela concerne des millions, et maintenant avec les « migrants » des dizaines de millions de personnes à l'échelle européenne, et ce n'est que le début. Mais par-dessus tout, c'est que l'assimilation n'existe plus, que beaucoup ne souhaitent plus du tout faire société avec les gens d'ici, mais s'accaparer par tous les moyens les richesses et obtenir des privilèges. Cette prédation par la base converge avec celle des oligarques, et au fond les mentalités sont les mêmes. Ça, c'est nouveau. D'où le sentiment, ou plutôt le *fait*, d'être pris en étau, et d'être progressivement et tacitement chassé, poussé par le haut et chassé par le bas de la société.

A : C'est le « *white flight* », la fuite des Blancs, déjà vécue aux États-Unis. Il n'est donc pas tant question d'un « grand remplacement » que de grands *déplacements* de populations : les immigrés primo-arrivants s'installent dans les pourtours des villes, et les banlieusards s'en vont dès qu'ils le peuvent, dès qu'ils ont les moyens, comme tous les rappeurs, par exemple, souvent par ordre d'arrivée... C'est ce que l'on a vu dans

notre tour : les Blancs s'en vont en grande banlieue ou en province, suivis de près par les plus intégrés de toutes origines, remplacés par de nouveaux arrivants. On vit dans un sas... C'est une grande pompe aspirante-refoulante, en fait, branchée direct sur le Sahel. Localement, les choses deviennent ingérables, tant sur le plan psychologique que physique, surtout pour les femmes.

Justement, nous n'avons fait que l'évoquer, mais c'est clair que pour les femmes, c'est double peine...

A : Bon, quand je me suis installée dans cette banlieue il y a quinze ans maintenant, c'est vrai que l'ambiance machiste de ses rues m'a passablement agacée, mais j'étais en terrain connu : c'étaient les œillades et la drague non agressive mais bien *relou* que je vivais régulièrement avec les cousines dans les ruelles du bled tunisien où jeune je passais mes vacances. Ça pouvait même donner lieu à des interactions amusantes et poétiques parfois, quand les nanas avaient du répondant, mais ça ne dérapait jamais et l'air de rien ça se jouait dans un espace extrêmement codé. Mais au fil du temps le dragueur, *meskin*, maghrébin frustré, s'est doublé d'un gardien des bonnes mœurs islamiques, quitte à faire preuve de violence verbale et physique pour endosser ce nouveau rôle auquel sa culture sexiste le prédestinait singulièrement, renforcé en cela par l'accès au porno. C'est donc là que les femmes qui ne portaient pas le voile ont commencé à se faire traiter de putes, à se faire agresser, et que la drague ostensible lourdingue ou bienveillante est devenue harcèlement agressif. Pour ma part, je me suis mise progressivement à fermer ma gueule face à ces harceleurs : tu ne pouvais même plus l'ouvrir tant tu sentais que l'ambiance pouvait très vite dégénérer en violence physique, juste pour un regard ou une parole qui aurait signifié ton insoumission. Te faire traiter de « salope » par des lascars parce que tu refuses une clope c'est courant, alors petit à petit tu développes des radars et tu t'adaptes en mode survie, tu changes de trottoir, etc.

Quand on s'est séparés pendant environ trois ans, je me suis retrouvée dans notre appartement, seule. C'est très vite devenu invivable pour moi... Jusqu'à la tentative d'un voisin d'une vingtaine de piges de m'agresser sexuellement dans l'ascenseur. Le stop-pant net dans son assaut, il m'exhiba juste après la *fetiha* du Coran comme pour excuser sa tentative d'agression ! Détail ; lorsque Vincent, le lendemain, s'est pointé avec moi pour le démonter, le type s'est mis à chialer de peur en invoquant son daron « *très très sévère* » qui ne devait pas apprendre son méfait... Le père, marocain d'une soixantaine d'années, sympathique au demeurant et marié à une poitevine, élevait effectivement sa progéniture sous la menace « *d'un flingue et d'un Coran* » – *dixit* le daron en question !

C'est à ce moment-là aussi que j'ai remarqué quelque chose qui m'avait jusque-là échappé : les femmes non voilées ne se promenaient qu'exceptionnellement seules dans la cité et dans la ville en général et, sauf exception du bar de la mairie, aucune femme ne se posait aux terrasses des cafés devenues non mixtes. Petit à petit, je ne sortais plus de chez moi que pour aller bosser ou faire des courses rapidement, et encore je me préparais physiquement et mentalement à ces sorties comme pour un combat... Y

compris et surtout dans le choix de mes tenues vestimentaires, jusqu'à renoncer à la moindre marque de féminité et à envisager de plus en plus sérieusement de m'armer... Je me suis limitée à l'apprentissage de quelques prises de *self-defense*, de plus en plus de nanas s'y mettent d'ailleurs, et pas qu'en banlieue...

Alors finalement, vous avez fini par déménager ?

A : Oui, on a sauté sur la première occasion de proposition de logement social dans la métropole d'à côté. On s'est tirés de cette banlieue dans laquelle on n'avait plus rien à faire et dans laquelle ma sécurité et ma liberté étaient de plus en plus menacées. Quitte à vivre dans un appartement minuscule comme quand on était étudiants, moins confortable et pour trois fois plus cher de loyer et de charges.

V : Et ça change, effectivement ! C'est vraiment l'impression de changer de pays. D'abord entendre parler français chez les commerçants, dans la rue. Et puis croiser des femmes seules, de tous âges, ni en groupes, ni accompagnées par un mâle quelconque, tête nue, habillées plus ou moins normalement, ni pute ni bonne sœur... Et des femmes qui fument ! Atablées aux terrasses... Pouvoir sortir sans devoir jouer systématiquement le petit jeu viriliste, ni s'infliger des looks de taulards ou alors des uniformes djihadistes en cercle qui se taisent quand tu passes. L'impression de rentrer chez soi, d'être de retour en zone normale, ni chez les bobos ni chez les barbus, avec, bon, peut-être pas une sérénité, mais une ambiance relativement détendue, bien que tout aussi populaire. La réapparition des « cas sociaux » français, aussi, l'alcoolisme, la vieillesse solitaire... Mais c'est clair aussi que l'on voit le merdier avancer, mois après mois : un jeune qui traîne un jour devant le hall, des tenues islamiques qui se font plus nombreuses, cette fenêtre d'en face d'où sortent, en été, des chants coraniques, des îlots de racailles par-ci par-là... Mais ici aussi, je peux sortir de chez moi et marcher un quart d'heure sans entendre parler français : bengali, arabe, turc, chinois... On ne s'extrait pas comme ça du multiculturalisme. Et tout cela n'est qu'une question de proportions, de rapport démographique. C'est clair qu'on a reculé et que la lutte est devant nous. Mais aura-t-elle lieu ?... Et sur quels fronts ?

A : On est partis avec la désagréable sensation d'avoir perdu une bataille sans avoir pu vraiment la mener, car même au sein des petits groupuscules de militants athées ou dits féministes de cette banlieue, on n'a trouvé personne pour réellement faire front au merdier ambiant. Mais j'ai l'impression qu'on a « *voyagé dans le temps* », comme disait Levi-Strauss : on est maintenant dans un quartier encore bigarré comme pouvait l'être la banlieue qu'on a quittée il y a vingt ou trente ans... Et on observe avec inquiétude les portions de rue qui commencent à tomber, ici aussi... Au-delà du fait de régresser socialement, de s'être fait déloger, il y a ce sentiment désespérant de ne pas pouvoir t'enraciner quelque part, et c'est un problème autant personnel que politique. On a laissé les quelques rares voisins sympas, les retraités coincés là, ces commerçants courageux qu'on soutenait, les multiples petites habitudes, les lieux attachants, les souvenirs... Et la honte de n'avoir rien fait, rien pu faire, de t'être enfui, toi aussi... Toi aussi, tu deviens *migrant*, par la force des choses, un réfugié de l'intérieur... Et l'envie de partir, encore et encore, de fuir. Mais pour où ?...

Chronique de ma cité...

Just in my backyard

(Rédigé en 2010, mis en ligne en mai 2017)

Les aventures exaltantes de la vie en cité HLM de banlieue...

Ce soir-là dans mon hall d'immeuble, point de silhouettes interlopes ni d'ambiance Gin-Canna' ouech-ouech, mais un vigile. Ouais, un vrai-de-vrai, un renoi avec ses rangers de Décathlon et sa matraque de fonction, le vague uniforme de la boîte à merde qui l'embauche et le simili-clébard qui te mate comme si t'avais mangé sa mère. C'est pas que je les regrette, mes « jeunes-qui-squattent-mon-hall », d'ailleurs de moins en moins jeunes et dont le dernier passe-temps, entre deux faux *bizness* et un vrai coup de vice, trois bouteilles et six joints, consiste à parapher sur le faux plafond avec les flammes des briquets – « ça va cramer un jour », commente tranquille l'ouvrier qui le repeint régulièrement, « avec not' fric » comme dit Moussa. Mais quand même, un vigile, sur sa pauvre chaise au milieu des queues de souris et des cadavres de 'sky, en HLM, première historique, ça détone. Abîmé dans je ne sais quelles profondes méditations, il ne semble pas trouver dans mes questions concernant le pourquoi et le comment de sa présence l'occasion de dépasser le stade du réglementaire « *chuis là parce qu'y a eu des problèmes* ».

Le lendemain, je sais à quelle heure et où trouver l'info : devant la mitrailleuse des boîtes aux lettres, vers le milieu de la matinée se rassemblent ces voisins guettant l'arrivée du facteur – et surveillant la distribution du courrier plus ou moins aléatoire depuis que des vacataires remplacent notre Mohamed national en ITT. Ici, presque quotidiennement, se constitue une micro-assemblée qu'aucune formation politique ne pourra jamais prétendre égaler. C'est Georgette-la-maigrelette toujours bien mise, l'ancienne employée des Grands Magasins qui se fait régulièrement détrousser dans le quartier, qui m'informe alors qu'une, voire deux agressions violentes auraient eu lieu hier matin dans les escaliers poisseux et mal éclairés de la tour, dont l'auteur serait le toxicomane qui y squatte depuis bien un an maintenant par intermittence. Ah merde.

C'est vrai que depuis quelques mois, il devenait de plus en plus hostile à tout ce qui ressemblait de près ou de loin à un voisin... Et pour que Henriette l'octogénaire du 8^e dise l'autre jour que, seule dans l'ascenseur avec lui, elle « *a eu un peu peur* », avec la réserve des gens de sa trempe, ça veut dire que ça devenait limite chaud chaud. Ce gars-là, personne ne sait d'où il vient ni qui il est ; il traînait de temps en temps dans le quartier depuis peut-être deux ans sa carrure brisée en douze et ses yeux *chéper*, puis s'était mis à squatter l'escalier depuis l'hiver dernier... On le dit toxico, mais il pouvait aussi être seulement psychotique – c'est courant, hein, faut pas croire, y en a de plus en plus qui errent dans les rues depuis que la psychiatrie est morte et que les anti-psychiatres sont au pouvoir, comme dit Oury – ou les deux, c'est pas très difficile avec le

distributeur de seringues pas loin et le marché au crack à trois pâtés de maisons, enfin de l'autre côté des cités machin-bidule. Ce qui est sûr, c'est qu'il passe ses nuits dans les escaliers, où il défèque plus que de raison avec des coups de frein à des hauteurs pas croyables, en plus de laisser seringues et autres menus déchets comme tendres souvenirs de son passage. Heureusement, dit-on par ici, que les ascenseurs ont été récemment changés – après trente ans de services, certes intermittents... Un pauvre mec totalement paumé, traînant sa misère, sa gueule *out of Africa* et son regard de drone furtif, incarnation sordide d'une civilisation qui pue l'opulence et la détresse. Personne n'en avait contre lui, « *du moment qu'il ne nous emmerde pas* », comme dirait Lucien, le polak aux cinq pitbulls. Les plus anciens de la cité avaient signalé sa présence à la régie du quartier, qui s'était fendue d'un rassurant « *Merci d'être passés, on vous tient au courant* », alors ils avaient entrepris les démarches auprès des services médico-sociaux, qui le connaissaient, mais sans suite. Le gardien, qui a la moitié des quinze cents âmes de la cité en charge pour lui tout seul, vivait la chose avec un stoïcisme antique. Il faut dire que ce n'est pas lui qui se tapait le nettoyage des paliers de la centaine de logements de la tour, dévolu depuis des années à un obscur et vague sous-traitant dont les remplaçants succèdent aux remplaçantes semaine après semaine... Bref, ce sont ces anonymes qui se tapaient les étrons plein les pognes et les désinfectants plein les narines et tout le monde s'accommodait plus ou moins bien de cette histoire, tant qu'elle ne débordait pas.

Maintenant, il va falloir démêler le truc. Allez hop, on sort les esgourdes en mode efficace, on recoupe les infos en vérifiant les sources, pas de baratin on est pas sur TF1.

Manque de pot, tout le monde a une version différente et c'est, évidemment, à chaque fois la vraie, vraie de vraie, et personne ne veut recouper quoi que ce soit. Au pays des cancons, l'important c'est de vendre son truc, on se croirait à un séminaire de néo-doctorants en *ego studies* ou aux émissions intellos de la télé.

Alors, il y a le feuilleton de la première voisine qui raconte qu'une voisine de ses voisins du dessous aurait engueulé le toxico d'avoir chié sur son paillason, et que le gars l'aurait envoyée cash à l'hosto avant de disparaître. Ce qui est sûr, c'est que la police a refusé d'intervenir, comme d'habitude dans le quartier – sauf l'autre jour, à 6 h tapantes, quand ils ont chopé le dealer du 2^e, on sait pas ce qui leur a pris, ils l'ont relâché dans la journée, remarquez, devait avoir des trucs à leur dire, s'il est pas indic c'est qu'il a pas compris le film, et sauf, bien sûr, lorsque des huiles bien grasses débarquent histoire d'écraser la larme sur la « pauvreté », alors là les poules déboulent, normal. Bon, il y a aussi la version de cette voilée venant de la tour aux dealers (et qui prétend que c'est la nôtre qui est mal famée, cette pingouin !) venue visiter sa copine, pour qui c'est la femme de ménage qui se serait fait tabasser pour les mêmes raisons – et les flics auraient refusé de se déplacer. Il y a aussi l'Antillaise du 3^e, Évita, une autre grenouille bien sournoise avec des cadres et ses posters master kitch de Jésus-Marie superstars partout dans son salon, à qui tout le monde reconnaît de remarquables talents de baveuse, comme dit Amar, « *C'est une langue de p... j'te jure, putain, faut rien lui dire de ta vie à celle-là, na'bouk* ». Bref, Évita qui par sa fenêtre, c'est connu, « *a tout*

vu », c'est-à-dire notre toxico agresser une femme qui retirait de l'argent à la borne de retrait juste en face. Il aurait ensuite pris la fuite, se serait réfugié dans les escaliers et ragaillard, aurait de nouveau agressé violemment une autre dame, peut-être la dame de ménage mais c'est pas sûr, et peut-être aussi une habitante venue secourir la femme de ménage, mais c'est pas sûr non plus. Ce qui est sûr, c'est que la police, y foutent rien. Il y a également l'histoire de Globule, qui garde toujours ses petits enfants, la femme de routier, pour qui ce seraient des jeunes, une bonne dizaine et, surtout, « *pas d'ici* », c'est important (ici, c'est le quartier, hein, pas d'embrouilles). Elle tente de convaincre sa voisine Michelle, pour qui ce seraient plutôt des jeunes qui seraient rentrés dans la tour après avoir agressé une dame qui retirait de l'argent et qui se seraient cachés dans les escaliers où la femme de ménage les aurait découverts puis ils l'auraient tapée, personne n'aurait rien pu faire tellement ils étaient déchaînés... Quant à la police, etc.

Bon, en fait, ce qui est sûr c'est qu'il s'est passé quelque chose, mais personne n'en sait trop rien, il y a autant de versions que de paliers, ça râle, ça râle, sport national, sans aller plus loin. Ah si, on a quand même Jocelyne, capable de nous servir en catimini le discours victimaire habituel du pauvre gars qu'il faudrait laisser tranquille, pourquoi pas il est bien ici, après tout, c'est un problème social, bla-bla, dans cinq minutes elle va me proposer une salle de shoot dans mon cagibi. Ces gens-là, faut leur demander direct s'ils ont pas une carte d'extrême gauche dans un repli du cul et sinon s'ils ne traîneraient pas une petite ambition universitaire bien mesquine et là, *bîm !*, dans le mille, elle suçote quelques mandarins du coin, fait le grand écart pour se tirer de là, normal elle est toute seule et sur-flippée, du haut de ses cinquante piges elle ne veut pas entendre parler du réel, ce serait réac', bilan elle vire schizoïde. Bon, on va pas s'attarder sur les extra-terrestres non plus, même s'ils débarquent sur la planète de temps en temps en se prenant un petit coup de principe de réalité derrière la nuque.

Au fil des heures, l'ambiance commence à être un peu tendue et les rumeurs se répandent comme une odeur de joint dans une rame de RER, ou comme la nouvelle de la fermeture du guichet dans une queue de la CAF. Je saute sur Robert le gardien dès l'ouverture de sa loge en fin d'après-midi. Il tire sa gueule des mauvais jours et se renfrogne avant de se rappeler de mes étrennes du nouvel an qui lui avaient mis la larme à l'œil, tellement ça faisait longtemps que c'était plus qu'un souvenir dans le métier. Il cède : « *C'est vrai qu'il y a eu une agression grave... Enfin, non, pas une... Deux agressions. Graves. En moins d'une heure. Et par le même gars... Ouais, le toxico, là...* » Les gens, une femme de ménage et une passante qui retirait du fric, dont l'une est à l'hôpital, épaule démise et contusions multiples, quant à l'autre... Les pompiers qu'il a appelés ont fait leur taf, et leur sirène aussi, qui a fait détalé le type, tu parles, par contre celle des flics, il l'attend toujours... Il poursuit : « *Ça devait arriver, hein, depuis le temps qu'on le signale à la mairie et au bailleur... Bon ben, maintenant ils ont mis un vigile. Voilà.* ». Ah. Qui « *ils* » ? « *Ben, la mairie... Et c'est vous qui allez payer sur vos charges le salaire de ce vigile... Le toxico ? Dans la nature... mais il reviendra, parce que le vigile, « ils » vont pas vous le laisser longtemps, hein, ça c'est sûr... Les flics veulent pas intervenir apparemment... Sont cons, quand même, d'autant plus qu'ils le connaissent bien...* ». Ok, tranquille c'est funky. Dans tous les cas, bien sûr, on

ne peut rien faire, faut attendre, bla-bla. Surtout – surtout – ne pas prendre d’initiatives. Compris, hein ? Même à demi-mot, ça doit être clair pour tout le monde, surtout pour moi.

On va se la jouer docile, alors. Je me rappelle qu’on a un vaguement « responsable » de notre quartier, en mairie. Payé et tout pour s’occuper des irresponsables qu’on doit bien être, la preuve, il a un bureau douillet dans le centre-ville pépère et plein de projets pour nous... Sûrement avec une secrétaire polie et ferme avec un téléphone que je ne tarde pas à faire sonner.

Je tombe sur une de ses collègues en charge d’un autre quartier : la boss en question, c’est une femelle, est *so busy*, sur le terrain, *on the* théâtre des opérations, en expédition à haut risque, bref en réunion. Le lendemain matin je rappelle, tombe sur sa secrétaire (je vous l’avais dit), elle est en réunion, enfin sur le terrain, *on the road again*, en opex commando, sortie extra-véhiculaire, pour la préparation d’un « projet » (aahh, les « projets » !), et ne sera pas là cet après-midi... On est vendredi.

Le week-end passe, cela fait 4 jours que les vigiles se succèdent, ils se repassent le clébard qui ne doit plus obéir à personne et gueule sa race dès qu’on passe devant, les gamins redécouvrent l’intérêt de leurs parents. Le gardien a ouvert derechef un petit local en bas – tiens, il y avait un local de libre ici ? La mairie disait qu’il n’y avait rien de disponible pour nous réunir... — et les pauvres gars y somnolent jour et nuit devant une mini-télé qui vomit ses insanités habituelles. Les-jeunes-qui-traînent-dans-le-hall ont dû trouver un autre squat, jamais là quand ils pourraient servir à quelque chose, comme d’habitude. Les rumeurs, de leur côté, se mettent à puruler, comme il se doit.

Lundi. J’ai la responsable du quartier au téléphone... C’est elle qui me rappelle, enfin, cette fameuse madame Moutawakil, encore une victime du plafond de verre qui serait sûrement impératrice si elle était pas *reubeu*, et que personne n’a jamais vue en entier, sauf, évidemment, Jocelyne qui est bien avec tout ce qui a du galon et tisse son réseau comme elle a vu faire à la fac, bien serré-serré et au bout d’un moment ça fait un trampoline et tu peux attraper le pompon. Bref j’entrevois le Dahu à travers les trous de l’écouteur :

– Pas trop tôt... Vous ne voudriez pas faire au moins un point sur la situation du quartier, non ? Sauf erreur de ma part, c’est votre boulot, non ?

Au bout du fil, la bête a l’air à la fois inquiète et tendue :

– Oui, oui, heu... C’est bien moi, heu... Mais, heu, de quoi parlez-vous ? C’est quoi cette histoire de vigile ? D’agressions ? Quel quartier vous dites ?

– ...

– Allô ? Dites-moi ce qui se passe, je ne suis pas au courant...

Topo sur l’ambiance festive de la cité de la joie.

– Vous imaginez l’atmosphère madame, ce n’est pas ce qu’il y a de plus sain...

– Ah oui, ah oui. Ah ça tout à fait, oui... Merci beaucoup. Je me renseigne et vous rappelle. Merci, hein ? Votre numéro, déjà ? Vous êtes qui déjà... Votre nom ? Ah, d’accord... Et merci, hein ?

Miskin.

Lendemain, rebelote. « *Ah vraiment, non, écoutez heu, je n'étais pas au courant, mais ce n'est pas la mairie, hein, c'est votre office HLM qui a envoyé ce vigile et aussi qui gère le personnel de ménage [n'est pas au courant de la privatisation d'il y a sept ans, la pauvre]... Mais quand même ils auraient pu me le dire, hein, zut, c'est vache, quoi. En tout cas, merci, hein ?* » Eh oui, c'est vache, ça s'appelle pas faire son boulot et voler son salaire sur le dos des bons cons. Mais bon, elle s'en occupe maintenant, merci bien, elle va m'informer des suites, et une réunion, et des affiches d'information, vous inquiétez pas et merci, on s'occupe de tout, merci pour tout à bientôt bon courage, hein, au revoir et merci encore.

Ok, bibi : On va faire sans parce que rien qu'à habiter ici on engraisse tout un cheptel de travailleurs « qui font dans le social », branleurs/branleuses à la conscience tranquille et au statut assuré – quoique c'est même pas sûr, pas foutus de se faire de belles carrières de pansements touchants sur les déchirures sociales comme au bon vieux temps, du coup, ils se croient du côté des pauvres, les pauvres... J'avais dit quoi ? Autogestion, non ? Allez zou, retour à mon hall du peuple par le peuple pour le peuple, à nous les soviets, y a que ça de vrai. Hop, séquence action.

Manque de pot, comme d'habitude depuis dix ans que je vis ici, les habitants s'en foutent, ou sont blasés ou demandent des flics, le plus souvent les trois à la fois, dans tous les cas, c'est pas eux. On va pas leur jeter la pierre, mais bon. Dans l'ascenseur – l'ascenseur est *Le* lieu de socialisation par excellence, comme un troquet ou un bal de village mais qui n'ouvrirait que deux ou trois minutes par jour à chaque fois, faut pas faiblir et bien tomber – dans l'ascenseur, donc, de retour au bercail, un habitant dans la force de l'âge, comme on dit, me confie sûr de lui : « *Moi, je suis pour que ce vigile reste là tout le temps ! Je suis prêt à payer une dizaine d'euros de plus sur mon loyer pour qu'il reste, c'est très bien. On a enfin la paix* ». Moi : « *Et remettre la loge et l'habitation du gardien au rez-de-chaussée comme c'était le cas avant il y a vingt ans ? Ce serait une présence à l'entrée qui...* » « *Mais non ! Me coupe l'Antillais avec l'air de celui à qui on la fait pas — Ça changera rien ! Un pauvre gardien... Pourquoi pas une gardienne, pendant que vous y êtes ? Qu'est-ce que vous voulez qu'ils fassent en face de toute cette racaille, faut des types armés... avec un chien et tout qui les dissuade bien : vous avez vu un jeune en bas depuis qu'il est là ? Non ! Alors ?...* » CQFD, Prosper. C'est pas qu'il est méchant, mais il veut juste pas d'emmerdes... Même ascenseur, Rachid, la quarantaine posée, me la fait en bilingue de chez *Bourguiba School* : « *Tout ça, c'est de la racaille, il faut l'éliminer... C'est les Arabes et les Noirs, les kahlouches qui foutent la merde, y a plus d'éducation, qu'est-ce qu'y foutent dehors ils ont pas de parents, putain, et la France c'est devenu la merde avec ces toxicos-là !* » Certes. Je me rappelle vite fait qu'il vient de ce quartier prolo de Tunis où aujourd'hui tout le monde regrette Ben Ali et sa coiffeuse après avoir voté pour des islamistes qui les ont déçus, et patali et patala... avant de lui proposer pour la énième fois, vu qu'il leur serre la paluche, aux racailles d'en bas, avec un sourire de bison dès qu'il traverse l'essaim : « *Et organiser un collectif d'habitants de la tour, ça vous dirait pas ? On a qu'à s'en occuper nous-mêmes, de ces problèmes, On se réunit pour faire le point et on s'occuperait nous-mêmes des jeunes en bas, du ménage et du reste, on boycotterait les*

charges, je sais pas, on peut faire plein de trucs collectivement nan ? Vous avez vu les comités de sécurité auto-organisés par les habitants en Tunisie contre les pillages... z'ont été efficaces, ça peut marcher et... » Vlam ! « T'es ouf ou quoi ? Ça se voit que t'as pas de bagnole à toi sur le parking !... Pas envie qu'ils me la crament, moi !... Non, non, non, j'veux pas d'emmerdes, moi, hein... khllass ». Forcément, ça fait réfléchir...

Je laisse docilement passer quelques barbes hallal, à qui leur Dieu judéo-nazaréen pourvoira sans doute... Ah, voilà Mireille, la mère de famille au foyer qui regrette tout le temps qu'au premier jour de la création y avait pas assez de Javel : « *Ah bon ? Il y a eu des agressions... Ah, c'est pour ça le vigile... Non, moi ce qui me dérange vraiment, je vais vous dire, c'est l'odeur de son chien ; il faut vraiment leur dire, ça... Je ne sais pas s'ils le lavent, mais il y a des bombes pour ça, qu'est-ce qu'il pue... Tout le hall est infesté... Enfin bon, allez bonne journée, hein.* ». Ouais, bonne journée au 5^e. Pas gagné. Les autres se plaignent et râlent, et puis allez bonne soirée, hein, l'État s'occupera bien de tout ça et puis sinon, hein, le dites pas mais moi je m'en sortirai, de toute façon, je sais pas comment, mais bon, je le sais, allez bonjour chez vous, hein.

Ok. On va leur faire par la bande et leur mâcher le travail, organiser une petite réunion presque officielle et z'auront plus qu'à se ramener, on dépassera le stade du râlage, faut pas croire, dès qu'on se pose tranquillement on est plein de bon sens et de jugeotte, faut juste lancer la jactance, et on verra bien. Je projette mes pseudopodes à gauche à droite pour noyauter l'atelier chorale dans le mini-local du quartier – qui ne sert qu'à ça et à engraisser la bourgeoise qui traverse la pampa pour y animer ses « séances » chichement payées – pour y faire une mini-assemblée d'habitants, qui pourrait bien devenir régulière, hé hé. Je racole : « *J'organise une réunion pour parler des agressions et de la présence du vigile dans le hall... C'est histoire de voir ce qu'on peut faire au sein de l'atelier, la prof accepte de nous accueillir mais il faut juste dire qu'on vient boire un pot et rien d'autre...* » Lui, il est là depuis le Big Bang, a tout vu ou presque, ses tatouages aussi, la cité devenir ce qu'elle est, avant c'était vivable, mais maintenant jusqu'où ça va descendre, ça on sait pas, en attendant, bah pourquoi pas le FN, hein, même après une carrière d'éduc' en banlieue avec les gamins du coin qu'il a vu grandir et régresser, mais là « *Oh ! vous savez des réunions j'en ai fait en trente ans, c'est comme les élections, ça sert à rien maintenant je ne me déplace même plus...* » C'est vrai, j'avais juste oublié le XX^e siècle... Même son de cloche chez les anciens et anciennes du lieu, fatigués d'être pris pour des cons depuis un demi-siècle, « *téléguidés* » comme dit Henriette, qui malgré tout, ne peut pas se résoudre à abandonner ses bon vieux réflexes citoyens sous tous rapports. Hé ouhé, c'est ça le prix à payer de cinquante ans de noyautage systématique par les sbires des zélus qui plombent sans coup férir toutes les initiatives des gens, ferment le clapet au moindre autochtone qui l'ouvre, conseils de quartier en premier lieu, désormais désertés et même supprimés par eux-mêmes, tiens, aux dernières nouvelles – moi non plus je n'y allais plus, marre de me faire rabattre le caquet par cette **** de ***** qui sert de sous-marin à la mairie dans la cité, l'œil de Moscou, et c'est pas qu'une image.

Sans trop de surprise, mais quand même des fois on aimerait croire, personne ne sera venu à cette fameuse réunion. Je crois bien que le bouche-à-oreille s'est limité au devant de ma bouche et s'est arrêté au pourtour des oreilles, quant à mon affiche posée dans le hall, elle a été arrachée le jour même de sa pose – et les soupçons peuvent concerner absolument n'importe qui, par exemple Jocelyne, la copine de cette **** de *** qui a des boutons rien qu'à entendre qu'on demande pas la permission.

Quelques semaines après le début des événements, un miracle. Une affiche. T'as vu, mauvaise langue et tout, toujours à cracher sur les gens et tout... Ah putain sa mère : L'A4 annonce la fête de Noël du quartier ! Ou plutôt la-fête-des-animateurs-sociaux-du-quartier-et-des-responsables-de-la-mairie, sono à fond les ballons, barnum, stands des assocés-à-subventions et jeux pour les petits, le tout en quatre heures puis on plie les gaules et retour à l'*anormal* ; rien à becqueter sauf ce que les daronnes ramènent, ce serait de l'assistanat vous comprenez. C'est l'occase d'harponner la Moutawakil, me prévient Jocelyne qui l'appelle par son prénom et l'excuse d'avance : elle était débordée mais elle est pleine de « *projets* », certainement comme ses prédécesseurs qui se sont succédés à son poste depuis trente piges sans qu'on ne voie jamais leur tronche ni autre chose que la galère qui vogue. Le jour dit l'heure dite, la madame, me dit-on avec le sourire de fonction du staff municipal, est « *au spectacle pour les tout-petits, si vous voulez l'attendre, ça finit dans une demi-heure...* ». Mais là, il fait juste 4 °C, c'est le soir et, comment dire, il faudrait que je renouvelle ma force de travail. Je laisse mes coordonnées, l'interphone là, *elle sonne là, vous voyez, juste là, nan juste à gauche, là, vous êtes pas d'ici vous non plus, hein ? Bon, elle sonne et je descendrai immédiatement*. Bien évidemment, c'est comme si on attendait Godot parti à la chasse au Griffon.

Bilan.

Comme prévu, les vigiles interchangés sont partis après une semaine, personne ne sait rien de rien sur les victimes, ni sur les éventuelles plaintes déposées – les paliers sont des verrous qui ne laissent même pas entrer l'air, ou plutôt plus vite on oublie les mauvaises passes mieux on se porte, n'est-ce pas. Idem du côté des VIP locaux et silence radio dans leur torchon publicitaire qu'est le journal de la gauche municipale qu'on dirait installée jusqu'au jugement dernier. Comme promis, le toxicomane rôde à nouveau. Au bout de quelques jours, retour des dits vigiles... Qui s'est lassé en premier, en pensant à une prochaine fois ? Des mesures bien connues seront peut-être prises, des grilles, des interphones, des barbelés ou des douves, efficaces un temps ou pour quelques-uns, c'est pas nouveau et, de toute façon, la direction est prise depuis longtemps et maintenant faut ce qu'y faut, non ? On ne peut pas dire que tout le monde soit vraiment d'accord, mais personne n'a l'air partant pour enrayer la machine, tout en sachant très bien qu'elle commence à avoir de sérieux ratés et qu'il faudra bien, un jour... heu... quoi au fait ?

Binationalité : Illustration du délire contemporain

Texte mis en ligne en février 2016

Le barouf autour de l'extension de la déchéance de nationalité est proprement sidérant pour quiconque a gardé un petit reste de bon sens. Celui-ci semble avoir complètement laissé place à ce qu'il faut bien appeler des délires idéologiques, jamais inoffensifs.

En quoi consiste cette mesure ? Il s'agit de retirer la double nationalité à ceux qui la possèdent et se sont rendus complices d'actes de terrorisme armé.

Qu'est-ce que la binationalité ? C'est le fait de posséder deux nationalités, mais de manière particulière, puisqu'on jouit alors de tous les droits des deux pays, sans assumer les devoirs attenants aux uns comme aux autres. On bénéficie de tous les droits des deux côtés : droit au travail, droit de vote, droit de protection, droit d'éligibilité, droit de propriété, droit de mariage, droit de déplacement, etc. Par contre, la plupart du temps, les contraintes ne sont celles que d'un seul pays : impôts, service militaire, peines pénales, etc. Un binational est donc sans aucune discussion un privilégié vis-à-vis des « simples » nationaux de l'un ou l'autre pays. Sans même évoquer le fait qu'il puisse choisir à sa guise et changer d'avis en fonction des circonstances, des situations personnelles à la conjoncture géopolitique.

Que ce double statut échoie, comme à beaucoup, par la naissance, le hasard ou un parcours particulier ne doit pas cacher qu'il s'agit, une fois advenu, d'un *choix explicite*, et qu'il faudrait *assumer* comme tel : mais vu les avantages procurés, on comprend que les hésitations ne soient pas longues.

Toutes les bonnes âmes qui ânonnent qu'il s'agirait d'en finir avec le « droit du sol », de créer des « Français de seconde zone », de « stigmatiser une partie de la population », etc., opèrent donc, souvent à dessein, un contresens fâcheux, sinon suspect : les Français (ou les Algériens, les Portugais ou les Brésiliens) de « seconde zone » (!) sont bien ceux qui n'ont qu'*une seule nationalité*, quelle qu'elle soit. S'il y a inégalité, elle est bien *en faveur* des binationaux, certainement pas l'inverse. L'égalité dont ils se réclament à hauts cris, le maintien strict du « droit du sol » (contre le « droit du sang » ?) qu'ils revendiquent, exigeraient, en toute rigueur, une interdiction, ou en tout cas de fortes restrictions, de tous ces avantages absolument *indus* (puisque la plupart se sont donnés, pour tant de bien, seulement la peine de naître – et de prendre l'avion).

L'extension de la déchéance de nationalité, de ce point de vue, n'est donc qu'une minuscule égratignure faite à ces privilèges, dans un pays pourtant réputé pour ne pas les avoir ménagés dans son histoire. Et ceux qui la dénoncent, invraisemblablement, comme une insupportable atteinte aux Droits de l'Homme se font les défenseurs d'une caste, dont ils sont les lobbyistes duplices ou faussement naïfs, qui ne semble regrouper, bizarrement, que les franco-maghrébins¹. C'est ce que l'on appelle une auto-stigmatisation, et l'habitude semble en être définitivement prise.

Cette « ligne de défense » douteuse a été systématiquement mobilisée, particulièrement par des musulmans que la lutte contre l'islamisme ordinaire (et non seulement le terrorisme armé) ne semble toujours pas préoccuper outre mesure. Littéralement délirante, cette posture ne peut évidemment que jeter le trouble sur ses objectifs, puisqu'elle fait fonction de tir de barrage visant, comme tous les délires, à ne pas donner prise à la réalité, ou plutôt *aux* réalités.

Parmi celles-ci tous les enjeux qui ont trait à l'émigration/immigration, tant pour les pays d'arrivée que pour ceux de départ, dont il est rarement fait état. Il est d'ailleurs confondant que l'Algérie ait inscrit il y a quelques jours dans sa Constitution l'interdiction de l'accès à des postes importants aux doubles nationaux, sans que cela ait entraîné ici des suffocations comparables chez nos binationaux.

Mais c'est bien plus de l'opportunisme musulman dont il est véritablement question, ainsi que du projet politique de ceux qui s'en réclament, et pas tellement de nationalité, d'administration ou de passeport. Quelle que soit l'idée que l'on se fait d'une collectivité, elle ne peut que rassembler des gens participant à un même projet collectif, qui les définit en retour. Sinon elle n'est qu'un agrégat en voie de dislocation, c'est-à-dire un chaos.

1 « Déchéance de nationalité: comment l'origine influe sur la réaction des binationaux », Le Huffington Post. https://www.huffingtonpost.fr/2016/01/16/decheance-de-nationalite-pourquoi-origine-influe-reaction-binatio-naux_n_8979282.html

Brèves remarques sur la « crise des migrants »

Introduction au dossier thématique d'octobre 2015

La « Crise des migrants » qui court depuis quelques mois porte à incandescence des mécanismes et des contradictions anciens et connus mais dissimulés derrière des enjeux idéologiques hérités du XX^e siècle. Les textes réunis ci-dessous ramassent quelques éléments de réflexion susceptibles d'éclairer des enjeux qui, malgré toutes les bonnes volontés, ne disparaîtront pas de sitôt et devraient être au centre des préoccupations de quiconque prête attention au monde qui s'annonce.

Quelques remarques préliminaires :

– Il n'est pas question de l'afflux de quelques centaines de milliers de réfugiés provenant d'une zone provisoirement en guerre, comme l'Europe en a accueilli dans l'histoire récente. Pour qui veut savoir, il semble établi que nous assistons à l'effondrement des États mais surtout à *l'implosion brutale ou progressive des sociétés musulmanes* du Moyen-Orient et de l'Afrique sahélienne (celles du Machrek et du Maghreb sont en sursis). Leur poids démographique et la rentabilité des voies de l'émigration dessinent pour la décennie à venir des déplacements de populations continus et croissants se comptant en millions – sans même évoquer les futures transformations écologiques et climatiques qui augmenteront l'ordre de grandeur de ces processus.

– Les milieux médiatico-politiques de l'Europe de l'Ouest pratiquent depuis l'été une surenchère dans le chantage agressif aux bons sentiments, assimilant toute tentative dissidente d'analyse rationnelle de la situation au « fascisme ». Ces procédés sont dérivés de ceux de la terreur propagandiste stalinienne – contre lesquels les peuples de l'Est possèdent une immunité historiquement acquise. Jamais la convergence entre les idéologies libérales-capitalistes et le gauchisme culturel n'a été aussi patente. Les franges de l'opinion publique abandonnées aux âpres réalités du « multiculturalisme » (nom officiel du morcellement ethnico-religieux du territoire et des institutions) sont poussées, exaspérées, vers les discours complotistes, confusionnistes, démagogiques et/ou étroitement nationalistes. Les cercles oligarchiques semblent divorcer irrémédiablement des milieux populaires, approfondissant (qu'ils le prévoient ou non) une crise de régime sans issue prévisible.

– Ne sont évidemment pas en question les capacités matérielles d'accueil (du moins en l'absence d'un nouvel effondrement financier qui entraînerait la sphère économique) ni encore moins l'hospitalité des pays européens ou leur empathie. Cette crise, au sens profond, survient au moment où commençaient à se tirer les bilans de quarante ans d'immigration de masse cynique et manipulatrice, aboutissant aux processus de *dés-intégration* de populations jusqu'il y a peu en voie classique d'assimilation, processus dont la pointe avancée est évidemment le néo-islam conquérant. L'arrivée confuse, forcée et improvisée de nombreux « migrants » ne peut que porter à leur paroxysme ces phénomènes à l'intersection du néo-impérialisme musulman et du délabrement

occidental. L'enjeu est bien l'étape finale de la disparition du versant émancipateur que l'Europe portait, et le retour en son sein du divin, de l'autoritarisme et de la logique ethnique – sous le masque d'un antifascisme onirique.

Textes proposés et disponibles sur notre site :

- « Islamisme : concevoir l'impensable » (LC)

• **Sur le phénomène migratoire :**

- « Le tsunami démographique » (H. Stoeckel)

- « Jeunesse tunisienne en lutte, jeunesse tunisienne en fuite » (LC)

- « Des jeunes qui se demandent pourquoi ils sont nés en France » (Y. Lacoste)

- « ...une humanité prise dans un mouvement brownien perpétuel... »
(J.-C. Michéa)

- « Attali se voudrait poisson pilote de l'oligarchie... » (G. Fargette)

• **Sur les enjeux de l'immigration :**

- « Nous, immigrés arabes, face à nos choix politiques » (LC)

- « L'insupportable lucidité de Taguieff » (G. Fargette)

- « Le déni des cultures » (H. Lagrange)

- « Politique, démocratie, valeurs occidentales : Projet de démocratie radicale et relativisme culturel » (C. Castoriadis)

- « La fable de la mixité urbaine » (Ch. Guilluy)

- « La Caillera et son intégration » (J.-C. Michéa)

• **Sur l'état de l'Occident :**

- « Quelle Europe ? Quelles menaces ? Quelle défense ? » (C. Castoriadis)

- « Islam, phobie, culpabilité » (D. Sibony)

- « L'autogestion de la mystification » (C. Castoriadis)

- « Quand le Front national prospère sur l'aveuglement d'une gauche bien-pensante » (Ch. Guilluy)

• **Sur la charge médiatique :**

- « Contre la censure et l'intimidation dans les espaces d'expression libertaire [et ailleurs...] » (Collectif)

- « Caractéristique du mensonge moderne : construire une hystérie en miroir »
(G. Fargette)

- « Le bras idéologique et séculier de l'oligarchie » (G. Fargette)

- « Au fond, la gauche pense que les électeurs du FN sont stupides » (Ch. Guilluy)

- « La motivation actuelle du stalino-gauchisme et des "bien-pensants" »
(G. Fargette)

- « Les racines de l'islamo-gauchisme » (LC)

Les lieux communs de l'immigration

De la bonne conscience de « gauche » aux nouveaux phénomènes d'immigration

« *Yes, you are our brothers and we will do our duty by you.
But we wish you had not come.* »¹

Le discours de la « Gauche » sur l'immigration se présente comme une évidence absolue depuis quarante ans. Presque deux générations ont grandi dans cet allant-de-soi, formant leur vision du monde, structurant les identités politiques, les découpages idéologiques, et orientant les trajectoires militantes. Cette doctrine *pro-immigration* s'est cristallisée dans les années 80 et fournissait une consistance commode à un « socialisme » totalement exsangue qui trouvait facilement dans le Front National un repoussoir efficace et une providentielle consistance. Il s'est ainsi constitué une véritable idéologie, *l'immigrationnisme*, et la question s'est forclosée. Dans la grande tradition du pseudo-« antifascisme » fondé juste avant le pacte germano-soviétique, celui qui s'interroge sur le bien-fondé des positions « officielles » devient très rapidement un dissident, un suspect s'il persévère, un ennemi déclaré s'il assume ses doutes.

Cet univers molletonné s'ébrèche, se fissure, se délabre ou s'effondre aujourd'hui, selon ses degrés d'affinité avec une notion qu'on aurait voulu congédier à jamais : la *réalité*. La *réalité* ?! – nous rétorque-t-on – vous ne savez donc pas, *vous*, que c'est une construction sociale ? Qu'elle dépend de la position de l'énonciateur (position sociale, culturelle, politique), et bien autant de ses visées, désirs et actes que de ses *a priori* idéologiques ? Et que c'est notamment cela, la *praxis* dont vous vous réclamez ? Certes. Et, très précisément, il s'agirait dans ce texte de questionner, *enfin*, l'idéologie *pro-immigration* de la « gauche », qui empêche, obstrue, encombre toute réflexion sur la question, interdit de comprendre, d'admettre, de discerner, de percevoir – donc de *voir* ce que nous avons sous les yeux. Et d'abord la multiplicité des faits d'immigration contemporains et leurs multiples transformations dans l'histoire proche ou ancienne, qui constituent le point de départ de ce texte, interdisant *a priori* tout clivage binaire « pro » ou « anti ». Tout le monde sait qu'il n'y a qu'une catégorie administrative de commun entre un chirurgien algérien souhaitant pratiquer « à l'international », un athée palestinien fuyant les persécutions, un Turc venu poursuivre ses études, un Malien mandaté

1 « *Bien sûr que vous êtes nos frères, et nous remplirons notre devoir à votre égard. Mais nous aurions préféré que vous ne veniez pas.* » Mots prononcés en 1891 par Ben Tillett, secrétaire du syndicat des dockers, devant un groupe d'immigrés juifs qui venaient de débarquer à Londres. Près de 50 000 réfugiés juifs sont arrivés en Angleterre entre 1890 et 1900, alors que le taux de chômage atteignait 10 % en 1893... Citation tirée de Joanna Rollo, *History of Immigration*, in *International Socialism* (1st series), No.96, mars 1977, p.17-21.

par son village, un Anglais passant sa retraite outre-manche, un Ivoirien cherchant le paradis occidental, une cousine tunisienne rejoignant sa future belle-famille, un islamiste s'infiltrant chez les *kouffars*, un Portugais ou un Albanais venant tenter sa chance...

Loin de toute cette complexité, le discours pro-immigration, omniprésent et de plus en plus insistant, se soutient, en définitive, de quelques assertions qui passent pour des *lieux communs*, des axiomes fondamentaux qui aiment tous les raisonnements, les études, les argumentaires. Ce sont eux qu'il faut examiner et c'est à ce travail que ce texte invite, en concluant sur quelques remarques positives qui prétendent permettre d'aborder, à nouveau, *rationnellement* la question – car c'en est une, et grande ouverte – des mouvements de populations qu'il est toujours convenu de nommer *immigration* alors que leur nature change sous nos yeux.

Contradictions logiques

Mais, avant même de s'atteler au *contenu* de ces énoncés passés dans l'air du temps, surgissent d'abord des problèmes de logique quant à leur *compatibilité* entre eux. Limitons-nous à quelques exemples.

– Prenons la description, en creux, de l'immigré en « victime » (du colonialisme, du patronat, du « racisme », etc.), relégué au bas de l'échelle sociale sans beaucoup d'espoir d'ascension ni d'épanouissement personnel. Comment conjuguer un tel postulat avec le refus obstiné et si commun de considérer les populations immigrées, prises globalement, comme destinataires importantes des aides sociales, ou versant particulièrement dans la délinquance, voire la criminalité, ou encore sujettes au ressentiment, à la haine ou aux troubles mentaux ? La contradiction saute aux yeux. (On peut l'interpréter comme une illustration idoine d'une *double pensée* identifiée par Orwell¹ mais elle débouche en réalité sur l'idée d'une *nature fondamentalement bonne* de tout immigré, sur laquelle nous reviendrons.)

– De même, affirmer que l'immigré a été déraciné par les menées économiques des puissances étrangères ou a été recruté sur place par de grandes entreprises sans scrupules ou même, sentiment répandu, qu'il a été quasiment *déporté*, questionne sur la défense de l'immigration comme une position spécifiquement « de gauche ». Soit l'immigration est un élément de l'exploitation « capitaliste » qu'il faut combattre, soit elle est partie prenante d'un projet d'émancipation sociale et politique qu'il faut faire valoir – soit les choses sont bien plus complexes et ces deux propositions sont aussi fausses l'une que l'autre.

– De façon identique, le postulat d'une immigration enrichissante à tous points de vue pour le pays d'accueil, l'étranger apportant, tout à la fois ou au choix, main-d'œuvre indispensable, culture raffinée et salutaire progéniture, est contradictoire avec le raisonnement qui voudrait que l'exil soit une conséquence directe, logique, inévitable et délétère d'un (néo)colonialisme passé et présent, criminel voire génocidaire : à cette aune, on verrait mal quoi reprocher aux puissances occidentales...

1 Comme le fait J.-C. Michéa dans *Le complexe d'Orphée* (Climats, 2011), scolie « ...le moindre écart (fût-il de langage)... », p. 204 sqq.

– Un exemple, encore : la légende qui voudrait que la France ait été, de tout temps, un pays d’immigration, presque intégralement construit, générations après générations, par ces exilés est difficilement compatible avec le discours ressassé et culpabilisant d’un peuple français renfermé sur lui-même, « ranci », « moisi » fondamentalement xénophobe, voire *ontologiquement* – génétiquement ? – raciste. Les deux phénomènes sont incompatibles. À moins que nous ne soyons tous, pour reprendre le slogan, « *des enfants d’immigrés* », eux-mêmes refusant les nouveaux arrivants, qui eux-mêmes, plus tard, etc. Le tout malgré les bienfaits innombrables mais invisibles de ce flux incessant et travailleur...

– Dernière contradiction, plus spectaculaire : tout le monde semble d’accord pour n’accorder aucun crédit à la « théorie du Grand Remplacement » et la ranger en clignant de l’œil dans le rayon des lubies paranoïaques, du complotisme délirant et de l’hallucination fascistoïde et, *en même temps*, se féliciter qu’un quart de la population française soit aujourd’hui constitué d’immigrés et de descendants d’immigrés, que cette proportion soit en train de passer à un tiers, que le seuil de 50 % sera atteint d’ici quelques décennies et que ce phénomène se retrouve dans les grands pays occidentaux – et accessoirement que cela se fait *en catimini* des oligarchies. Soit celui qui craint l’orage est un fou puisque le soleil brille, soit la pluie qui tombe devant nous est salvatrice, mais pas les deux.

On pourrait multiplier ces paralogismes. Notons qu’on ne s’en extirpe que par des contorsions plus ou moins conscientes, sous-tendues par des postulats quasi métaphysiques dessinant un monde étrange, mouvant, compliqué, où, en définitive, les repères changent en permanence et les règles élémentaires de la pensée et du langage sont mises en déroute. Plus simplement : il est interdit de penser – *crimpensée*. Se dégage tout de même cette impression trouble que *certain*s appartiennent à une catégorie à part, qu’il vaut mieux ne pas trop questionner (« *Touche pas à mon pote !* »), tandis que *les autres* obéissent à des mécanismes archi-connus menant invariablement à l’inégalité, la discrimination, la xénophobie, le racisme, la haine, le génocide, bref : *Le Mal* – qu’ils incarneraient ontologiquement.

Ces assertions, ces lieux communs, méritent donc d’être analysés chacun indépendamment des autres. Dix ont été ici dégagés, qui nous semblent condenser la globalité du paradigme immigrationniste de « gauche », et chacun fait l’objet d’une courte discussion. Il s’agit de prendre au sérieux l’argumentaire pro-immigration diffus sous-jacent à toutes les positions politiquement correctes.

Dans cet esprit, deux références principales ont été utilisées, qui constituent les « bibles » des pro-immigration : le livre de Gérard Noiriel, *Le creuset français, Histoire de l’immigration XIX^e-XX^e siècle*, paru en 1988¹ et celui d’Abdelmalek Sayad, *La double absence, Des illusions de l’émigré aux souffrances de l’immigré*, édité en 1999². Ils sont très fortement empreints d’idéologie ; le premier tente de forger un « modèle français » intemporel d’assimilation qui lui permet de rassurer son lecteur sur l’immi-

1 Réédité au Seuil en 2006. C’est cette dernière édition qui a été utilisée.

2 Seuil.

gration actuelle et future ; le second semble simplement ne pas avoir été prévenu de l'indépendance algérienne¹. Mais leur respect pour leur matériel (archives historiques pour l'un, entretiens sociologiques pour l'autre), et sans doute leur confiance aveugle dans le bien-fondé de la cause défendue, leur fait mettre involontairement en évidence des faits totalement contraires à leur propos, ce qui ne semble jamais avoir été relevé.

Nous abordons donc ces lieux communs dans un ordre qui devrait faire progressivement ressortir la nature profondément biaisée des arguments pro-immigration : d'abord l'affirmation selon laquelle la cause immigrationniste est intrinsèquement « de gauche » (1) ; puis que la France (ou l'Europe) a toujours été un pays d'immigration (2) ; que celle-ci est totalement bénéfique au pays d'accueil (3) et est une conséquence des menées coloniales (4) ; que, logiquement, l'immigré n'a pas choisi son destin (5) et est donc une victime (6) ; que l'immigration signifie l'enrichissement mutuel (7) autant qu'elle est source d'émancipation (8) ; qu'elle est bénéfique pour le pays de départ (9) et enfin qu'elle ne saurait, *de toute façon*, être source de quelconques problèmes passés, présents ou à venir (10).

1 – « *La défense de l'immigration est un marqueur de la gauche* »

Ainsi l'idée s'est imposée, au fil des décennies, que la défense de l'immigration constituait le critère absolu, et en fait *le seul, véritablement*, de l'appartenance authentique à la famille de la « Gauche ». C'est le roc inaltérable de l'engagement prétendument humaniste permettant de distinguer à coup sûr le bon grain de l'ivraie.

Cette situation est d'autant plus surprenante que la posture pro-immigration est également celle de personnalités ayant bien peu à voir avec l'histoire, les réalisations ou le projet politique de la gauche historique. C'est par exemple le conseiller inamovible de toute l'oligarchie française Jacques Attali, dont le parti pris immigrationniste n'a jamais été démenti, au diapason de la politique réelle de tous les gouvernements français ou européens depuis un demi-siècle. C'est également le cas de l'ex-présidente du *Medef*, Laurence Parisot, cosignataire d'un livre parmi les plus argumentés contre Marine Le Pen². La situation est similaire concernant tous les grands médias³, d'ailleurs aux mains de grands groupes industriels, qui encouragent la « diversité » malgré de timides réserves émises périodiquement. Il en va de même d'un Georges Soros, milliardaire et grand financier spéculant sur la faillite des États, ou de toutes les instances internationales, Union européenne, ONU⁴ ou FMI, exigeant régulièrement que des centaines de millions d'habitants d'Afrique ou d'Asie s'arrachent à leurs terres

1 En cohérence pleine et entière avec ceux qui l'ont érigé en auteur de référence, la mouvance auto-désignée par antiphrase, mais sans doute par nostalgie coloniale, « *indigéniste* »...

2 Avec Rose Lapresle, *Un piège bleu Marine*, Calmann-Levy, 2011.

3 Jusqu'au rapport du CSA de décembre 2017 qui se félicite que les « minorités non blanches » soient surreprésentées à la télévision française (19 %), encourageant tous les médias à continuer de *faire mieux*...

4 Cf. le désormais célèbre document de l'ONU, paru en 2000, sur les « *migrations de remplacement* ».

pour venir alimenter la mégamachine occidentale. De même une grande partie du Vatican et surtout son dernier Pape en exercice, véritable militant de l'ingénierie migratoire intercontinentale. *Idem* concernant de multiples dictateurs para-européens comme Abdelaziz Bouteflika ou Recep Tayyip Erdogan, ou encore des milieux de l'extrême droite musulmane visant la soumission mondiale à *Allah*... Bref, le parti pris pro-immigration est celui de l'écrasante majorité des dominants, ou aspirants dominants, à travers la planète ; il n'est donc *en rien* une prérogative de la « Gauche » telle qu'on l'entend habituellement.

Un rapide regard historique montre même que la position de cette dernière a été exactement à l'opposé durant les derniers siècles. Sans remonter au-delà du XIX^e, ni aborder la genèse de la Nation contre les familles royales européennes, on constate que les mouvements ouvriers internationalistes se sont beaucoup construits *contre l'immigration*, perçue comme une stratégie patronale visant à baisser le coût du travail lors de la période d'expansion du capitalisme industriel¹. Les opérations coup-de-poing n'étaient pas rares lorsque les immigrés refusaient de fraterniser lors d'une grève qu'ils étaient appelés à briser, et lutter contre la mise en concurrence des peuples était l'objectif explicite de la création de l'*Association Internationale des Travailleurs*². Objectif partagé sans illusion aucune par un K. Marx, un F. Engels ou un J. Jaurès, qu'ont repris la CGT, la SFIO ou encore le Front Populaire dans l'entre-deux-guerres, et par la suite la plupart des syndicats et le Parti Communiste Français jusqu'aux années 1980³. Mais ce discours est aujourd'hui inaudible, relégué dans les marges que sont les syndicalistes de terrain ici ou là-bas les associations anti-émigration des pays du tiers-monde⁴.

Le retournement semble s'être effectué rapidement dès les années 1970, puis surtout lors de la décennie suivante. La « Gauche » en quête du pouvoir, puis en son sein, a alors évacué toute visée de transformation sociale et politique au profit d'une vision tiers-mondiste où l'étranger occupait la place du prolétariat, qui s'est vite muée en seul souci humanitaire. La diabolisation simultanée du Front National (ex-RN), devenu aiguillon inversé d'une identité « de gauche » définitivement inconsistante, a permis l'adoption du multiculturalisme comme seul horizon politique souhaitable pour les sociétés occidentales⁵. Transformation rhétorique qui s'est accompagnée d'un abandon électoral, explicité tardivement par *Terra Nova*, des classes populaires au profit des intérêts des classes moyennes et supérieures, des femmes... et des immigrés.

1 G. Noiriel, *op. cit.* p. 297 *sqq.*, 313 & 117 *sqq.*

2 Relevé notamment par J.-C. Michéa dans son entretien à la revue *Ballast*, « On ne peut être politiquement orthodoxe », publié le 4 février 2015.

3 On se souvient du tollé suscité par les interventions d'un G. Marchais... Les choses ont bien changé, cf. par exemple l'article hallucinant de A.-L. Laval et L. Madani publié dans *l'Humanité* du 11 novembre 2014 : « Ouvrir les frontières : les six preuves qu'on a tous à y gagner ».

4 Voir pour les premiers le souci récurrent de la direction de la CGT actuelle, par exemple, face aux discours anti-immigration de la « base » (*idem* pour la « France Insoumise ») ; et pour les seconds les organisations sénégalaises contre la fuite des jeunes à l'étranger, comme celle de Mme Yaayi Bayam Diouf, dont le fils s'est noyé lors d'une traversée.

5 Sur ce grand retournement, on lira M. Bock-Côté, *Le multiculturalisme comme religion politique* (éditions du Cerf, 2016).

Il est donc parfaitement exact que la défense de l'immigration (et de ses déclinaisons : islamophilie, repentance, racialisme...) soit aujourd'hui la seule raison d'exister d'une « Gauche » qui a abandonné toute perspective d'émancipation. Et il est absolument évident que cette dernière n'est plus que la grimace souriante des intérêts des oligarchies¹. L'idéologie immigrationniste, pilier de la « *bien-pensance* », est donc aujourd'hui une ligne de partage non seulement politique mais *sociale* : elle permet de distinguer ceux qui s'identifient aux couches dominantes, et *les autres*, de tous les continents². Reste à se questionner, hors idéologies, sur l'immigration elle-même.

2 – « *La France a toujours été un pays d'immigration* »

À entendre les inconditionnels de l'immigration, la France (qu'en serait-il des autres pays, européens ou non ?) aurait toujours été un pays d'accueil des populations étrangères, flux continu qui serait même à l'origine de sa *véritable identité* : n'en avoir pas ou les avoir toutes – chauvinisme exacerbé.

L'histoire montre qu'il en a été tout autrement : de la fin des invasions normandes et magyares, aux alentours du XI^e siècle, jusqu'à la fin du XIX^e, l'immigration proprement dite est infinitésimale (le terme n'est employé que depuis 1878). Elle se réduit alors à des échanges capillaires transfrontaliers et mutuels avec les régions environnantes. C'est ce que montrent toutes les études ethnologiques : jusqu'à une date récente, les Français, comme la plupart des populations sédentaires de la planète, vivaient la totalité de leur existence dans un rayon de 40 km autour de leur lieu de naissance³. Cette vie locale a généré les langues régionales, patois, accents ou tournures, le développement d'une multitude de cultures vernaculaires (superstitions, folklore, gastronomie, etc.), la constitution de terroirs uniques (techniques agricoles, espèces endémiques, aménagements de l'écosystème) et évidemment des taux de consanguinité parfois encore mesurables génétiquement. Réalités toutes strictement impossibles si le pays avait été soumis à un flux massif et ininterrompu d'immigrants depuis des siècles.

Tout change évidemment avec l'essor du capitalisme industriel européen et son exigence de main-d'œuvre urbaine entraînant un exode rural qui draine les travailleurs de zones de plus en plus éloignées puis, à plus grande échelle, des immigrations internationales. Croissantes dès 1800, celles-ci concernent d'abord les Belges et les Italiens, puis les Espagnols. S'y rajouteront les Polonais dans les années 30, puis les Nord-Africains et les Portugais dans l'après-guerre, et aujourd'hui les Asiatiques et les Africains subsahariens. Mais ce flux, contrairement à la vulgate répandue, est loin d'avoir été un conte de fées puisqu'une proportion significative de ces déracinés sont

1 Sur l'ambiance qui règne dans les cercles oligarchiques sur la question migratoire, le livre de Malika Sorel-Sutter *Décomposition française. Comment en est-on arrivé là ?* (Fayard, 2015) reste inégalé. Cf. notamment p. 63 sqq.

2 Que démontre très bien C. Guilluy dans *Fractures françaises* (Flammarion, 2010).

3 Sur la disparition de tous ces mondes, voir par exemple l'imposant livre de E. Weber *La fin des terroirs. La modernisation de la France rurale, 1870-1914*, Fayard, 1983 [1976].

repartis ou ont été renvoyés¹, le restant étant soumis à l'exclusion et aux pressions populaires pour l'assimilation, dans des conditions de vie souvent difficiles². Quoi qu'il en soit, le flux migratoire vers la France s'est accéléré depuis les années 1970, essentiellement en provenance du Portugal, du Maghreb et de la Turquie, et plus encore depuis les années 2000, d'origine subsaharienne.

La plupart des études convergent pour estimer qu'un bon quart, sinon un tiers, de la population française est aujourd'hui issue de ces flux récents. L'hétérogénéité géographique est bien entendu importante ; certaines zones ont une population majoritairement immigrée (Île-de-France, Paca, Mayotte...) et on ne compte plus les villes où la jeunesse est massivement musulmane (banlieue parisienne, centre-ville marseillais...). Ces proportions tendent à s'accroître et l'immigration africaine ne semble qu'à ses tout débuts, puisque l'explosion démographique poussera des dizaines de millions d'Africains hors de leur continent : un quart de la population européenne pourrait en être originaire en 2050³. L'établissement de personnes étrangères en Occident et l'accroissement naturel de leur nombre sur ses territoires semblent donc n'en être qu'à leur début.

Dès lors, prétendre que la France a été, « de tout temps » un pays d'immigration est une manière de banaliser l'accélération des processus en cours, qui n'ont rigoureusement *aucun équivalent* dans l'histoire du pays. C'est aussi prendre pour modèle les USA et Israël, qui sont effectivement nés par ce biais. Il est d'ailleurs étrange que le décalque des situations de ces pays pourtant honnis par le *politiquement correct* français soit une des obsessions de la « Gauche » et des gauchistes.

3 – « *L'immigration construit et enrichit économiquement le pays d'accueil* »

C'est un des *mantras* de l'oligarchie médiatico-politique depuis trente ans : l'immigration a toujours été et ne saurait être qu'un enrichissement, à tous égards, pour le pays accueillant. La France lui devrait d'ailleurs sa prospérité et son rayonnement.

Ici encore, l'argument est difficile à défendre historiquement puisque la France est devenue une grande puissance bien avant les premières vagues migratoires du XIX^e siècle... En réalité, c'est exactement l'inverse : c'est la richesse d'un pays qui, d'abord, attire les immigrants. Il s'agit en fait ici du transfert de l'argument sur l'enrichissement de la métropole par les colonies⁴, à relativiser très fortement par le même raisonnement : l'Europe montait en puissance avant même la découverte des Amériques. Inversement et plus récemment, les mythiques « trente glorieuses », entre

1 Près de la moitié des Italiens et des Polonais auraient été refoulés... cf. D. Lefevre, *Pour en finir avec la repentance coloniale* (Flammariion, 2006), p. 200-201.

2 On lira, pour comparaison avec aujourd'hui, la pression sociale que subissaient alors les immigrés de l'entre-deux-guerres dans G. Noiriél, *op. cit.* p. 219.

3 C'est la thèse du livre de Stephen Smith, *La ruée vers l'Europe. La jeune Afrique en route pour le Vieux Continent* (Grasset, 2018). Voir notre recension *infra*.

4 Cf. le chapitre « Le tonneau des Danaïdes » dans D. Lefevre, *op. cit.* p. 117 *sqq.*

1945 et 1975 en Occident, ont été à la fois une période de croissance importante et ininterrompue et celle, par excellence, des *décolonisations*¹.

La grande affaire de la « reconstruction » de l'Europe après la seconde guerre mondiale, devenue paradigme, n'a pourtant concerné, et tardivement, que quelques milliers de travailleurs, dont il a fallu presque immédiatement freiner l'arrivée spontanée² : les Nord-Africains représentaient 1 % de la population française en 1951³... Plus généralement, l'argument d'une immigration indispensable pour assurer une croissance économique est fortement sujet à caution. D'abord parce que les études officielles rendent compte d'une complexité évidemment insondable, et donc d'un impact économique pour le moins ambigu⁴, sinon largement négatif, de l'immigration, y compris entendue comme « *chair à retraite* »⁵: tout dépend des qualifications des immigrés, de leur classe d'âge, du taux de chômage, de la conjoncture économique d'un côté⁶, et de l'autre des « externalités » jamais intégrées⁷ (et comment pourraient-elles l'être ?) : efforts d'alphabétisation, de scolarisation, aides sociales, délinquances, fuite des devises, etc. Ensuite parce que beaucoup de pays ou régions à fort développement ont longtemps refusé l'immigration (Suède ou Japon) et que d'autres, innombrables, en souffrent : c'est le cas de la Côte d'Ivoire et de l'Afrique du Sud ou, concernant la France, de Mayotte ou de la Seine-Saint-Denis. Enfin parce que le développement économique, s'il est une priorité oligarchique et patronale, n'est pas censé l'être pour les partisans de l'émancipation sociale, sinon des équilibres écologiques⁸. C'est ici que l'impact politico-économique bénéfique de l'immigration, pour peu qu'on l'admette *in toto*, devient vraiment discutable.

Car le rôle dévolu à l'immigration par le patronat a été bien plus que de jouer les simples « *briseurs de grève* »⁹ ou de disloquer les collectifs de travail ouvriers : elle a permis de passer outre les résistances populaires à l'industrialisation de la France durant

- 1 Beaucoup de commentateurs de l'époque prévoient un effondrement économique des métropoles lors des indépendances, cf. C.-R. Ageron dans *Histoire de la France coloniale. III – Le déclin* (Coll. Armand Colin, 1991), p. 478 sqq. G. Orwell lui-même nourrissait de telles craintes concernant la Grande-Bretagne en cas d'indépendance de l'Inde, dans *Tels, tels étaient nos plaisirs* (Ivrea / Encyclopédie des Nuisances, 2005). Voir également le cas méconnu de la prospérité des Pays-Bas lors de l'accession à l'indépendance de l'Indonésie dans D. Lefevre, *op. cit.* p. 125.
- 2 Cf. Ageron Charles-Robert. « L'immigration maghrébine en France [Un survol historique] » dans : *Vingt-tième Siècle, revue d'histoire*, n° 7, juillet-septembre 1985, *Étrangers, immigrés, Français*, sous la direction de Louis Bodin. p. 59-70.
- 3 Et 17 % des effectifs de Renault-Billancourt, premier employeur d'Algériens à l'époque... Cf. D. Lefevre, *op. cit.* p. 154-157 et p. 176 sqq.
- 4 A. Sayad, *op. cit.* p. 118.
- 5 S. Smith, *op. cit.* p. 179 & 207 sqq.
- 6 Voir M. Tribalat *Les yeux grands fermés. L'immigration en France* (Denoël, 2010), p. 102 sqq.
- 7 S. Smith, *op. cit.* p. 28.
- 8 Voir sur l'aspect écologique des migrations « La problématique des migrations sur une planète close et saturée » de M. Sourouille, dans « Moins nombreux, plus heureux. L'urgence écologique de repenser la démographie », coll. Dir. M. Sourouille, Éd. Sang de la terre, 2014. Cf. également notre intervention « immigration, écologie et décroissance » aux rencontres de la décroissance à Paris, juin 2019. Textes disponibles sur notre site.
- 9 G. Noiriel, *op. cit.* p. 330.

le XIX^e siècle. À l'époque, celles-ci se manifestaient notamment par des réticences à l'introduction systématique des machines agricoles, un refus de l'exode rural, une baisse de la fécondité afin de favoriser la scolarité des enfants, le dédain pour les travaux les plus ingrats et les plus répétitifs¹ et, surtout, des luttes informelles et quotidiennes qui établissaient un rapport de force permanent. Le recours à l'immigration, soit une main-d'œuvre « *adaptable à toutes les conjonctures, à tous les marchés du travail* »², a permis de pallier la désertion des autochtones, de contourner leurs résistances, de les acheter par l'ascension hiérarchique pour, finalement, soumettre tout le pays à la mécanisation des tâches, au travail à la chaîne, à la bureaucratisation de tout, bref, à la société industrielle, *contre la volonté populaire*³. À l'heure de la désindustrialisation et de la tertiarisation de nos sociétés, les choses ont-elles tellement changé ? Rares sont les voix qui osent rapprocher la libéralisation forcenée du monde du travail (« l'ubérisation ») et la forte attractivité de ces types d'emploi pour les populations immigrées⁴ avides de réussir. Et pourtant, c'est bien quelque chose comme un « *taylorisme biopolitique* »⁵ qui se met en place à l'échelle mondiale, considérant les peuples et les individus comme interchangeables, au nom de la *Croissance*.

L'enrichissement d'un pays par l'immigration n'est donc ni vrai historiquement, ni prouvé économiquement, ni systématique, ni, surtout, *souhaitable* lorsqu'il est l'instrument des couches dirigeantes (politiques, militaires et industrielles) pour faire plier leur propre peuple devant leurs projets de domination. On retrouve ici, curieusement, un argumentaire fort proche de celui des menées coloniales⁶.

4 – « L'immigration est une conséquence des colonisations occidentales »

En contradiction avec l'idée d'une France-terre-d'immigration-depuis-toujours, le lien entre colonisation passée et immigration est à la fois évident et faux, extrêmement confus et étrangement clair. Il peut surtout être entendu de multiples manières, y compris contradictoires.

D'abord, la question ne concerne qu'une immigration précise. Ni les Belges, ni les Italiens, ni les Arméniens, les Chiliens ou les Portugais installés en France n'ont de lien avec l'histoire coloniale de ce pays. Néanmoins, il est évident que l'on voit dans des pays occidentaux beaucoup d'immigrés provenant de régions anciennement colonisées : Pakistanais et Nigériens en Angleterre, Maghrébins en France, Congolais en Belgique, Érythréens en Italie, etc. Le mécanisme sociologique est simple : la constitution de communautés étrangères sur le territoire national lors de la période coloniale favorise grandement par la suite la venue d'autres candidats à l'immigration. Mais ce

1 G. Noiriel, *op. cit.* respectivement p. 316, 311, 302 et 309.

2 G. Noiriel, *op. cit.* p. 313.

3 Par comparaison, la désertion similaire des ouvriers allemands face aux conditions de travail a contribué à provoquer la création de l'État-providence bismarckien en 1883. Cf. G. Noiriel, *op. cit.* p. 304-305.

4 Voir L. Davezies, *La crise qui vient. La nouvelle fracture territoriale*, Seuil, 2012, p. 39.

5 S. Smith, *op. cit.* p. 28.

6 Voir par exemple *Histoire de la France coloniale*, *op. cit.* p. 337 sqq.

lien est loin d'être la règle : le Vietnam a été le théâtre d'une colonisation française importante et d'une décolonisation violente, sans que son immigration n'ait été autre que ponctuelle. De même, le Japon n'a pas vraiment été une destination pour les Mandchous, la Russie pour les Hongrois et très peu de Berbères peuplent l'Arabie Saoudite ou la Turquie... À l'inverse : la Turquie n'a jamais été colonisée, encore moins par l'Allemagne, qui compte pourtant un nombre croissant de Turcs sur son territoire ; même chose pour la Suède avec les Subsahariens, la Belgique avec les Marocains, ou les Roms un peu partout en Europe. De même pour les États-Unis et l'Amérique Latine, ou encore l'Australie et l'Asie du Sud-Est...

En réalité, ce qui est significatif n'est pas d'étudier le rapport entre colonisation passée et immigration présente, mais plutôt l'épisode intermédiaire : les *indépendances* et leurs suites, systématiquement escamotées. Sans en faire une règle absolue, l'immigration massive, familiale et sans retour provient, sans trop de surprise, de pays n'ayant pas dépassé le stade pré-industriel ou de la rente (hydrocarbonée, géopolitique, diplomatique...) et soumis à des États autoritaires et prédateurs¹. On évoque fréquemment un « néo-colonialisme » qui serait en stricte continuité avec la période coloniale, afin d'expliquer les flux migratoires. Mais cela ne fait qu'interroger davantage sur les politiques tenues depuis plus d'un demi-siècle par les jeunes nations indépendantes : malgré les menées des pays occidentaux, certains pays sont parvenus à se doter d'un véritable État et à initier un développement économique autonome parfois spectaculaire, comme dans le Sud-Est asiatique. D'autres, essentiellement des continents africain et sud-américain, ont laissé au pouvoir les bourgeoisies *compradore*, qui avaient simplement remplacé la couche sociale de colons dont elles émanaient naturellement. Elles se sont ainsi assurées une rente de situation en se positionnant comme intermédiaires entre les grandes puissances et l'exploitation de leurs peuples, générant et monnayant, à l'instar des roitelets africains esclavagistes, l'exil de la jeunesse, qui sera source de devises faciles.

L'immigration est donc bien plutôt le symptôme d'un *échec* des décolonisations de certains pays, de l'incapacité pour l'ex-colonisé d'édifier une nation suffisamment viable et habitable pour s'éviter l'humiliation d'un *retour volontaire à la situation coloniale* par l'installation dans l'ex-métropole. Cette immigration-là s'inscrit donc dans une démarche *très particulière* dont il n'est jamais fait état, alors qu'elle est évidemment frappée du sceau du ressentiment². C'est qu'elle est l'objet d'un *déni généralisé*, tant du côté des familles immigrantes incapables d'expliquer et de faire partager à leurs descendants la raison de leur présence en terres étrangères³, que des autochtones qui préfèrent ne pas trop comprendre pourquoi leurs ex-ennemis indépendantistes fuient leur pays libéré pour venir habiter chez l'ex-colonisateur⁴... Cette ambivalence peut être naturellement levée par l'assimilation, elle l'a été et l'est

1 Le cas paradigmatique des pays arabo-musulmans a été excellemment décrit par H. Redissi, *L'exception islamique*, Seuil, 2004.

2 Voir A. Meddeb, *La maladie de l'islam* (Seuil, 2002), p. 19.

3 Voir le chapitre « Des jeunes qui se demandent pourquoi ils sont nés en France » du livre de Yves Lacoste, *La question post-coloniale : une analyse géopolitique*, Fayard 2010, p. 84-93.

4 D'où les sentiments ambivalents lors de l'accès à la nationalité française pour les Algériens, sentiments absents des générations immigrées antérieures. Cf Sayad, *op. cit.* p. 352 & 365.

encore, quoique de moins en moins. Mais elle peut également l'être, et elle l'est de plus en plus, par la revendication identitaire et communautariste, soit un *esprit de revanche (post ?) coloniale*.

L'immigration n'est donc pas l'enfant naturel des pénétrations coloniales : elle est plutôt un rouage capital dans l'entretien de la dépendance de certains pays vis-à-vis de leur ancienne métropole. Il est étonnant que ceux qui se posent comme héritiers des opposants historiques à la colonisation soient les mêmes qui, aujourd'hui, contribuent à entretenir, *via* l'immigration, ce lien asservissant.

5 – « *L'immigré a été forcé d'immigrer* »

Si la chose n'est que très rarement explicitée, elle sous-tend absolument toutes les prises de positions pro-immigration : l'immigré aurait été « obligé » d'émigrer de son pays d'une part, d'immigrer dans cet autre précisément d'autre part, mobilisant parfois le champ lexical de la *déportation*, voire de la traite négrière¹.

L'argument est une extension déraisonnablement abusive du cas des réfugiés, et l'on a vu très concrètement sa mise en œuvre à des échelles encore inédites lors de la « crise migratoire » depuis 2015, jusqu'à galvauder le terme déjà ambigu de « réfugié économique »². On notera d'ailleurs que parmi les nombreux persécutés ayant trouvé asile, bien rares sont ceux qui aujourd'hui militent sur place, comme une partie de la communauté iranienne le fait en France ou aux USA, pour transformer leur pays d'origine. En réalité, y compris dans les cas marginaux de recrutements sur place³ des années 50 et 70, la masse écrasante des immigrés de par le monde, et particulièrement en France, vivent leur expatriation volontaire comme une tentative d'ascension hiérarchique⁴ moyennant une mobilité géographique. Très majoritairement issus de la classe moyenne, ils cherchent l'accès à l'Occident, incarné successivement par toutes les étapes de leur parcours migratoire, de la ville la plus proche jusqu'au continent européen ou américain, sous sa triple figure de l'État de droit, de la mobilité sociale et de la société de consommation.

Cette dernière, particulièrement, comprise comme abondance disponible de tout (marchandises, lieux, relations, cultures, corps – féminins essentiellement) semble jouer un rôle d'attracteur absolu, quasi mythologique et exprimé en des termes souvent abruptement religieux (« On a une phrase qui dit : "*Mourir sans voir la France c'est comme mourir sans voir le paradis.*" »⁵). Les dizaines de milliers de morts en Méditerranée depuis des décennies ou les assauts de plus en plus fréquents et violents des barrières de Ceuta suivent cette logique de l'*Eldorado*. Venant pour « réussir », dans un

1 S. Smith, *op. cit.* p. 24 & 146.

2 Nombre de « réfugiés économiques » avaient au pays des situations bien plus enviables que les couches françaises les plus paupérisées. La conséquence en est, évidemment, la disparition à terme du statut de réfugiés.

3 Cf. *supra*.

4 G. Noiriel, *op. cit.* p. 309.

5 Ibrahima, 37 ans, ivoirien, clandestin ayant séjourné de force en Libye, émission *Les Pieds sur Terre, Arriver en France*, 21 février 2018, France Culture.

pays perçu d'abord comme source et réserve de richesses, l'expatrié se retrouve vite « *émigré-banquier* » auprès de ses compatriotes restés au pays¹. Cette dynamique d'enrichissement transcontinental est bien entendu ralentie par les obstacles légaux, sociaux, coutumiers, culturels, anthropologiques que rencontre l'émigré arrivé à destination² : ce phénomène explique bien mieux l'exacerbation du ressentiment et l'exaspération qui se traduit aujourd'hui par des attitudes antisociales, des comportements revendicatifs ou le communautarisme agressif et revanchard lorsque l'ascension sociale ne se fait pas assez vite ou quand surgissent des contreparties imprévues ou perçues comme illégitimes – immédiatement qualifiées de « racistes ». L'inflation délirante des accusations de discriminations est inversement proportionnelle à leurs manifestations réelles³ et semble plutôt d'abord corrélée au ralentissement *pour tous* du fameux « ascenseur social » depuis trente ans, subjectivement décuplé pour ceux qui viennent chercher un dédommagement postcolonial.

Certes, l'immigré est pris dans une complicité trilatérale⁴, comme intermédiaire entre les deux pays concernés dont les intérêts bien compris le dépassent de beaucoup, et ce depuis longtemps. Mais le poser comme jouet inerte de forces supérieures revient à lui dénier sa capacité d'agir, donc à reconduire une certaine idéologie coloniale. C'est dénier l'humanité à tous ceux qui restent volontairement sur leurs terres ancestrales et se refusent à être les marionnettes de dynamiques géopolitiques délirantes. Des indépendances jusqu'aux récents soulèvements arabes, ce sont bien les populations sédentaires qui ont voulu prendre leur destin en main, pas les immigrés, et certainement pas ceux, incroyablement nombreux, qui ont profité des troubles pour se soustraire par l'expatriation à une souveraineté populaire en constitution, le cas tunisien de 2011 étant exemplaire.

Dire que l'immigré « n'a pas eu le choix » est à la fois insultant, faux et politiquement intenable. Mais ce mythe persistant permet aux premiers concernés de fuir la responsabilité de leurs actes – qui se transmet de manière catastrophique à la génération suivante – et à leurs soutiens misérabilistes de « gauche » de croire être du côté des « *damnés de la terre* » alors qu'ils encouragent des processus auto-entretenus de déracinement et d'ascension hiérarchique à l'échelle intercontinentale dont ils sont, au bout du compte, bénéficiaires.

6 – « *L'immigré (et sa descendance) est une victime dans le pays d'accueil* »

Le sentiment que l'immigré est, essentiellement, victime de sa condition fait maintenant partie de l'imaginaire de base de tout Occidental. Cette figure de pseudo-bouc-émissaire permanent attirant à lui les affres du chômage, de la relégation, des préjugés ou du « racisme », s'est profondément ancrée au point de devenir quasi mythologique

1 A. Sayad, *op. cit.* p. 166 sqq.

2 G. Noiriel, *op. cit.* p. 219.

3 Pour une comparaison avec ce qu'ont subi les Italiens et les Polonais, cf. par exemple D. Lefeuve, *op. cit.* p. 202 sqq.

4 A. Sayad, *op. cit.* p. 116 sqq.

Que la situation d'étranger soit grandement inconfortable est une évidence anthropologique sans doute aussi ancienne que l'humanité. Vouloir supprimer cet état de fait revient à chercher à faire disparaître toute diversité culturelle ou à dénier la légitimité pour chacune d'elles à se réclamer d'un quelconque lieu – et c'est, semble-t-il, la visée de la gauche multiculturelle comme du libéralisme réellement existant, qui visent à fluidifier les rouages d'une humanité réduite à une série d'assemblages mouvants de pièces interchangeables.

Ce statut d'étranger qu'endosse l'immigrant récent ne se dissout qu'à travers les processus d'*assimilation*. Historiquement, ceux-ci procèdent autant des exigences des populations autochtones que de la résignation du nouvel arrivant à se plier aux mœurs locales afin d'intégrer pleinement sa patrie d'adoption. Car l'assimilation des générations d'immigrés depuis deux siècles s'est faite dans la douleur ; il faut reconnaître « *la place qu'il convient d'accorder aux phénomènes de violence et de stigmatisation pour expliquer les processus d' "assimilation" »*¹, et l'on ne voit pas comment cela aurait pu se faire autrement. Personne ne se défait spontanément ni légèrement de sa culture d'origine, inscrite au plus profond de son psychisme, pour se fondre dans une autre² et, symétriquement, personne ne vit gaiement l'arrivée et l'installation sur son territoire d'individus ou de groupes aux mœurs, aux conceptions et aux visées si dérangeantes au quotidien³. Mais en renonçant récemment, plus ou moins formellement, à la notion d'*assimilation* au profit de celle d'*intégration*, puis d'*insertion* et aujourd'hui de *communautarisme*⁴, les sociétés occidentales condamnent l'immigré à rester à jamais un *étranger* tout en sommant, avec une surprenante efficacité, les autochtones de s'en accommoder en se montrant toujours plus *inclusifs*⁵...

Il est donc étonnant de voir et d'entendre que les dénonciations des « discriminations » ou du « racisme » acquièrent de plus en plus d'importance à mesure que les pressions populaires pour l'assimilation, et les crimes racistes, disparaissent peu à peu pour laisser place à un libéralisme culturel. Et il est de plus en plus difficile de voir, dans les comportements des immigrants récents, la moindre tentative de minimiser ce qui les distingue : des prénoms, francisés jadis dès les primo-arrivants, à l'apparence physique et vestimentaire, de l'usage de la langue aux attitudes quotidiennes⁶. L'heure est plutôt à l'auto-affirmation de son « identité » originelle plus ou moins fantasmée. Les phénomènes de relégation urbaine, dont on fait grand cas aujourd'hui, ont toujours existé à la confluence de facteurs objectifs (proximité d'emploi, prix de l'immobilier, politique nataliste⁷) et subjectifs (auto-exclusion, regroupe-

1 G. Noiriel, *op. cit.* p. 259, voir aussi p. 235.

2 G. Noiriel, *op. cit.* p. 166 sqq. Voir aussi M. Sorel-Sutter, *op. cit.*, p. 219 sqq.

3 Voir par exemple la chronique très vivante et d'actualité de Daniel Mothé dans le passage « Les ouvriers français et les Nord-Africains » de son livre *Journal d'un ouvrier*, Éd. de Minuit, 1959.

4 Voir M. Tribalat, *Assimilation. La fin du modèle français* (Toucan, 2013).

5 ... ravis face aux innombrables mesures de « discriminations positives » qui ruinent toute idée d'égalité donc d'unité populaire, de solidarité nationale et de destin commun. Cf. M. Sorel-Sutter, *op.cit.* p. 95 sqq.

6 G. Noiriel, *op. cit.* p. 169 sqq. & 355.

7 Voir Y. Lacoste qui décrit parfaitement dans *La question post-coloniale... op.cit.* comment l'engouement pour les commodités de l'habitat de banlieue dans les années 70 avait poussé les bailleurs à y favoriser l'im-

ment familial)¹. C'est bien plutôt au phénomène inverse que l'on assiste aujourd'hui puisque les immigrés font partie des portions de la société les plus protégées (lois sur la liberté d'expression², mansuétude judiciaire, aides sociales et accompagnements, etc.) voire les plus avantagées (double nationalité³, surreprésentation médiatique⁴, discriminations positives, « accommodements raisonnables » de la loi de 1905, clientélisme⁵, etc.). Et, à l'intérieur de la classe sociale inférieure, ils sont globalement très largement privilégiés par les « politiques de la ville » en comparaison des territoires ruraux⁶ et globalement bien moins touchés par la crise⁷. Leur mobilité les rapproche même de l'idéal oligarchique d'un nomadisme généralisé en quête d'infinies « opportunités », et en fait des gagnants de la mondialisation, dont ils sont des acteurs *essentiels*⁸.

En comparaison avec les vagues d'immigration historiques, les conditions d'accueil et les possibilités d'ascension sociale n'ont jamais été meilleures qu'aujourd'hui, à tous points de vue⁹. Mais il semble que plus les étrangers sont libres de le rester et de s'affirmer *ad vitam æternam*, plus ils reprochent aux autochtones de les considérer comme tels (« racisme d'État », etc.). Les discours comminatoires et les mesures liberticides à propos du « racisme » et des « discriminations » sont donc à comprendre aujourd'hui dans le cadre d'une offensive communautariste et de calculs opportunistes. Tout cela aboutit à une *xénophobie inversée* puisqu'il s'agit de détruire l'universalité du pays d'accueil. La figure de l'immigré en victime est aujourd'hui devenue *idéologie victimaire* au détriment de l'intérêt collectif.

7 – « *L'immigration est source d'un enrichissement culturel mutuel* »

C'est l'argument irénique de l'échange entre cultures forcément enrichissant de part et d'autre, le fantasme du *melting pot* bariolé et festif où chacun gagne, en contact avec l'altérité, par la remise en cause de soi.

En réalité, il s'agit ici encore de la généralisation abusive d'une situation bien précise : l'institutionnalisation dans et par l'Occident d'une ouverture culturelle sans précédent, incarnée par l'invention de l'ethnologie en germe dès le XV^e siècle, conjointement à la formation historique des nations regroupant des peuples jusqu'alors différents. Cet universalisme a irrigué absolument tous les arts, décuplant l'extraordinaire explosion de créativité à l'œuvre depuis la Renaissance, renvoyant chaque culture à ses fondements et sa profondeur historique (en un mot : l'égyptologie est une discipline occidentale).

plantation des familles nombreuses, culturellement plus fréquentes chez les immigrés.

1 G. Noiriel, *op. cit.* p. 170 *sqq.*

2 Cf. P. Nemo, *La régression intellectuelle de la France* (Texquis, 2011).

3 Voir « Binationalité : illustration du délire contemporain », *supra*.

4 Voir rapport du CSA, *op. cit.*

5 Voir C. Pina, *Silence coupable*, éditions Kero, 2016.

6 G. Noiriel, *op. cit.* p. 311 mais surtout C. Guilluy, *op. cit.*

7 Voir L. Davezies, *op. cit.*

8 Cf. C. Guilluy, *op. cit.* ainsi que J.-C. Michéa, *op. cit.* p. 27, scolie « ...l'abolition des frontières et le déracinement généralisé... » et p. 142 scolie « ...une humanité prise dans un mouvement brownien perpétuel... ».

9 Au niveau purement matériel, le retour des bidonvilles en France est très précisément un *retour*, après près de cinquante ans d'absence, corrélé à un afflux migratoire débuté en 2015 et qui connaît peu de précédents (épisode des *boat-people*, arrivée des Harkis et rapatriés d'Algérie...).

L'immigration a effectivement participé à ces fécondations réciproques¹, du moins jusqu'à l'épuisement des cultures européennes provoqué par les deux guerres mondiales² et la déliquescence progressive des cultures civilisationnelles non-européennes mais diversement *semi-occidentalisées*³.

Depuis, on assiste bien plutôt à la disparition vertigineuse des richesses culturelles des peuples, et la mobilité générale à laquelle appartient le phénomène migratoire en constitue indiscutablement aujourd'hui autant un symptôme qu'un des principaux moteurs. Ce qui en émerge ressemblerait plutôt à une *world culture* indigente et superficielle mais facilement métabolisable par n'importe qui, provoquant en retour questionnements et angoisses identitaires tous azimuts, sur tous les continents. Il s'ensuit que l'échange « culturel » entre migrants et autochtones ne concerne, de plus en plus, que *le pire* des deux parties : consumérisme, technoscientisme et insignifiance d'un côté, pratiques et discours traditionnels réactionnels et réactionnaires de l'autre. Le cas de l'aire arabo-musulmane est paradigmatique à tous points de vue : les immigrés qui en proviennent se sont, au fil de la réislamisation de leurs pays, globalement persuadés que leur culture propre se résume à son aspect strictement religieux. Ils passent par pertes et profits la pluralité qui les constitue – influences maghrébines, berbères ou kabyles ; juives, chrétiennes ou animistes ; côtières ou sahéliennes... – et toutes les autres dimensions de leur civilisation – gastronomie, agronomie, poésie, socialité, humour, hédonisme... – que les peuples européens accueilleraient jusque-là avec bienveillance⁴.

À ce phénomène de vide culturel mutuel⁵ basculant dans la mise en avant du pire de chacun se rajoute, de manière complémentaire, la clôture sociale à travers le communautarisme. Celui-ci se traduit par la pérennisation des sous-cultures immigrées, autrefois temporaires, qui bricolent un néo-traditionalisme totalement régressif nourrissant une spirale d'auto-exclusion auto-entretenu, qui génère endogamie réelle comme symbolique et système idéologique de défiance étanche et paranoïaque contre la culture autochtone⁶. La fin de l'assimilation signifie exactement l'émergence d'un multiculturalisme qui ne peut être que multilinguisme, multi-croyances, et donc multi-conflictualité. On retrouve là le mode de coexistence propre aux grands empires historiques, dont l'État surplombant règne sur une multitude cloisonnée et en concurrence contre elle-même pour l'attribution des places de prestige⁷.

L'enrichissement culturel n'est en rien intrinsèque au fait migratoire. Ce dernier contribue bien plutôt aujourd'hui à l'installation de la « culture » d'une bourgeoisie mondialisée faite de narcissisme et d'arrivisme, organiquement complémentaire du morcellement planétaire en identités caricaturales et renfermées sur elles-mêmes. On

1 Voir les passages exaltés de G. Noiriel, *op. cit.* p. 318 *sqq.*

2 Voir G. Steiner, *Dans le château de Barbe-Bleue. Notes pour une redéfinition de la culture* [1971] (Gallimard 2004), chap. 3 « Après-culture ».

3 L'expression est de H. Redissi, *op. cit.*

4 Voir le texte « Nous, immigrés arabes, face à nos choix politiques », dans *Malaises dans l'identité*, Lieux Communs, avril 2012.

5 Pointé par un G. Debord en 1985 dans « *Notes sur la "question des immigrés"* ».

6 Voir H. Lagrange, *Le déni des cultures* (Seuil 2010).

7 Voir *l'Horizon impérial. Sociétés chaotiques et logique d'empire*, brochure n° 23, mars 2018.

peut se satisfaire, comme au temps des colonies, d'une « diversité » folklorique de moins en moins contenue dans les « quartiers d'immigration », mais chacun sait pertinemment le voisinage qu'il lui faut, l'établissement scolaire où mettre ses enfants, les lieux à éviter aux heures tardives et, partout, les attitudes à adopter, indépendamment de tout discours sur la « *chance pour la France* » que serait l'immigration¹.

8 – « *L'immigration est un facteur d'émancipation* »

Même si la chose n'est jamais entendue en ces termes, elle sous-tend tous les raisonnements, reproduisant fidèlement le schéma marxiste d'un prolétariat organiquement révolutionnaire, porteur d'une culture visant la fraternité universelle, c'est-à-dire situé du côté du « Bien ».

Ce postulat tout théorique, sinon métaphysique, résiste aussi mal à son énonciation qu'à la réalité des faits : la sociologie de l'immigration, pourtant si complaisante, décrit un imaginaire de l'immigré structuré autour des deux noyaux que sont les valeurs de la culture d'origine et celles de la réussite sociale et économique.

Il n'est pas besoin de développer ces dernières : s'il s'agissait, pour beaucoup d'émigrants au cours du XX^e siècle, sinon d'une fuite vitale, au moins de la quête d'une vie décente, c'est plutôt, depuis quatre décennies, l'ascension sociale qui est visée par le processus migratoire, la première légitimant *a posteriori* le second puisque l'échec ne peut que raviver les stigmates de l'exil. Cette logique opportuniste de « *revanche sociale* »² faisant de l'immigré un *parvenu international* n'est plus contrebalancée par une culture populaire locale, qui initiait à la vie sociale, et contribue plutôt à laminer celle-ci, ruinant les traditions ouvrières du refus des hiérarchies et de l'arrivisme qui s'inscrivaient dans une perspective de justice et d'égalité sociale. Quant à la culture d'origine de l'immigré, aujourd'hui sacralisée, il est difficile de percevoir en quoi elle constituerait un gage quant à de quelconques prédispositions à l'émancipation. Mis à part l'internationalisme ouvrier qui a pu bénéficier des flux internationaux de main-d'œuvre, mais *pour s'y opposer*³, l'immigration n'a, pour le moins, pas redonné souffle aux luttes pour l'émancipation⁴. Elle représente même un facteur central de « *démobilisation* » politique, du fait de son utilisation par le patronat mais aussi parce qu'elle importe des mœurs, des mentalités, des réflexes qui avaient été mis à distance par l'Occident au fil des siècles. Le cas du catholicisme polonais ou irlandais remplissant à nouveau les églises est connu⁵, mais le flux d'immigrés en provenance de pays non-occidentaux le poursuit, l'excède et l'approfondit. Et pour cause : l'émigré emporte avec lui toute sa culture politique d'origine, dont une part indéterminée participe à la cause même de son exil. Il s'agit évidemment des pratiques religieuses (islam, néo-protestantisme, animisme...), de l'autoritarisme politique (militarisme,

1 Voir « Les réfugiés de l'intérieur », *supra*.

2 G. Noiriel, *op. cit.* p. 167.

3 G. Noiriel, *op. cit.* p. 302.

4 G. Noiriel, *op. cit.* p. 329 *sqq.*

5 G. Noiriel, *op. cit.* p. 324.

régionalisme, tribalisme, gérontocratie) ou familial (patriarcat), mais aussi du sexisme (mariages précoces, relégation, bannissement, etc) et des pratiques mutilantes qui y sont attachées (circoncision, excision, infibulation), de l'homophobie, de l'antisémitisme, de la xénophobie, du racisme idéologique, du népotisme, du clientélisme, de la corruption ou de la « *culture de la clandestinité* » prédisposant aux engagements maffieux¹, etc. À l'inverse, des éléments prémodernes, comme la socialité traditionnelle, ont sans aucun doute bénéficié aux sociétés d'accueil industrialisées et progressivement atomisées. Mais il est très difficile de ne pas voir que, depuis trente ans, cette socialité s'est surtout manifestée sous la forme de la connivence ethnico-religieuse puis, ouvertement, du communautarisme, de l'entrisme, du clientélisme, fragmentant plus encore les collectivités, sécrétant de surcroît une *insécurité culturelle*. Très globalement, le déclin des luttes sociales qui avaient remué le cœur de l'Europe pendant quatre ou cinq siècles n'a, en rien, été contredit par l'immigration, et il n'y a, au fond, pas à s'en étonner².

Mais ces deux noyaux de valeurs – culture d'origine et réussite sociale – interagissent évidemment, et d'abord en permettant aujourd'hui, finalement, de « *jouer sur tous les tableaux* »³. Car ces deux composantes de la culture immigrée peuvent se compenser, l'une supplantant l'autre qui se trouve entravée, mais aussi, fait nouveau qui se généralise, se *renforcer mutuellement* ; la réussite sociale est alors d'autant plus revendiquée et agressive qu'elle permet une affirmation traditionaliste. Cependant, leur incompatibilité, à la racine même du mouvement d'émigration et qui se révèle peu à peu, ne peut qu'induire un trouble supplémentaire, voire des pathologies qui se rajoutent à celles du seul exil : conduites d'échec, comportements à risque, délinquance et criminalité⁴, radicalisation, complotisme, dépression, paranoïa, schizophrénie, psychose⁵... Pire : le contrôle étatique des populations a, depuis deux siècles, instrumentalisé l'immigration. Face aux mécontentements populaires de voir des immigrés introduire une concurrence inéquitable sur le marché du travail, l'État a instauré une carte d'identité, rapidement étendue à toute la population française dès la fin du XIX^e⁶. La constitution de fait, accompagnée ou provoquée, d'un corps étranger au sein d'une population permet au pouvoir d'instaurer un « *ennemi de l'intérieur* » et de légitimer, avec l'accord des populations prises en étau, des régressions jusque-là impensables : les conséquences délétères du triptyque immigration / délinquance / islamisme sont évidentes à tous, mais elles sont en cohérence avec la politique suivie depuis deux siècles. À terme, et aussi pacifiques qu'en puissent être les étapes, l'installation d'une société authentiquement multiculturelle ne peut que sonner le glas

1 S. Smith, *op. cit.* p. 168, 189. Voir l'exportation des maffias italiennes aux États-Unis, corses en France, et maintenant nigérianes, géorgiennes, latinos, etc.

2 Les pages de G. Noiriel consacrées à l'apport de l'immigration aux luttes sociales sont particulièrement pauvres et il est difficile de s'enthousiasmer avec lui pour les engagements multiples dans des luttes corporatistes et pour le totalitarisme communiste ou le clientélisme socialiste... G. Noiriel, *op. cit.* p. 330 sqq.

3 S. Smith, *op. cit.* p. 166 et voir aussi « Nous, immigrés arabes... » *op. cit.*

4 G. Noiriel, *op. cit.* p. 167.

5 A. Sayad, *op. cit.* p. 201, 259 sqq. Cf. aussi Favard. T & Dealberto M.-J., « Risque accru de schizophrénie et de psychose chez les immigrés. Données françaises », *L'Information psychiatrique* 2015 ; 91 : 118-28.

6 G. Noiriel, *op. cit.* p. 77 sqq. & 350.

de toute tentative de véritable État-providence ou de protection sociale universelle, sinon, évidemment, de toute démocratie digne de ce nom¹.

Que l'immigration soit un facteur d'émancipation n'est possible que dans certaines conditions précises, aujourd'hui disparues, qui concernaient autant l'intensité de la vie sociale et politique de la société d'accueil que des dispositions assimilatrices de l'immigré lui-même. Dans la situation actuelle, l'immigration se présente bien plus comme un facteur de chaos et de régression individuelle et collective, accompagnant le phénomène de tiers-mondisation d'un Occident qui renie ses propres valeurs. Le cas du féminisme est emblématique : alors que l'arrivée de femmes maghrébines aurait pu stopper les dérives postmodernes des luttes pour l'égalité des sexes, la fusion despires a engendré un improbable « féminisme islamique »...

9 – « *L'immigration est bénéfique pour le pays de départ* »

Si les discours sont permanents pour vanter l'intérêt de l'immigration envers le pays accueillant, ceux portant sur les régions de départ, cyniquement, sont bien moins enthousiastes. Les conséquences évidentes de l'exode rural franco-français sur les campagnes sont établies et dénoncées depuis bien longtemps : celles du départ des jeunes actifs des pays pauvres semblent toujours impensées par toutes les belles âmes si concernées par la misère du monde et avides de raisons d'agir.

Et pour cause : si les immigrants ne retournent pas au pays d'origine pour y faire valoir les compétences acquises ou y apporter les investissements nécessaires afin d'amorcer un « développement » économique auto-entretenu, alors s'enclenche un cercle vicieux qui enferme le pays dans *une dépendance envers* l'émigration. Cette mécanique est connue : l'émigré de passage au pays justifie son exil par une opulence ostentatoire plus ou moins factice, inoculant une mentalité égoïste, vénale et affairiste² qui suscite évidemment des candidats au déracinement³ et provoque une déstructuration profonde des collectivités⁴. Tandis que les couches moyennes désertent peu à peu le village, la ville, puis la capitale pour rejoindre le continent européen⁵, l'argent qu'elles renvoient « au pays » sert essentiellement à y entretenir la gérontocratie, le népotisme, le clanisme, la corruption et les inégalités, c'est-à-dire tous les obstacles au « développement » que, précisément, fuient les émigrés et qui désespèrent ceux qui restent⁶. C'est ainsi que l'Afrique et le Maghreb s'enferment dans une spirale qui fausse tous les rouages de la vie sociale, politique, économique ou culturelle par l'entretien d'États rentiers, sous-productifs, à fortes inégalités et aux multiples conflits endémiques, incapables de s'approprier véritablement les « *secrets de fabrication* » d'un Occident rendu à jamais dominant⁷. Voilà sans doute le pire de ces « *rétro-transferts* » essentiellement négatifs.

1 S. Smith, *op. cit.* p. 227 sqq. Voir aussi *L'horizon impérial*, *op. cit.*

2 A. Sayad, *op. cit.* p. 68 sqq. & p. 148 sqq.

3 A. Sayad, *op. cit.* p. 25 sqq.

4 G. Noiriel, *op. cit.* p. 148.

5 S. Smith, *op. cit.* p. 124.

6 A. Sayad, *op. cit.* p. 22, 72, 157 et p. 75.

7 S. Smith, *op. cit.* respectivement p. 117 sqq., p. 73 sqq., p. 140, p. 129 et p. 115.

Les discours occidentaux transpartisans qui cherchent à « développer » ces pays – essentiellement africains – en espérant ainsi réduire le flux migratoire se trompent deux fois. Une première fois en voulant se substituer au pouvoir autochtone, reproduisant la posture coloniale, alors qu’il s’agit d’un problème *endogène* à un pays, une culture ou une civilisation. Une seconde fois parce que l’émigration ne s’amorce qu’au-delà d’un certain seuil de prospérité, et pas avant, puisqu’il faut un semblant de classe moyenne pour que s’enclenche l’exode. Les « aides au développement », formelles, en provenance d’institutions, ou informelles, issues de l’envoi de devises par les émigrés et qui ne cessent de croître, ne servent, paradoxalement et en définitive, qu’à financer les départs, puisque ne manquent pas tant les investissements initiaux que les structures économiques qui permettraient un « décollage » de ces pays, leur absence renvoyant à des mentalités, des cultures, des anthropologies particulières, profondément ébranlées mais dans l’incapacité de s’auto-transformer¹.

Il n’est donc pas étonnant que les pays concernés encouragent l’émigration, et depuis longtemps² : toutes les échelles de pouvoir sont maintenues et consolidées par le départ d’une jeunesse nombreuse et revendicative, les chômeurs et les contestataires étant encouragés à tenter leur chance ailleurs, et une rente migratoire s’installe. L’échec des décolonisations a ainsi inversé les rapports de force et les circuits d’exploitation : c’est l’aboutissement de l’ex-Françafrique³, des *rackets géopolitiques* des pays qui peuvent jouer le rôle de « verrous » migratoires⁴, mais aussi les visées impériales voire franchement coloniales de nombre de pays musulmans qui pensent trouver là une issue historique à une humiliation qu’ils ne font que reconduire.

La mécanique de l’immigration régulière, une fois enclenchée, est un cercle vicieux qui entretient le naufrage des pays et des régions les moins développés. En faisant miroiter à moindre coût le mirage aux alouettes occidentales, les émigrés empêchent de surcroît leur pays d’origine de chercher une solution originale à un « développement » qui dévaste les cultures et les écosystèmes. Prétendre que l’immigration, dans ce contexte, est une solution ou une échappatoire au sous-développement est d’un cynisme sans nom⁵.

10 – « L’immigration n’a pas été, n’est pas et ne sera jamais source de problèmes »

Finalement, pour la « Gauche », l’immigration n’est pas un thème politique parce qu’elle ne saurait être, en soi, source de problèmes : tout ce qui pourrait s’y rapporter est automatiquement versé sur le compte des problèmes sociaux, de l’éducation nationale, de la rigidité ou du conservatisme des peuples, des discriminations, etc.

1 Cf. H. Redissi, *op. cit.* pour les pays musulmans & S. Smith, *op. cit.* respectivement p. 213, 143, 148.

2 G. Noiriel, *op. cit.* p. 113.

3 S. Smith, *op. cit.* p. 185. C’est également la thèse finale du documentaire de Patrick Benquet, *Françafrique*, 2010.

4 S. Smith, *op. cit.* p. 188 sqq.

5 C’est au fond l’argument de François Héran, qui croit réfuter les thèses de Stephen Smith en prouvant que l’Afrique subsaharienne surpeuplée et paupérisée ne va pas émigrer *parce qu’elle ne va pas se développer...*

Pourtant l'immigration telle qu'on la conçoit aujourd'hui est un processus *historique*, né avec le capitalisme industriel. C'est-à-dire qu'elle a une histoire, évolutive, changeante, qui est autre chose que la reconduction éternelle de schémas apparemment établis, et dans laquelle on peut distinguer au moins trois phases. La première, approximativement de 1800 à 1975, montre une immigration de travail, ponctuelle, limitée et assimilationniste, exigeante pour l'immigré comme pour l'autochtone. Depuis 1975, c'est une immigration familiale, continue, croissante, qui ne cherche plus que l'intégration économique, et qu'il est demandé à la population locale de seulement *tolérer*. Depuis, peut-être, les années 2000, l'immigration est devenue de peuplement, massive, communautaire et identitaire, se présentant comme « solution » à des problèmes extérieurs, comme l'effondrement géopolitique des zones musulmanes ou l'explosion démographique africaine, qui n'en est qu'à ses débuts. L'imposition *de fait* d'une société « multiculturelle » somme l'autochtone de *s'adapter*, voire de *s'y intégrer* à son tour, pris dans ce déracinement généralisé, cet exil permanent qui serait devenu une nouvelle condition humaine¹. Pouvons-nous encore parler « d'immigration » aujourd'hui ou avons-nous affaire à un autre phénomène, qui resterait à nommer ? Car tous les mouvements de populations à travers l'histoire ne sont pas de « l'immigration » telle que l'Europe l'a connue aux XIX^e et XX^e siècle, très loin de là. Et les processus bien moins réjouissants qui lui sont contigus n'en sont séparés que par des différences de *degré*, qui peuvent progressivement en changer la *nature*.

Il faut ainsi rappeler à ceux qui luttent contre le « spectre de l'invasion » qu'une part impressionnante des colonisations ont été initiées par des phénomènes « d'immigration » pacifique et non par le débarquement de troupes armées. C'est le cas emblématique, souvent si contradictoirement employé par les pro-immigration, de la conquête de l'Amérique du Nord par les Européens, où l'on passe en deux ou trois siècles de l'installation de quelques réfugiés protestants débarqués du *Mayflower* à la marginalisation des populations amérindiennes autochtones – processus similaire en Amérique latine ou en Australie. « L'immigration » a été le point de départ de bien des menées coloniales, d'Israël à l'Afrique du Sud ou même à une bonne partie du continent Africain par l'installation d'européens pêcheurs, commerçants, missionnaires, aventuriers, administrateurs²... Et ce schéma n'est évidemment en rien une invention occidentale : il serait même le principal vecteur de changement de peuples, de langues et de religions dans l'histoire plurimillénaire de l'humanité. C'est, par exemple, l'islamisation de l'Asie du Sud-Est, l'homogénéisation culturelle de la Chine³, toute l'histoire antique du Moyen-Orient, la généralisation préhistorique de la culture bantoue en Afrique⁴, la diffusion de la civilisation indo-européenne et au-delà, sans doute, de la prédominance du mode de production agricole sédentaire et même de la mondialisation du règne exclusif d'*Homo sapiens*... Le paradigme philologique « classique » étant

1 Voir « Les réfugiés de l'intérieur », *supra*.

2 Voir *Histoire de la France coloniale. I – La conquête* (Armand Colin, 1991).

3 J. Diamond, « Comment la Chine est devenue chinoise », *De l'inégalité parmi les sociétés*, Gallimard 2000 [1997], p. 484 *sqq.*

4 « *Comment l'Afrique est devenue noire* », *id.* p. 568 *sqq.*

bien entendu la « chute » de l'Empire romain, où les assauts « barbares » n'ont constitué que l'aboutissement de siècles d'infiltration pacifique des peuples du *limes*, pour certains chassés par d'autres, et d'installation bienveillante d'individus, de familles, de clans, puis de formation d'enclaves mitant le territoire parallèlement à l'intégration très poussée d'allochtones, puis d'alliances successives des uns contre les autres, pour finir par un effondrement pur et simple d'une civilisation entière, aujourd'hui de plus en plus présenté officiellement comme une simple « transition »¹.

Plus près de nous, l'établissement de Chinois dans la Sibérie orientale appartient à une stratégie pensée d'annexion future de la région par les autorités chinoises. Un même mécanisme avait été mis en place dans les années 1930 (précédé il est vrai d'un génocide) par le gouvernement bolchevique dans l'est de l'Ukraine, à l'origine des tentatives actuelles de partition du pays. Plus immédiatement, chacun constate avec effroi les pressions diplomatiques de plus en plus agressives de la Turquie d'Erdogan sur l'Allemagne par le truchement de ses émigrés, ou du monde musulman dans son ensemble sur la France et l'Europe. En Afrique (Afrique du Sud, Nigeria ou Côte-d'Ivoire²), au Moyen-Orient (Israël, Liban ou Jordanie), en Europe (Suède ou Belgique), l'arrivée de migrants est hautement déstabilisante et génératrice de désordres, de tensions, d'affrontements, de ségrégations, de sécessions, voire de prodromes de guerres « civiles ». L'immigration, même récente et en Occident, est loin d'avoir toujours été ce processus heureux et huilé auquel rêve la « gauche » – elle prend aujourd'hui des formes inquiétantes.

On pourra juger toutes ces comparaisons hors de propos ou outrancières. Mais nul ne dira qu'il s'agit encore « d'immigration » lorsqu'un Marwan Muhammad déclare : « *Qui a le droit de dire que la France dans trente ou quarante ans ne sera pas un pays musulman ? Qui a le droit ? Personne dans ce pays n'a le droit de nous enlever ça. Personne n'a le droit de nous nier cet espoir-là.* »³. Personne non plus ne trouvera de précédent dans les vagues d'immigration récentes à une Houria Bouteldja déclarant qu'« *aujourd'hui, il y a encore des gens comme nous qui vous parlons encore. Mais demain, il n'est pas dit que la génération qui suit acceptera la présence des Blancs* »⁴. Et ni Marie Curie (origine polonaise), ni Émile Zola (origine italienne), ni Picasso (origine espagnole), ni Charles Aznavour (origine arménienne) ou Isabelle Adjani (origine algérienne) ne se sont jamais réjouis, comme le fait Rokhaya Diallo, que « *La France change de visage, elle change de religion majoritaire, ce n'est pas grave, c'est arrivé de manière successive pendant plusieurs décennies (...) C'est une évolution qui est normale, qui est liée à la démographie* »⁵ et ont encore moins affirmé, comme l'écrivent plus succinctement Mehdi Meklat, Badroudine Saïd Abdallah et Mouloud Achour : « *Nous sommes le Grand Remplacement* »⁶.

1 Voir M. De Jaeghere, *Les derniers jours. La fin de l'empire romain d'Occident*, Les Belles Lettres, 2015.

2 S. Smith, *op. cit.* p. 163.

3 Déclaration à la Mosquée d'Orly en août 2013.

4 Février 2006, dans la revue de Christelle Hamel et Christine Delphy, « On vous a tant aimé-e-s ! », *Nouvelles Questions féministes*, vol. 25, no 1, , p. 122-135.

5 4 décembre 2014 dans l'émission « *Des paroles et des actes* » (!)

6 Revue *Téléramadan*, juin 2016, numéro inaugural.

Prétendre que tous les mouvements de populations sont assimilables à l'immigration intra-européenne telle qu'elle s'est déroulée au cours des deux derniers siècles est une *imposture idéologique*. Les processus actuels sont complexes, pour certains absolument inédits, et l'on ne saurait les rabattre sur le déjà-vu qu'à condition de s'aveugler sur leurs répercussions réelles, tangibles et mesurables. C'est ce à quoi refusent obstinément de se résoudre les tenants de la bien-pensance, sûrs qu'ils sauront tirer leur épingle du jeu *quoi qu'il advienne* – fussent-ils pour cela *émigrer* à leur tour, en toute cohérence cette fois.

Tous ces lieux communs portant sur l'immigration sont au mieux simplistes, souvent ineptes, *mythologiques* de part en part. Ils n'existent que comme points saillants d'une idéologie protéiforme qui découle des positions tiers-mondistes de la « Gauche » anticoloniale des années 1960-70¹.

Cette idéologie immigrationniste mériterait un examen approfondi. On peut ici, brièvement, en brassant transversalement les arguments développés ci-dessus, la décrire comme située à l'intersection de trois ensembles idéologiques.

D'abord celui du libéralisme économique, qui inclut la volonté d'établir un marché mondial du travail, mettant tous les travailleurs en concurrence ; la conception des êtres humains mus par l'appât du gain et n'existant que comme pièces interchangeables d'une machine économique planétaire ; le culte de la croissance, brisant autant les résistances populaires et ouvrières que les cultures collectives fruits d'une longue créativité historique ; la double affirmation paradoxale de l'équivalence de toutes les cultures et de l'accession au niveau de vie occidental actuel comme seul horizon ; la conviction que rien ne saurait arrêter la marche du « progrès » ; etc.

Ensuite, le sous-ensemble idéologique relevant de la matrice coloniale. Ce point est à la fois étonnant et très cohérent, mais se présente comme la seule manière d'expliquer, chez le défenseur inconditionnel de l'immigration, sa volonté d'entretenir le lien colonial d'asservissement mutuel entre les ex-colonies et la métropole (comme l'Algérie, par exemple) ; son insistance à privatiser les bénéfices du processus colonial comme migratoire et d'en socialiser les pertes² ; son fantasme de revitaliser les vieilles sociétés européennes en ayant recours aux « forces vives » « indigènes » ; son mythe du « bon sauvage » irresponsable qu'il faudrait sauver des despotes et roitelets locaux tout en le

1 Sur l'évolution de la doctrine de la « gauche » révolutionnaire, voir « Les racines de l'islamo-gauchisme » dans *Islamismes, islamophobie, islamo-gauchisme, seconde partie*, brochure *Lieux Communs*, août 2016.

2 Bilan des colonisations françaises universellement reconnu, cf. M. Ferro, *Histoire des colonisations. Des conquêtes aux indépendances. XIII^e-XX^e siècle*, Seuil 1994, p. 389.

cantonnant dans son authentique « culture » d'origine¹ ; sa culpabilité narcissique² face à tous ces phénomènes dont l'Occident seul serait la cause ; sa certitude, au fond, de la supériorité occidentale que ces grands enfants d'indigènes ne sauraient égaler ; etc.

Enfin, le noyau imaginaire néo-chrétien, cette « *politique de la pitié* »³, qui a bien plus à voir avec la question du *salut de l'âme* de son porteur qu'avec celle de l'organisation sociale et politique. La « Gauche » en est réduite à ces « bons sentiments », au seul souci humanitaire immédiat et doloriste quelles qu'en soient les conséquences à moyen terme, à cette fausse charité qui vise hypocritement une fraternité mondiale en dépeignant ses pauvres souffreteux comme des « damnés de la terre » si proches des figures de Che Guevara ou du Christ... Impossible de sous-estimer ce vieux fond religieux omniprésent dans les discours pro-immigration aimantés par une « aide » obsessionnelle qui oublie que tant d'enfers ont été pavés de si bonnes intentions...

Bref. La *politique* de « gauche » concernant l'immigration n'existe pas, à proprement parler : elle ne fait que fournir un succédané de bribes de discours qui garantissent une bonne conscience, la certitude d'appartenir au « camp du Bien » donc, de surcroît, aux classes supérieures, bien au-dessus d'une plèbe supposée éternellement raciste, fermée au monde et avide de populismes forcément criminels.

Terminons par quelques pistes qui, se dégageant de ce qui précède, visent à refonder la question de l'immigration – question en passe de devenir un problème, et même le principal problème⁴, qu'aura à affronter l'Occident dans les prochaines décennies.

1 – Il faut, du côté des immigrants, une potentialité d'assimilation. Rares sont ceux qui s'arrachent à leur terroir avec la volonté de devenir français, anglais ou américains. Cependant, durant 150 ans, l'assimilation s'est déroulée à la fois économiquement, politiquement, culturellement, intimement. Ce qui se développe aujourd'hui en Europe relève de bien d'autres dynamiques : le ressentiment anti-occidental actuel, le communautarisme actif, le refus d'intégrer les bases culturelles du pays d'accueil, voire la volonté de revanche postcoloniale ou le projet de conquête font basculer ce que l'on appelle encore « immigration » dans un autre ordre de phénomènes.

1 Ainsi les gesticulations infinies des islamo-gauchistes pour que les musulmans ne s'émancipent pas de la « prison d'Allah » dans laquelle ils sont nés – selon la belle expression de Waleed Al-Husseini – et la haine qu'ils vouent à tous les athées qui s'en sont évadés, non pas sans eux mais bel et bien *contre eux*. Voir « *Nous, immigrés arabes, face à nos choix politiques* », *op.cit.*

2 Sur cette notion, voir D. Sibony, *Islam, phobie, culpabilité* (Odile Jacob, 2013).

3 S. Smith, *op. cit.* p. 171.

4 Comme l'annonçait C. Castoriadis dans « Guerre, religion et politique » (1991), repris dans *Une Société à la dérive, Entretiens et débats, 1974-1997*, Seuil, col. Points essais, Paris, 2005.

2 – Il faut une immigration limitée dans le temps et limitée en masse. Un flux continu agit comme un « rappel identitaire » pour ceux qui sont déjà installés, lesquels passent de la fonction de « cellule d'accueil » à celle d' « officiers des affaires indigènes »¹, barrant ainsi la voie à toute assimilation effective. De la même manière, une immigration massive et permanente ne peut que déstructurer profondément la société d'accueil, quel que soit même le degré d'assimilation. Certains avancent aujourd'hui un seuil de 15 %².

3 – Les différences culturelles entre société de départ et société d'arrivée doivent être faibles. L'assimilation, globalement réussie, des immigrations antérieures aux années 1950 en France est partiellement due au fait qu'il s'agissait de cultures proches, de souches européennes et souvent catholiques. Il est évident que l'arrivée de Maghrébins présente une configuration fort différente, et sans doute plus encore pour les populations africaines. Le dire n'est certainement pas décréter que toute assimilation leur est barrée – des assimilations ont eu lieu et continuent, localement, de se produire, spectaculairement chez les populations asiatiques – mais elles exigent un effort d'autant plus important et un renoncement d'autant plus douloureux, donc d'autant plus long et intime, à la matrice culturelle d'origine³.

4 – Du côté du pays d'accueil, l'assimilation est d'autant mieux réussie qu'il existe une culture locale forte. La chose est millénaire⁴, évidente et intuitive : le vide occidental actuel oblige les nouveaux arrivants à puiser dans le passé pour trouver un ensemble culturel à intégrer. Cela va de pair avec la richesse et la densité de la vie sociale, et on peut supputer que la force d'intégration de la France pendant un siècle et demi a résidé dans sa vie ouvrière, sa vie collective et son projet politique et social exigeant permettant d'absorber tant de populations différentes. La comparaison avec la désertification actuelle des campagnes et la destruction des grandes villes européennes se passe de commentaire.

5 – Enfin, du côté des pays d'émigration, il faut une absence de renforcement culturel, diplomatique ou économique des liens avec leurs émigrés. Certes, les pays d'émigration ont toujours tiré, à des degrés divers, leur épingle du jeu, mais les processus en cours aujourd'hui donnent une place centrale à leurs calculs de politique intérieure, leur fonctionnement économique et démographique, ou leurs ambitions géopolitiques, changeant la nature d'une immigration qui devient, à son corps défendant, l'avant-garde d'affrontements qui la dépassent largement.

Lieux Communs
Juillet 2015 – octobre 2018

1 S. Smith, *op. cit.* p. 145 & 218.

2 M. Tribalat, *Les yeux grands fermés...*, *op. cit.*

3 Voir les remarques de N. Elias dans *La société des individus* [1987] (Fayard, 1991), p. 277 sqq.

4 Notée par J. Assmann dans *La mémoire culturelle. Écriture, souvenir et imaginaire politique dans les civilisations antiques* [2002] (Aubier, 2010), p. 136.

La ruée vers l'Europe. La jeune Afrique en route pour le Vieux Continent

Recension du livre de Stephen Smith (Grasset, 2018)

Ce livre a connu une couverture médiatique importante et bienveillante dans les mois qui ont suivi sa sortie, en février dernier : invitations télévisées, interviews radiophoniques, articles de journaux. Cité par le président français lors du débat célébrant sa première année au pouvoir, il a reçu le prix du Livre Géopolitique 2018, remis par le ministre des Affaires étrangères. Une telle bienveillance contraste avec son propos principal : l'explosion démographique de l'Afrique ne peut qu'entraîner de gigantesques et inévitables flux migratoires en Europe, de l'ordre de centaines de millions de personnes, qui débiteront dès qu'un seuil de prospérité économique permettant l'exode sera franchi.

La tolérance de ce livre par le gauchisme culturel ambiant – il n'a fait l'objet d'aucune attaque ni de contre-argumentaires¹, à la surprise de l'auteur – est donc d'autant plus intrigante qu'il rend officiels des constats et des perspectives qui, jusqu'ici, étaient sans discussion placés sous l'étiquette infamante d'« extrême droite » – du « Grand Remplacement » de Renaud Camus au « Camp des Saints » en passant par « l'invasion » des Le Pen. Stephen Smith, il est vrai, présente un *pedigree* hors de tout soupçon : aujourd'hui professeur d'études africaines aux États-Unis, il a d'abord été correspondant en Afrique pour *Reuters*, *RFI*, *Libération*, *Le Monde*, puis analyste pour l'ONU et l'ONG *International Crisis Group*. Mais d'autres chercheurs tout aussi respectables s'étaient risqués sur ces thématiques et en payent encore le prix (H. Lagrange ou M. Tribalat, par exemple). Sans doute ce paradoxe s'éclairera-t-il au fil des années.

Au fond, l'ouvrage de S. Smith n'apporte rien de nouveau : les faits qu'il décrit et qui construisent son raisonnement étaient connus de longue date pour qui s'était penché sur ces questions à partir de quelques livres (sa bibliographie est touffue), ou même de simples constatations de la réalité pour quiconque a été en contact d'une manière ou d'une autre avec les milieux immigrés ou a posé un pied au sud du Sahara, ne serait-ce que quelques jours. Mais l'ensemble présente une synthèse efficace qui forme un cadre global d'analyse et, surtout, ruine un nombre impressionnant d'*a priori* sur le continent africain, son développement économique et le phénomène migratoire, autant de piliers idéologiques de la bien-pensance contemporaine.

Un continent submergé par sa jeunesse

Cela s'explique facilement par le fait que S. Smith s'appuie sur le principe simple (apparemment étayé dans un livre précédent *Négrologie : pourquoi l'Afrique meurt*²) selon lequel les Africains méritent d'être considérés non plus comme des agents passifs de puissances étrangères, mais bien comme des acteurs responsables, des auteurs de leurs actes, bref des *sujets politiques* tout autant que les Occidentaux, et que les priver de la responsabilité de leur situation les ampute de toute capacité à agir sur leur destinée collective. Il ne s'agit certainement pas de nier l'histoire cataclysmique du continent – même si celles de la Chine maoïste, de la Russie soviétique ou de l'Allemagne hitlé-

1 Contrairement à son ouvrage de 2003 (cf. *infra*), de la part des tiers-mondistes officiels.

2 Calmann-Lévy, 2003.

rienne ne le sont certainement pas moins – mais bien de se donner la possibilité de ne plus y être aliéné. Cette approche est celle, pleine et entière, portée par tous les acteurs de l’émancipation individuelle et collective ; leurs ennemis sont les mêmes.

C’est d’ailleurs dans ce passé, sans surprise, que l’on trouve les origines de l’explosion démographique africaine : l’esclavagisme arabo-musulman puis occidental d’abord (28 millions d’êtres humains en tout, systématiquement éliminés au Maghreb et au Moyen-Orient pour les premiers, déportés outre-Atlantique pour les seconds) ; un « choc bactérien », ensuite, comparable à celui qu’ont connu les Amériques, a entraîné un sous-peuplement endémique contrastant avec le décollage démographique du reste du monde au début du XX^e siècle (p. 24-42). Et ce sont évidemment les politiques coloniales de « développement » et de « santé globale » mises en place après la première guerre mondiale qui sont à l’origine de la croissance démultipliée des populations africaines. C’est ce versant du colonialisme occidental, bien plus que tout autre, qui est à l’origine de la situation actuelle, sans pourtant être jamais dénoncé dans les diatribes tiers-mondistes...

La tendance à la surpopulation était-elle contrôlable lors des indépendances ? Les gouvernements des jeunes nations subsahariennes n’ont en tout cas même pas essayé depuis trois générations, quand ils ne l’ont pas ouvertement encouragée (p. 66 *sqq*), pas plus qu’ils n’ont cessé de piller et d’orchestrer les prédatons à court terme de leurs propres pays, transformant un hyper-dynamisme démographique – qui manque tant à l’Occident pour poursuivre sa croissance – en explosion immaîtrisable : les effectifs des populations d’Afrique noire ont quadruplé entre 1960 et 2015, passant de 230 millions à un milliard, et ils seront multipliés par 16 entre 1930 et 2050, atteignant alors 2,5 milliards d’individus, un quart de l’humanité (p. 16). À cette date, le quart des Européens sera d’origine africaine (p. 17) et en 2100 la moitié des humains de la planète le sera¹. Le continent n’ayant mené aucune révolution agricole ni développement industriel (p. 73 *sqq*), il s’engouffre dans la société de consommation autant qu’il est possible sans jamais s’approprier de quelque façon ses conditions de réalisation économiques, scientifiques, politiques, sociales ou culturelles (p. 115 *sqq*). Il est clair pour l’auteur que, si ce qui est visé est un niveau de vie à l’occidentale (mais en conservant un mode de vie du tiers-monde), « *de quelque façon que l’on s’y prenne, il n’y en aura jamais assez pour tout le monde* » (p. 47).

L’exil hors du continent africain, soit une émigration continue, croissante, massive, s’impose, dans l’état actuel des choses, sans discussion. La question est : de quoi serait-ce la solution ?

Émigration, immigration : la perspective MAD

Pour Stephen Smith, le départ des Africains hors de leurs terres natales, vers la ville d’abord, le pays voisin ensuite, enfin l’Europe, non seulement n’améliore en rien les frustrations africaines, mais les aggrave considérablement – et d’abord en accréditant la conviction omniprésente que la « *vraie vie* » est *ailleurs* (p. 23). Les processus sont

1 Encore ces proportions doivent-elles être relativisées, d’abord comme l’implique tout exercice de prospective, ensuite parce que, de l’aveu même de l’auteur, prendre trop au sérieux tout chiffre (démographique ou économique) en provenance d’un « État » africain est « périlleux »... (p. 33 *sqq*).

plus ou moins bien connus : « fuite des cerveaux » ; exil d'une classe moyenne constitutive d'une « société civile » au rôle crucial (p. 216) ; contre-exemplarité et désespérance pour ceux qui restent de gré ou de force ; financement en retour des réseaux locaux familiaux, ethniques, religieux (p. 213 *sqq*) et surtout gérontocratiques (p. 257) que fuient précisément les expatriés (p. 213) ; constitution d'une « rente » ou d'un « racket migratoire » entretenant les États africains dans un cercle vicieux allant de la dépendance à la prédation (p. 117 *sqq* ; p. 192 *sqq*), exacerbant les inégalités sociales (p. 140) tout autant que les multiples tensions qui fracturent le continent (p. 129 *sqq*) – elles-mêmes décuplées par les migrations intra-africaines (p. 162 *sqq*). L'émigration africaine est une fuite en avant qui s'auto-engendre au nom de cette évidence première : le « développement », *quoi qu'on entende par là*, ne se fait pas par contumace.

De manière identique, l'immigration – bien que l'auteur s'en défende dans ses interviews¹. Non seulement l'apport de ces « bras », de ces « cerveaux » (p. 28) ou de cette « chair à retraites » (p. 179) ne résout ni ne résoudra aucun des problèmes économiques du Vieux Continent (p. 207 *sqq*), mais les migrants sont avant tout des êtres humains qui emmènent avec eux leur culture, pris dans le mythe d'un multiculturalisme « à l'américaine » : millénarisme musulman pour les uns, pentecôtiste pour les autres (p. 168 *sqq*), xénophobie (p. 189), homophobie (p. 215), opportunisme (p. 166) et culture de la clandestinité, sentiment anti-français (p. 135) et ressentiment postcolonial (p. 219), anomie généralisée (p. 170). Les diasporas africaines gagneraient même à se constituer en « enclaves étrangères » sur le territoire afin de servir de « tête de pont » ou même, à terme, à s'ériger d'elles-mêmes comme « officiers des affaires indigènes »² (p. 218 *sqq*)... Tout cela annonce évidemment une stratification ethno- raciale des sociétés d'accueil et la disparition à terme de tout État-providence ou possibilité démocratique ; tel est le scénario de « L'Eurafrique », celui que nous vend l'opinion médiatique (p. 226 *sqq*). L'auteur ne se risque pas à une telle formulation, mais il annonce bien entendu la *tiers-mondisation* de l'Occident dont il est question, c'est-à-dire sa fin en tant que réalisation partielle d'un idéal d'égalité et de liberté laborieusement élaboré au fil des siècles.

La « ruée vers l'Europe » qu'annonce Stephen Smith se présente comme l'équivalent de la stratégie MAD (*Mutual Assured Destruction*) qui a régenté l'équilibre de la terreur lors de la guerre froide : la plus grande explosion démographique que l'humanité ait jamais connue déboucherait sur la destruction réciproque de l'Afrique comme terre habitable et de l'Europe comme horizon politique potentiellement universel. Un processus similaire se déroule en Amérique du Nord, qui aimante toutes les populations du sous-continent. L'ultime scénario dessiné par l'auteur, le « retour au protectorat » (p. 233 *sqq*), en est une forme dont il ne semble pas soupçonner la force historique : la mise en place d'un quasi-empire Euro-Africain, avec son centre pacifié et son *limes*

1 ... prétendant régulièrement que l'Angleterre reste toujours l'Angleterre avec une capitale habitée aujourd'hui pour moitié par des non-natifs. Ainsi les attaques à l'acide, le *Bacha Bazi* visant les adolescentes blanches ou les tribunaux islamiques sont-ils des traditions victoriennes bien vivantes.

2 « Les Africains installés derrière les lignes ennemies se laveraient ainsi du soupçon d'avoir conclu une paix séparée avec l'ancien colonisateur et s'assureraient une rente de situation comme intermédiaires indispen-sables »...

menaçant¹. L'attrition énergétique serait un formidable catalyseur de la fin de la modernité, deux processus indiscutables que l'auteur ne mentionne pas, et d'un retour de formes politiques et sociales millénaires d'une brutalité naïvement oubliée.

L'échec de la bonne conscience occidentale

Au-delà de ces considérations, l'intérêt du travail de S. Smith est de ruiner les discours convenus et ethnocentriques sur les responsabilités de l'Occident dans cette situation. Ou plutôt : il fait de cette mauvaise conscience *elle-même* le moteur de cette aggravation.

Car c'est bien le discours misérabiliste tenu par l'Occident qui contribue à désespérer d'eux-mêmes les Africains, tout comme son symétrique artificiel, la rhétorique irréaliste sur le « miracle africain », qui se refuse à *seulement formuler* les impasses cataclysmiques du continent². Le discours pro-immigration tout autant que l'« aide au développement » les financent, les nourrissent, les approfondissent, les accélèrent, les amplifient. La « *politique de la pitié* » (p. 171) n'est pas une politique ; c'est un « *narcissisme moral* » (p. 227) et doloriste qui sacrifie la lucidité, la responsabilité et le courage sur l'autel des *bons sentiments*.

On retrouve là la notion si éclairante, ignorée de S. Smith, de « culpabilité narcissique » que Daniel Sibony a avancé de son côté³ pour expliquer la complaisance occidentale vis-à-vis de l'offensive musulmane : prendre sur soi la faute des autres offre un ascendant pervers qui s'auto-entretient en cantonnant l'altérité dans un infantilisme souriant. Cette posture a bien entendu son complément logique, opérant de moins en moins silencieusement dans tout le monde non-occidental : le *complotisme victimaire* qui s'incarne dans ce phénomène singulier d'*auto-déportation* (p. 24 ; p.146) dans les terres étrangères, rivales, adverses, voire ennemies, largement porteur d'une violence d'autant plus incontrôlable qu'elle est sans cesse déniée et informulée.

Cette configuration – que l'on pourrait qualifier de *sociopsychanalytique* – est bien entendu malsaine au plus haut point, sinon potentiellement dévastatrice. Elle hérite de ce que S. Smith a appelé la « *rencontre coloniale* » et annonce une « *rencontre migratoire* » sous des auspices bien plus sombres, puisqu'elle n'est sous-tendue par strictement *aucun projet politique positif*.

La ruée vers l'Europe s'achève sur des ébauches de scénarios crédibles, peu reluisants. Mais malgré son titre et sa comparaison fugace avec le surplus migratoire européen du XIX^e s'exportant vers les Amériques, l'Australie et l'Afrique (p. 189), l'auteur semble s'être interdit la possibilité du pire : la haine anti-Blancs qui anime des dizaines de millions de personnes de l'Afrique du Sud à Beaumont-sur-Oise, du Zimbabwe aux ghettos américains, exprime un sentiment de *revanche historique hallucinée*, de plus en plus exprimé comme tel, qui pourrait bien rappeler aux Occidentaux qu'ils n'ont jamais eu le monopole des massacres de masse.

Lieux Communs 2 – 3 juillet 2018

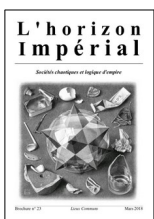
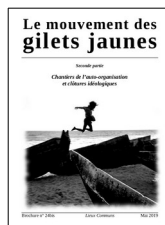
1 Voir *l'Horizon impérial, op. cit.*

2 Voir par exemple la chronique aussi lucide qu'ahurissante de Yann Gwet : « En Afrique, un aveuglement collectif face à une réalité terrifiante », *le Monde Afrique*, 19.06.2018.

3 *Islam, phobie, culpabilité*, Odile Jacob, 2013.



Le mouvement des gilets jaunes
Surgissement populaire et démocratie directe
 Tract, Analyses, Exposé, Entretien, Courriers
 Brochures n° 24 & 24 bis – Décembre 2018 –
 Mai 2019



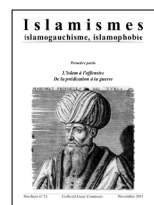
L'horizon impérial
Sociétés chaotiques et logique d'Empire

Conférence, Analyse
 Brochure n° 23 – Mars 2018



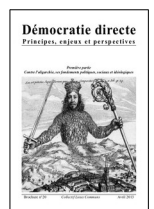
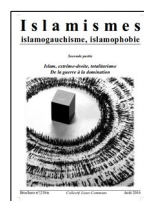
Idéologies contemporaines
Effondrement et permanence du politico-religieux

Analyses, entretien, exposé, notes
 Brochure n° 22 – Juin 2017



Islamismes, islamogauchisme, islamophobie
L'islam à l'offensive

Tract, entretien, recension, exposés, analyse
 Brochures n° 21 & 21 bis – Nov. 2015 – Août
 2016



Démocratie directe
Projet, enjeux et perspectives

Tract, analyses.
 Brochures n° 20, 20 bis & 20 ter
 Avril 2013 – Mai 2014 – Janvier 2015



(...)

Collectif *Lieux Communs*

Nous assistons dans notre quotidien, dans la rue, au travail, à un effondrement progressif de tout ce qui donne sens à notre vie. Face à cette *montée de l'insignifiance*, comme beaucoup nous ne pouvons vivre que par l'espoir qu'il est possible de changer le cours des choses.

Cette course dévastatrice est menée par une minorité régnante n'agissant que pour l'obsession de l'accumulation, de la domination et de la puissance. Les « démocraties représentatives » et les révoltes actuelles mènent à des impasses. Seul une *réveil des populations* et leur engagement pour un monde viable et décent pourra poser les réels problèmes qui les traversent. Vouloir la liberté aujourd'hui, c'est vouloir une rupture claire menée par l'ensemble de la population : une *auto-transformation de la société*.

Nous voulons une véritable démocratie, exercée par les peuples, où les gens décident eux-mêmes de la direction et du fonctionnement de leurs sociétés. Cela implique un individu capable de respecter, d'interroger, de critiquer et de créer aussi bien les règles communes que les siennes propres. Il ne s'agit pas de rêver à un paradis, mais de faire advenir une civilisation digne, libre et responsable. Nous voulons donc une société qui pose explicitement et lucidement ses propres limites, qui rompt ainsi clairement avec l'idéologie dominante. Il y a d'abord à se réapproprier de manière critique des attitudes propres aux régions dites « sous-développées » : solidarité, don, entraide, convivialité, hospitalité, honnêteté, qui sont l'essence d'une société digne.

Un certain nombre de mesures s'imposent pour vivre : la *prudence* dans le domaine technoscientifique, la *frugalité* dans la consommation, et la *sagesse* dans les affaires publiques. Il n'est ainsi possible d'entraver la soif de pouvoir qu'en organisant toutes les institutions autour d'*assemblées souveraines*, de mandats révocables et d'une rotation des tâches. Et l'on ne peut se débarrasser de la recherche illimitée de profit qu'en établissant ensemble une *égalité stricte des revenus*, et une *redéfinition collective des besoins*. Rien de tout cela n'est naturel, ni inéluctable, ni surtout impossible : de telles ruptures sont déjà survenues dans l'histoire.

Nous nous inscrivons dans ce projet d'autonomie issu des siècles de luttes collectives qui refusèrent un ordre imposé par une autorité extérieure inaccessible : Traditions, Dieux, Nature, Science, Marché ou Parti. Né dans la Grèce antique et réinventé en Occident, il fut incarné par la Renaissance, les Lumières, la Révolution française, le mouvement ouvrier, les conflits de décolonisation, puis les combats des femmes, des jeunes, des minorités et des écologistes. Ce projet d'égalité et de justice est aujourd'hui *moribond*, piétiné au profit de l'autre création historique de l'Occident, la *délirante rationalité instrumentale* étendue à tous les domaines de la vie.

L'objet de notre collectif est que ce projet (re)devienne un véritable projet de civilisation. Notre besoin est pressant d'une intelligence collective capable de réflexion théorique, de parole publique comme d'intervention pratique. Les forces capables de le porter sont encore dispersées et souvent s'ignorent elles-mêmes. Notre recherche d'autonomie individuelle et collective n'a de sens que dans une pratique concrète sans cesse recommencée, inscrite dans la vie ordinaire, une progression à tâtons.

La fin de l'immigration n'est pas du tout une métaphore. L'immigration, telle que l'Occident, et une partie du monde, l'a connue pendant deux siècles, est en voie de disparition effective. De quoi s'agissait-il ?

Avec le développement des mécanismes capitalistes industriels dès le début du XIX^e siècle, le besoin de main-d'œuvre dans les centres urbains a provoqué l'exode rural, l'arrachement à leurs terroirs de populations entières. D'abord à l'échelle régionale, puis nationale, ce processus centripète a rapidement dépassé les frontières immédiates, attirant Belges, Italiens, Espagnols, puis Polonais ou Portugais, dernièrement Maghrébins, Asiatiques, Africains. Les flux étaient sévèrement contrôlés par l'État et le patronat, les immigrés venaient chercher du travail, subissaient pressions populaires et mesures d'expulsion, repartaient, luttaien ou s'assimilaient, se fondant, en trois générations, dans la population d'accueil.

À cette immigration se substitue progressivement, depuis la fin des « Trente Glorieuses », un autre mécanisme continu et croissant, apparemment incontrôlé, provoquant des basculements démographiques. Les nouveaux arrivants issus du monde entier viennent pour l'ascension sociale tout en revendiquant, et démultipliant, leurs particularités identitaires, formant des diasporas pérennes, voire des enclaves en sécession. C'est désormais à l'accueillant, culpabilisé par une histoire sans cesse réécrite, d'accepter et de s'adapter à ce qui ressemble de plus en plus à une revanche historique anti-occidentale. L'islamisme, sous toutes ses formes, en constitue le fer de lance.

Ce bouleversement civilisationnel est alternativement dénié et glorifié par l'oligarchie et ses supplétifs. Nous devrions, au moins, nous enthousiasmer pour ce multiculturalisme prétendument paradisiaque, ce pseudo-métissage généralisé, cet éloge d'un Grand Remplacement qui n'existerait pas, tous aussi inéluctables que providentiels. Le complotisme, en réaction, est posé comme seule et dérisoire opposition.

Ici comme ailleurs, toute dissidence est amalgamée au « racisme », à « l'extrême droite » et au « fascisme ». Il nous faut, de plus en plus, ignorer les anathèmes, révéler les incohérences et examiner la réalité à nouveaux frais pour tenter de comprendre lucidement ce qui nous arrive.

Lieux Communs est une initiative politique indépendante qui vise à une auto-transformation radicale de la société.

Lieuxcommuns@gmx.fr – www.collectiflieuxcommuns.fr